This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

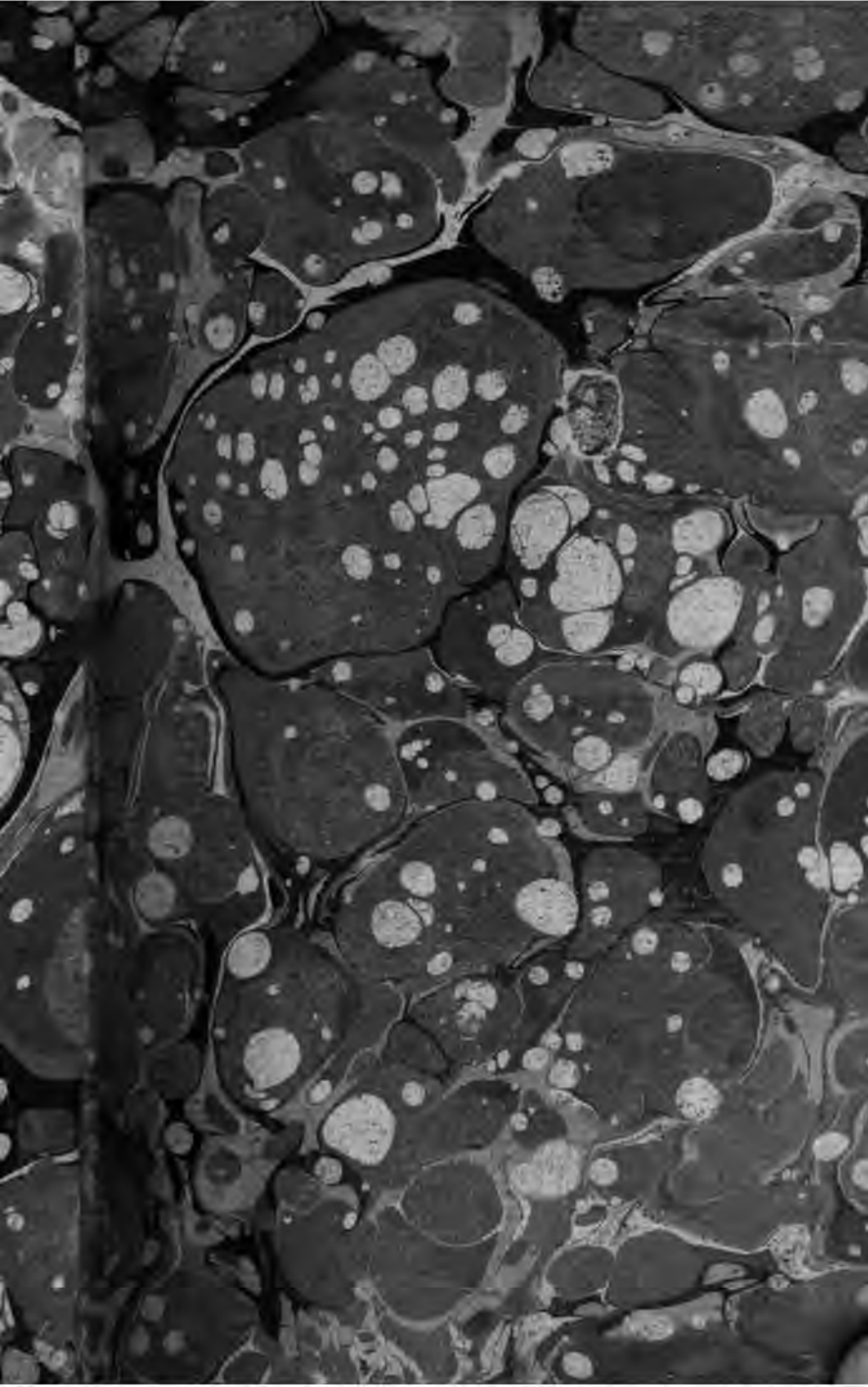
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

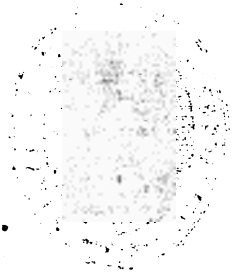
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Sachez dans vos écrits, ſi vous déſirez plaire,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère.

Boil.

TOME XI.

A AMSTERDAM.

1788.

CANTON DE VAUD
LIBERTÉ ET PATRIE
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE

BIBLIOTHÈQUE DE F. C. DE LA HARPE

On a interrompu ici le numero des Chapitres pour favoriſer la célérité de l'impreſſion & ſervir l'impatience du public.

TABLEAU
DE PARIS.

Il fait bon crier un peu.

IL n'y a plus d'église des Quinze-Vingts, qui tomboit en ruines. Il n'y a plus de porte Saint-Antoine, inutile & gênante ; elle a été abattue, comme la porte Saint-Honoré, comme celle de la Conférence.

Il n'y a plus de petit Châtelet, qui interceptoit l'air de l'Hôtel-Dieu, & qui fermoit désagréablement le passage fréquenté de la rue Saint-Jacques.

La rivière de Seine n'est plus cachée, tout au milieu de la ville, par les vilaines maisons que l'on avoit bâties sur des ponts ; ces mai-

ſons ſont tombées & tombent encore au moment où j'écris. Avec quel plaiſir j'apperçois ces décombres, & les accidens bizarres qu'offre leur démolition ! Si rien n'eſt plus hideux à l'œil que ces bois pourris, ces platras, & ce jaune mortier qui lioit ces nids à rats, ils ſatisfont du moins, en tombant, aux vœux des bons citoyens; aux miens, car j'ai jeté mon cri contre ces maſures, & la plume enfin a décidé le marteau; il s'eſt levé de toutes parts contre les traces de la barbarie. Eh ! n'étoit-il pas tempsde rendre à la ville, & ſon coup-d'œil, & la ſalubrité de l'air, en jetant à bas ces miſérables édifices qui menaçoient d'encombrer un jour le fleuve nourricier de la capitale?

Accourez, étrangers, venez jouir du coup-d'œil que nous vous avons préparé : la ville a a bien changé d'aſpect depuis vingt-cinq ans ! nous avons tant fait la guerre aux viſigots, nous avons tant crié dans nos livres, que les barbares n'ont pu endurcir leurs oreilles aux ſifflages aigus & prolongés de la dériſion; ils ſe ſont réformés malgré eux. Je me promène

triomphamment ſur ces ponts dégagés, & je proſcris du doigt toute la rue de la Pelleterie pour achever le coup-d'œil.

Nous allons les pourſuivre encore dans leurs derniers retranchemens, ces viſigots, & nous vous promettons, dans un demi-ſiècle, une ville que l'Europe admirera, & qui fera paſſer nos premières clameurs pour les cris d'un miſantrope farouche. Tant mieux.

Il fait donc *bon crier un peu.* Je n'y ai jamais manqué pour ma part, & j'en goûte aujourd'hui les fruits.

Et la très-ſainte loi *habeas corpus*, comme diſent les Anglais, ſi par exemple nous pouvions l'amener en France, à force de crier, cette liberté du corps vaudroit bien celle de la vue; cela vaudroit bien la démolition des maſures qui ſurchargeoient les ponts. Qu'en dites-vous, lecteurs? . . . Patience.

Hauteur des maiſons.

IL a fallu mettre un frein à la hauteur démeſurée des maiſons de Paris : car quelques particuliers avoient réellement bâti une maiſon ſur une autre. La hauteur eſt reſtreinte à ſoixante-dix pieds, non compris le toit. Des malheureux bourgeois, dans certains quartiers, n'ont ni air, ni jour. Les uns ſouffrent, pour être obligés d'eſcalader journellement des eſcaliers auſſi longs que l'échelle myſtérieuſe. Les pauvres, qui les habitent par économie, paient la monture du bois, de l'eau plus cher; les autres allument de la chandelle en plein midi pour faire leur diné.

Cette élévation prodigieuſe contraſte ſingulièrement avec l'étranglement de nos rues. Nos grandes routes, où il ne paſſe des voitures que de temps à autre, ſont trop vaſtes, & nos rues, où il en paſſe des douzaines à la fois, ſont ſi étroites, qu'il y a des embarras continuels.

Le Mont-de-Piété a ſeul le privilége de n'être point aſſujetti, comme les maiſons particulières, à une élévation déterminée. Lorſque les voiſins ſe ſont plaints de ſon exceſſive hauteur, ils ont été déboutés par arrêt. Comme c'eſt là le dépôt des gages mobiliaires de tout le public, on a beſoin d'un emplacement illimité. On eſtime qu'il y repoſe en dépôt de toute eſpèce, une valeur de quarante millions. Rien ne fait plus trembler que l'idée d'un incendie qui dévoreroit ces dernières reſſources de la portion pauvre & nombreuſe de la ville.

A vue d'oiſeau.

DU haut des tours de Notre-Dame, on voit pêle-mêle les palais voluptueux & les hôpitaux, les ſalles de ſpectacle & les maiſons de force. J'y ai compté deux cent quarante clochers environ, & il y en a davantage : les recomptera après moi qui voudra.

Que d'édifices dans cet eſpace étroit ! Les

cours, les enclos, les jardins, en occupent la moitié. Où ſont les gages de ſubſiſtance de tous ces hommes perchés les uns ſur les autres ? Comment obligent-ils les habitans de ces vaſtes campagnes à ſemer, à labourer pour eux, à les nourrir enfin? Tous les maux de la ſociété ſont réunis dans cette ville, & un ordre apparent y règne cependant ; c'eſt abſolument le contraire de cette communauté de biens qui étoit en vigueur à Lacédémone, communauté cimentée ſur l'eſclavage des malheureux Ilotes.

En voyant cette enceinte peuplée, je penſois aux ſuites effroyables qu'auroit un tremblement de terre. Dieu ! préſervez Paris d'un pareil déſaſtre, deux minutes renverſeroient les travaux de dix ſiecles. Les palais & les maiſons ébranlées, les temples renverſés, les voutes ſe ſéparant, que deviendroit cette ſociété errante, abandonnée à elle-même ? Et ſi, dans le ſein de la paix & de la tranquillité univerſelle, les magiſtrats ſont accablés ſous le poids des affaires ; ſi, pour arrêter quelques déſordres, ils paſſent les jours & les

nuits à imaginer les remèdes, que feroit-on de ce peuple ſans aſyle? Comment pourvoir à ſa ſubſiſtance, habiller des hommes preſque nuds, reſſuſciter une ville immenſe couchée dans un vaſte tombeau entouré de ruines plus immenſes encore, que l'œil peut à peine meſurer? Je ne ſonge point à cette image que je ne me diſe: Oh! ſi le foyer étoit ſous ces tours! & mon imagination alarmée, ſe rappelant Lima, Meſſine, Lisbonne, voit le juge enſeveli ſous ſon tribunal, le pontife ſous l'autel, le commerçant ſous ſes ballots. Que deviendroit l'ordre? Oh! c'eſt alors qu'on verroit combien la nature vis-à-vis d'elle-même, ouvre la porte à une licence effrénée; car l'homme eſt capable, dans ces terribles calamités, d'oublier tous les principes. L'avarice, la cupidité s'élanceroient au milieu des décombres & des feux, pour y chercher de l'or, au haſard d'être enſevelies ſous les débris; la clôture des vierges conſacrées à Dieu ſeroit rompue. On a vu, dans ces heures tumultueuſes, la pudeur & la chaſteté s'envoler avec le frein des inſtitutions; & c'eſt, ſans

doute, une image trop vraie, que celle qui nous repréſente les peuples de Sodome & de Gomorrhe bruraux & criminels encore au milieu des flammes qui conſumoient leurs villes.

Dieu! écartez un tel fléau! Que l'homme ne ſe montre pas ſous cette forme hideuſe. Ces ſecouſſes imprévues font ſortir tous les vices du cœur de l'homme déchaîné du cercle des loix: elles ſont donc bienfaiſantes, ces loix que l'inſenſé outrage au fond de ſon cœur.

Il eſt vrai que le financier ſeroit ſans or, la ducheſſe ſans équipage, le prélat ſans mitre, l'académicien ſans fauteuil, & ces images, je ne ſais pourquoi, font ſourire au milieu de tant d'autres terribles & ſanglantes. Ceux qui commandoient le jour d'auparavant ne trouveroient perſonne qui leur obéiroit; il n'y auroit plus ni maître ni ſujet.

C'eſt un dicton à Paris, que, *ſans les prières de quelques bonnes ames, la ville ſeroit abîmée.* Quelques ames pieuſes le croient & le diſent: il faut les laiſſer dire & croire.

Mais s'il reſtoit des hommes, il y auroit une police; elle s'éleveroit ſur les ruines de la ville, elle deviendroit inexorable d'après la néceſſité & les circonſtances : & n'a-t-il pas fallu faire marcher le bourreau ſur Lisbonne renverſée, & planter des potences parmi les décombres des maiſons. Les loix, dans leur pourſuite & dans leur vengeance, devinrent tout-à-coup auſſi convulſives que l'avoient été les entrailles du globe.

Un jour viendra que les pièces d'eau de Verſailles ſe changeront en marais, les berceaux s'obſtrueront, toutes les avenues ſe fermeront : car quand l'homme retire ſa main, la nature commence ſon ouvrage. Les végétaux naturels feront la guerre aux végétaux étrangers; les chardons étoilés étoufferont les gazons, les touffes d'orties s'empareront des ſtatues, & des mouſſes verdâtres rongeront le ſein & les joues de ces ſtatues, de ces marbres dont on admire la beauté. La nature, qui s'étudie à effacer de toutes parts la main ſymétrique de l'homme, pouſſera les roſeaux vers le château ; une multitude d'arbres l'aſ-

ſiégeront, & prenant racine dans les fentes, écarteront les pierres & démoliront l'édifice; les planchers ſeront à jour, le vent ſifflera, les armes ſeront effacées, & les ruines ſeront couronnées de ces végéraux qui rampent & qui s'élèvent; un cyprès croîtra au lieu où repoſe la majeſté royale, & le tems aura fait monter la végération ſur toutes les parties de ce château entr'ouvert, expoſé de toutes parts à l'action des élémens.

Ainſi j'ai vu, en Allemagne, de ces châteaux que la guerre & le tems avoient démolis à moitié, couverts par des végétaux & des arbres de toutes eſpèces, annoncer que la nature, maîtreſſe de ſon ouvrage, reprend toujours ſes droits & plante ſes enſeignes immortelles ſur les édifices les plus orgueilleux qu'a bâtis la main de l'homme.

Les deux belles rues.

Il n'y a rien de comparable, en Europe, à cette rue majeſtueuſe & charmante qui lie

la place de Louis XV à la place Royale : c'eſt le plus brillant aſſemblage de ſomptueux édifices, de maiſons riantes, de parterres à l'anglaiſe, de pavillons à la grecque, de ſpectacles de toute eſpèce. Cette rue, dont la longueur eſt d'une lieue, offre une promenade continue, & deux trottoirs naturels, larges & ornés d'arbres, y ſont foulés journellement par cent mille fantaſſins, tandis que, dans le milieu, le pavé étincelle ſous des équipages élégans, & que la variété des perſonnes à pied, à cheval, en cabriolet, en carroſſe, donne l'idée du mouvement perpétuel.

Cette ſuperbe rue eſt encore ſuſceptible de nouveaux embelliſſemens ; tous les objets que l'on chercheroit vainement ailleurs, y ſont raſſemblés, & des fontaines d'arroſement garantiſſent de la pouſſière les maiſons & les paſſans, tandis que les locataires, ſans ſortir de chez eux, y jouiſſent d'un coup-d'œil unique.

De l'autre côté de la ville, on voit un Boulevard extérieur ; & l'on ſe promène

ſous des arbres courbés en berceau. C'eſt encore une rue magique, dont l'immenſe longueur, la largeur & la variété font confeſſer à tout le monde qu'il n'y a rien de tel en Europe; & de cette rue, ornée des plus beaux arbres & des plus beaux édifices, on arrive aux Invalides, à l'École militaire, & au Champ-de-Mars.

Mais, pour compléter ces rares beautés, quand verrai-je une ſtatue équeſtre remplacer la Baſtille, & ce monument diſparoître à jamais? Alors un nouveau pont couvrant la riviere, joindroit le Jardin royal des plantes, aux belles terraſſes qui, à l'autre rive, couronnent la Seine.

L'entrée ſuperbe de Paris par le pont de Neuilly, & la place de Louis XV, eſt digne aſſurément de la capitale de la France. La vue des quais, depuis Paſſy juſqu'à l'Arſenal, retrace à l'imagination les quais de Babylone. Les maſures qui ſurchargeoient les ponts, ne ſont plus, & ne formeront plus obſtacle à l'agrément de la vue, & à la ſalubrité d'un vaſte courant d'air.

Ce ſont des palais de fées qui couronnent les hauteurs de Paſſy, tandis que l'œil ſe plonge ſur ceux qui bordent la Seine de l'autre côté. Les Champs-Éliſées & les Tuileries ne forment plus qu'une ſeule & même promenade : toutes ces beautés frappent l'imagination la plus froide.

Terraſſes.

JE ne crois pas qu'il y ait ſur la terre un eſpace auſſi peuplé que Paris & ſes environs, à quatre lieues à la ronde. Montez ſur la terraſſe de Bellevue, vous découvrez l'étonnant baſſin où Paris ſe développe à perte de vue, au milieu d'une multitude infinie de maiſons de plaiſance. Cette vue, comme dit le ſuiſſe du lieu, vaut au roi plus de *cent millions de revenu :* & le ſuiſſe ne manqua point de répéter cette belle phraſe à l'empereur Joſeph II, ainſi qu'il fait à tout venant.

Montez ſur la terraſſe de Saint-Germain,

ſur celle de Meudon & de ſaint-Cloud, ſur le donjon de Vincennes, ſur la butte de Sanois, perſpective nouvelle & immenſe, où figurent Châteaux, villages & bourgs, qui tous fourmillent d'habitans.

La fertile & populeuſe vallée de Montmorenci offre un aſpect délicieux, & l'on ne trouve ſon pendant nulle part. Mais ce qui frappe dans Paris & dans ſes environs, ce ſont ces édifices, tous formés de grandes pierres de taille, qui s'élèvent, ſous des formes élégantes, à une prodigieuſe hauteur. Ce ne ſont pas là ces petits cubes de terre cuite qui fatiguent à Londres, par la monotonie de ſes bâtimens de brique.

Lévites.

ON peut prévoir la chute d'un empire ; mais qui peut deviner quel bonnet, quel ornement porteront les femmes l'année prochaine ? Qui peut prédire les métamorphoſes de la mode ? Eh ! qui l'eût dit, que ces robes

majeſtueuſes, dont les plis touchoient le pavé du temple de Jéruſalem, & qui appartenoient ſpécialement à la tribu conſacrée à la garde de l'arche, entreroient dans les ajuſtemens des femmes, & que les élégantes & les petites-maîtreſſes de Paris s'habilleroient d'après ce modèle antique & reſpectable ?

Coiffures.

LA femme de Marc-Aurèle, ce ſage empereur, ne prenoit point ſa part de la philoſophie : il paroît qu'elle étoit bien extravagante ; car en moins de dix-neuf années, elle fit parade de trois cents coiffures différentes. Mais il paroît que les Grecs & les Romains, & même nos ancêtres, ont manqué de ce goût créateur qui imprime aux coiffures de nos jours *ce frais & ce moëlleux* qu'accompagnent toujours la grâce & la variété.

Une femme diſoit : *J'irois à Rome y*

chercher la mode, s'il le falloit. Quelle eſt cette déeſſe fantaſtique qui commande ſi impérieuſement? C'eſt de ſon très-exprès commandement que tout ſe fait, que les plumes tombent & ſe relèvent, que les chapeaux prennent toutes ſortes de formes, que les robes à l'anglaiſe, la robe en chemiſe, la robe à la turque, le pierrot, le caraco, ont paru tour à tour ſur la ſcène; que le fichu très-ample ſur le cou, nommé *fichu menteur*, donne l'idée d'une gorge ſaillante. Les rebelles ſe ſoumettent, ou plutôt il n'y en a point dans ſon empire. La toque & le peigne à chignon, ainſi que le cul de crin, ne peuvent ſe dérober à la mode; elle établit comme une grâce, ce qui étoit, il y a trois mois, un ridicule.

Malgré la mode, une jolie femme a la liberté des ornemens accidentels, pourvu toutefois que ſa déſobéiſſance n'ait pas l'air d'une rebellion décidée, encore moins d'une conſpiration formelle; mais il n'y a point de femme aſſez audacieuſe pour détrôner tout-à-coup la mode; c'eſt par des dégradations ſavantes

ſavantes & bien ménagées, qu'une femme aimable ou jolie parvient à prendre à ſon tour le ſceptre de l'empire ; les téméraires qui ont voulu tuer la mode en un jour, en ont été punies par la verge du ridicule & par les brouhahas publics.

Les dames ont adopté, depuis peu, d'aller en cabriolet ſans cavalier ; elles y vont ſeules, elles y vont deux, mais ſans hommes ; on diroit qu'elles voudroient changer de ſexe.

Le vêtement des femmes doit avoir un ſexe ; & cet habillement doit contraſter avec le nôtre. Une femme doit être femme des pieds à la tête ; plus une femme reſſemblera à un homme, plus elle perdra à coup sûr.

Mais les femmes ſe rapprochent le plus qu'elles peuvent de nos uſages. Elles portent actellement les habits d'hommes, une redingotte à trois collets, des cheveux liés en catogan, une badine à la main, des ſouliers à talons plats, deux montres, & un gilet coupé.

Les femmes aiment enſuite l'équitation ; elles ſont preſtes comme les hommes ; puis elles cultivent la chymie, la phyſique, &

même la botanique. Le règne des lettres eſt paſſé ; les phyſiciens remplacent les poëtes & les romanciers ; la machine électrique tient lieu d'une pièce de théâtre.

Comme la phyſique entre par-tout, les femmes aiment à parler du feu univerſel répandu dans la nature, du véhicule de la flamme éthérée. La phyſionomie d'une jolie femme s'enlumine aujourd'hui & s'enfume auprès des fourneaux d'un chymiſte. Il y a trente ans que l'on analyſoit le ſentiment ; aujourd'hui on ne parle plus que du coup électrique. La muſique elle-même, quoique cet art ſoit infiniment perfectionné, n'inſpire pas aux femmes autant d'enthouſiaſme que leur en donne la chymie.

Cordonnier.

IL entre, il ſe met aux genoux d'une femme charmante : *Vous avez un pied fondant, madame la marquiſe* (prenant le ſoulier fait par ſon devancier) ; *mais où avez-vous été chauſſée ? à Paris : ces gens-là ne raiſonnent pas.*

Vous avez dans le col du pied une grâce particulière ; elle n'eſt point ſaillante dans ce ſoulier viſigot. Quoi ! de la pouſſière ? Eſt-ce que vous marchez, madame la marquiſe ? En ce cas, vous ne devez repoſer que ſur un point. Je ſuis glorieux d'habiller votre pied ; j'en ai pris le deſſin ; j'en confierai l'exécution à mon premier clerc, il eſt expéditif ; jamais ſon talent ne s'eſt prêté à la déformation. Je vous ſalue, madame la marquiſe.

Ce cordonnier porte un habit noir, une perruque bien poudrée ; ſa veſte eſt de ſoie ; il a l'air d'un greffier.

Ses confrères ont de la poix aux mains, des perruques rapées, du gros linge ſale ; mais ils travaillent pour le vulgaire ; ils ne chauſſent point les belles marquiſes, & ils ne compoſent que des ſouliers viſigots.

Quelle diſtance entre la chauſſure d'une femme de qualité, & celle d'une maîtreſſe de penſion ?

En 1758 j'ai payé trois livres quinze ſous la même paire de ſouliers que je paye aujourd'hui en 1788 ſix livres dix ſous. Le cuir

eſt moins bon, mais la chauſſure a plus d'élégance.

Apprentifs médecins, chirurgiens, jeunes juriſconſultes, clercs de notaires, jeunes officiers, auteurs en herbe, apprentifs en finance & en géométrie, &c. nous allions tous jadis à la comédie pour vingt ſous (& le ſpectacle entre néceſſairement dans l'éducation); il en coûte aujourd'hui quarante-huit ſous. Il n'y a point eu de gradation; tout eſt doublé de prix. Il faut obſerver les variations, parce qu'elles influent ſur la manière d'être, & qu'elles expliquent, pour certaines claſſes d'hommes, la difficulté réelle de vivre; ce qu'un ſage gouvernement doit voir, calculer & apprécier.

Il y a des frères cordonniers; c'eſt une communauté de frères unis, faiſant des ſouliers. Ils vivent, comme les anciens apôtres, du travail de leurs mains; ils chantent des pſeaumes, & battent le cuir, ce qui n'eſt pas incompatible: on peut prier & travailler en même temps; les religieux ont ſéparé le travail de la prière. Les frères cordonniers

ont bien plus de reſſemblance avec les diſciples de Jéſus-Chriſt, que tous ces moines oiſifs logés dans des palais.

Les frères cordonniers ont la réputation de donner de bonne marchandiſe. Quand on eſt vraiment chrétien, on eſt néceſſairement honnête-homme. Les frères cordonniers ſe ſont plaints à moi de la nouvelle taxe impoſée ſur les cuirs, qu'ils jugent trop forte, & onéreuſe au commerce; mais leur plainte avoit un air de réſignation qui prouvoit combien ils étoient ſujets ſoumis aux ordonnances du prince.

Sur cent perſonnes, il y en a quatre-vingt-dix qui ne paient pas comptant leurs cordonniers; il faut que les pauvres ouvriers faſſent crédit, ſans quoi ils auroient moins de pratiques.

Savetier.

POURQUOI le ſavetier a-t-il l'air plus content que le cordonnier? La Fontaine l'avoit déja remarqué avant moi; c'eſt qu'il eſt moins

orgueilleux, & qu'il a toujours plus d'ouvrage qu'il n'en peut faire : on lui apporte la beſogne, tandis que le cordonnier eſt obligé de l'aller chercher. *Réparateur heureux de la chauſſure humaine*, il vit en plein air, tient peu de place, ce qui eſt le caractère du vrai ſage ; il chante & travaille, travaille & chante, & il a le droit de battre ſa femme quand elle eſt inſolente, privilège que les grands ſeigneurs n'ont pas.

Au coin d'un carrefour, il regarde tous les paſſans ; c'eſt le premier témoin des événemens publics, & le premier juge des rixes ; rien ne gêne ſa vue ni ſon prononcé ſur tout ce qui ſe paſſe autour de lui : s'il paroît imprégné d'une inſouciance philoſophique, il en ſort pour condamner ou abſoudre charretiers, fiacres, crocheteurs qui ſe diſputent ſans fin ; il élève la voix, parle au public, & ſa ſentence prévaut.

Henri IV faiſoit raccommoder ſes bottes, & n'en étoit pas moins un grand roi. Il n'y a pas ſoixante ans que les premiers bourgeois de la ville faiſoient reſſemeler leurs ſouliers,

C'étoit donc autrefois une communauté nombreuſe ; mais comme il n'eſt rien de ſtable ſur la terre, rien à l'abri des outrages du temps, il n'y a plus de maîtriſe ; cependant, que le ſavetier ſe garde bien de pouſſer la réparation d'un ſoulier juſqu'à le rendre abſolument neuf, il paieroit une amende.

Le ſavetier, vivant ſous l'œil de tout ſon quartier, ne connoît point cette fauſſeté hypocrite qui ſe cache dans les boutiques ; il prend avec rudeſſe la main de la ſervante, & la barbouille d'un gros baiſer, en ſerrant amoureuſement ſa croupe ; il connoît les cabarets des Porcherons, des Boulevards, la différence, la qualité & le prix des vins, & il vit le dimanche avec les petits-maîtres de la Courtille ; là, il a horreur de l'eau & des buveurs d'eau.

Il n'a jamais été aſſez riche pour entrer dans des lieux de proſtitution ; & quand il travaille pour celles qui les meublent, il les oblige de venir à ſa boutique prendre le reſſemelage ; ſa fille n'oſe les regarder, encore moins les imiter ; elle eſt reſtée ſage, ainſi

que sa mère, sous la loi du tire-pied, loi vivante & toujours agissante; ainsi que l'a démontré Taconet dans une de ces pièces fructueuses qui ont enrichi Nicolet, & l'ont fait seigneur de paroisse, tandis que le créateur de cette fortune est mort à l'hôpital.

L'heureux savetier donne publiquement un exemple de correction maritale; & les bourgeois, témoins de cet acte de vigueur (qui replace l'obéissance où elle doit être), soupirent de ne pouvoir en faire autant.

C'est un citoyen paisible; car la seule chose qu'il trouve à réformer dans le gouvernement, c'est la cherté du cuir devenu plus mauvais depuis qu'il est plus cher. Il est ordinairement fidèle à sa boisson, comme à sa femme, car il aime l'unité en tout. Son domicile est fixe; & s'il a commencé la journée par l'eau-de-vie, il finit par l'eau-de-vie; s'il a commencé par le vin ou par la bière, il achève par la même boisson. Les savetiers font plus gagner les fermiers généraux, que ceux-ci ne font gagner les savetiers.

Ils se marient encore comme les anciens

bourgeois de Paris ; ils dépenſent le jour de leurs nôces le produit d'une année de leur travail : c'eſt un mal qui tourne au profit de la ferme ; mais quoi ! de temps immémorial ils aiment à boire ; le centre du bonheur pour un ſavetier, eſt le cabaret.

Il a un coup-d'œil de la plus grande juſteſſe ; cet élégant qui paſſe, & qui fait le faraud, eh bien ! ſon ſoulier a été reſſemelé ; il a un bel habit, parce que le tailleur lui a fait crédit ; mais il n'a pas trouvé un cordonnier. Le ſavetier diſtingue tout cela ; il diſtingue encore les filles ſages & économes de ſon quartier ; elles font reſſemeler leurs ſouliers, tandis que les autres, gagnant de l'argent avec une coupable facilité, dédaignent le reſſemelage. C'eſt lui qui met des bouts neufs aux ſervantes ; il reconnoît à la chauſſure celle qui marche droit d'avec celle qui marche de travers. Il exerce un métier innocent, & pour peu qu'il ſoit abſent, on voit qu'il manque ; il eſt inhérent au carrefour, comme le carrefour l'eſt à la ville : à ſa mort,

c'eſt un vuide, & les ſervantes font ſon oraiſon funèbre.

Que l'on dédaigne encore un ſavetier, lorſque le beau monde s'étouffe pour aller voir ſa repréſentation ſur la ſcène. Taconet jouoit merveilleuſement les ſavetiers, & avec une telle perfection qu'il foibliſſoit dans le perſonnage de cordonnier; c'eſt ainſi que Le Kain ne pouvoit ſortir de ſes rôles, ſans paroître au-deſſous de lui-même.

Je n'ai point connu d'acteur plus naturel que Taconet; je l'ai toujours préféré à Préville. O Taconet! tu n'es plus; ta gloire eſt décédée, ainſi que celle du fameux comédien dont je n'ai jamais aimé le jeu en comparaiſon du tien; j'ai vu ſouvent Préville grimaçant, bredouillant, & toi, tes grâces étoient vraiment originales. Taconet étant une fois en colère, dit à ſon ennemi: Je te mépriſe comme un verre d'eau: quelle force d'expreſſion! Il appeloit un rouleau de louis, *un cervelas jaune.* Et quand Nicolet, ſe jetant déſeſpéré entre ſes bras, venoit lui

révéler la conſpiration ſourde des grands comédiens du roi contre ſon théâtre, Taconet ſe deſſinant diſoit à l'entrepreneur :

Portez chez les commis un jaune cervelas,
Vous ſortirez vainqueur de ces rudes combats.

Quelle profonde connoiſſance des bureaux! comme en jouant avec vérité, il faiſiſſoit encore celle des caractères!

Le ſavetier, qu'on mépriſe trop, a beaucoup de reſſemblance avec un légiſlateur moderne. Que fait celui-ci? Continuellement occupé à réparer l'édifice des loix, il met inceſſamment du neuf contre du vieux, n'oſe arracher l'antique, oſe encore moins y ſubſtituer un neuf entier; c'eſt un reſſemelage perpétuel. Le neuf tient peu, lorſqu'il ſort des mains du ſavetier. Les loix nouvelles s'incorporent ſi difficilement avec les loix anciennes; d'un côté le ſoulier grimace & bleſſe le pied qui le remplit; de l'autre, le code des loix offre des bizarreries incroyables; elles ſe repouſſent, & ne peuvent ſe fondre entr'elles. Hélas! tous les modernes légiſlateurs ont travaillé en vrais ſavetiers.

Au reſte, je ne dois pas omettre, à la louange du ſavetier, qu'il eſt doué d'une modeſtie rare, & malheureuſement peu connue de tous les autres états. Logé comme Diogène, il dédaigne tous les titres faſtueux. On ne voit point inſcrit ſur le fronton de ſon atelier, *magaſin de ſavates*, ou *ſavetier du roi, de la reine, de monſeigneur le prince un tel*,... encore moins de *ſuivant la cour*. Pareil ſéjour pourroit devenir funeſte à ſa vertu, & elle lui eſt trop chère, pour l'expoſer ainſi dans un pays d'ailleurs ſi ſujet aux orages. Une vie ſédentaire & tranquille convient ſeule à ſes talens, qui, de leur côté, ſuffiſent à tous ſes beſoins : auſſi ne le voit-on point, comme les cordonniers ou les maîtres des autres profeſſions, louer les bras d'autrui, & prendre un grand nombre de compagnons, ſur leſquels ils font des profits uſuraires. Il n'a beſoin que de ſoi, ne compte que ſur ſoi ; & s'il lui arrive de former quelques vœux, c'eſt tout au plus de pouvoir obtenir une place de bedeau dans l'égliſe de ſa paroiſſe. La robe & la baguette ſont pour

lui le *nec plus ultrà* de ſon ambition. On ſent bien que les cloches entrent auſſi dans ſon département. Naturellement muſicien, on lui voit, la veille ou le jour des grandes fêtes, déployer ſes talens, jouer les airs les plus brillans, & s'en acquitter avec l'applaudiſſement général de tout le quartier. Le plus habile en ce genre, & le plus intrépide carillonneur de Paris, étoit ſans contredit, il y a quelques années, celui de Saint-Leu : j'en appelle à tous ceux qui, comme moi, ont eu le bonheur de l'entendre.

Lorſque le cardinal de Rohan étoit à la Baſtille, des curieux voulant voir le priſonnier, que l'on promenoit à midi ſur la plateforme, eſcaladèrent le grenier d'un pauvre ſavetier, dont l'étroite lucarne donnoit ſur ce château terrible. Il gagna un millier d'écus en prêtant ſa lucarne. Oh ! qu'il eſt curieux, le chapitre des cauſes finales !

Serrurerie.

LA filouterie, fille du libertinage & de la pareſſe, étant devenue très-ingénieuſe, on s'eſt mis à contrebalancer l'induſtrieuſe friponnerie, & il a fallu avoir recours à des ſerrures compliquées, qui ſont aujourd'hui des prodiges de méchanique. D'un ſeul coup de clef, on imprime le mouvement à une multitude de pênes, qui s'élançant tous en même temps, & dans tous les ſens, font tout à la fois douze ou quinze fermetures, & même davantage.

L'auteur de la ſerrure ne peut lui-même l'ouvrir s'il n'a pas la clef; tous les crochets, mûs par des mains adroites, n'y feroient rien.

C'eſt toujours la tentation qui détermine le délit; pour empêcher les vols, il faut ſouſtraire l'argent à la vue; & de bonnes ſerrures, alors, ſont le plus parfait ſupplément de la police. Depuis qu'une ſomme très-conſidérable peut

être enlevée ſous un mince volume, il a fallu redoubler de précautions; elles ſont devenues multipliées, pour cacher ou pour défendre ces richeſſes concentrées, qu'un tour de main pourroit ſouſtraire. Telle ſerrure punit la main qui oſe la toucher : telle autre n'offre qu'un vide apparent, & trompe l'œil le plus ſubtil: ici, il faut faire jouer un reſſort imperceptible & indevinable.

Les anciens ne faiſoient uſage ni de ſerrures ni de cadenats : la Grèce, ſi fameuſe par la perfection de tous les arts, n'avoit que des ſerrures de bois. Comme le naturaliſte reconnoît un animal à l'inſpection d'une de ſes dents, le politique pourroit juger des mœurs politiques & privées par la conformation des ſerrures : plus elles ſeront compliquées, plus la ruſe & l'artifice domineront ſur ces peuples. Les nations ſimples ont des ſerrures de bois; un loquet eſt toute la fermeture de la moitié de la Suiſſe & de la Savoye; ce même loquet eſt l'unique gardien des boutiques de Conſtantinople; point de verroux en dedans de la porte; la probité turque les rend

parfaitement inutiles. La licencieuſe eſtampe du *verrou*, multipliée ſur nos quais, tient à des mœurs déja corrompues. Ainſi l'aſpect d'un verrou éclaire un obſervateur ; ainſi le plus vertueux des hommes ſeroit celui qui habiteroit une maiſon de verre. Les peuples ſans verrou poſſèdent les femmes les plus chaſtes. On ſent bien que je ne parle pas des pays où la polygamie foule aux pieds la première loi de la nature. Comme il ne peut point exiſter d'union entre un deſpote & ſon eſclave, il doit y avoir entre eux une réaction continuelle : l'un doit mettre tout en œuvre pour recouvrer ſa liberté ; il doit limer continuellement ſes fers, tandis que l'autre eſt occupé ſans ceſſe à en forger de nouveaux. Les verroux, les ſerrures ne ſuffiſent même pas alors ; la tyrannie eſt obligée de recourir à des moyens atroces qui font frémir l'humanité, & qui déshonorent la nature.

Un ſerrurier eſt devenu parmi nous un artiſte ; mais s'il eſt le garant de la ſûreté publique, il ne l'eſt pas de ſa félicité : ſon

ingénioſité

ingéniosité prouve celle du filou & du voleur.

La ferrurerie est encore un art de luxe; on dore, on polit ces ferrures savantes qu'on applique à un coffre-fort & à un porte-feuille. Tel homme pâlit, s'il a oublié de fermer son secrétaire sous la clef industrieuse qui ne le quitte jamais. L'amour, l'ambition, & la politique déposent leurs secrets sous des bandes d'acier, dont le jeu exige d'être étudié; & l'artiste prévoyant tout à la fois l'action du feu & celle de la violence, a déployé des connoissances assez étendues pour garantir des papiers fragiles de cette double attaque.

L'art ensuite a travaillé le fer pour l'unir à l'architecture; il s'est développé dans de superbes grilles, qui ont l'avantage d'orner le point de vue, sans le détruire. Le fer est devenu aussi souple que le bois: on le tourne à volonté; on lui imprime la forme des feuillages légers & mobiles; on lui ôte sa rudesse, pour lui donner une espèce de vie. Ces ouvrages, qui abondent dans la capitale, joignent à la solidité, la richesse des ornemens & de la décoration. On admire la rampe

de la chaire de l'égliſe de Saint-Roch, la baluſtrade du chœur de Saint-Germain-l'Auxerrois, & la grille du Palais.

Les grilles des nouvelles barrières ſont d'un maſſif effrayant & d'un lourd gothique qui flétrit l'imagination : on diroit qu'on a voulu l'épouvanter d'avance, en lui offrant ce métal dans tout ſon brut. Les portes ont peine à tourner ſur leurs gonds ; & c'eſt déjà un péril que de les mettre en mouvement.

On a reproché à M. de Buffon d'avoir trop prodigué le fer au jardin du roi ; en effet, ces grilles multipliées paroiſſent rembrunir un peu la verdure, attriſter le jardin, & donner à une promenade l'aſpect d'une priſon, ou celui d'une ménagerie.

Les premières chaiſes de poſte, inventées en 1664, étoient d'une forme peu agréable, & d'ailleurs lourdes & incommodes ; la ferrurerie, par les reſſorts lians qu'elle a imaginés, eſt parvenue à rendre ces voitures bien roulantes, & à leur donner des mouvemens doux.

Hôtel du Lieutenant-Civil.

IL n'y a rien d'auſſi triſte au monde : on n'y voit que des viſages affligés, des orphelins, des veuves, des femmes mécontentes, des époux humiliés, des créanciers pourſuivant leurs débiteurs, & demandant la ſaiſie de leurs meubles, ou celle de leurs perſonnes; les procureurs, les clercs, les référés; dans tous les coins, l'accent, la plume, l'encre, le viſage de la chicane; le mari outragé, la femme maltraitée, le père offenſé ſe préſentent; là, complaintes, pétitoires, ſéparations d'habitation, aſſemblées de parens, criées, licitations, tutelles, émancipations, ſcellés. Oh! quelle tête doit avoir un lieutenant-civil du Châtelet de Paris, puiſqu'elle réſiſte à l'ennui & au dégoût de telles affaires!

C'eſt lui qui, au nom de la loi, donne le ſignal aux griffes des huiſſiers. Avez-vous vu une meute affamée attendre le moment de la curée? Les chiens ſont prêts; ils reculent ou

ils avancent ; les portes ne peuvent s'enfoncer qu'à la voix du lieutenant-civil, & ſa langue eſt la clef de toutes les ſerrures.

Il a entendu plaider, le matin, il entend encore plaider, le ſoir ; il eſt perpétuellement entre deux parties diviſées ; il n'entend que des voix qui, d'un côté demandent de l'argent, & qui, de l'autre en refuſent. Il faut qu'il envoie en priſon ceux qui ont promis indiſcrètement d'apporter quelques livres de ce métal, & qui n'en ont pas ſur eux une once.

Autrefois, pour arrêter un débiteur, on employoit des recors, qui vous ſaiſiſſoient au milieu de la rue. On avoit le droit de ſe défendre ; & il en réſultoit un combat, qui donnoit lieu de part & d'autre à des violences cruelles : une loi ſage & récente a nommé des officiers qui ne font que vous ſignifier la contrainte par corps. Leur marche eſt diſcrète & décente ; on ne leur fait point de réſiſtance, parce qu'ils font les choſes ſans ſcandale : tout ſe paſſe à petit bruit. J'ai vu un de ces officiers ſignifier poliment ſon ordre à un débiteur qui étoit à table ; il acheva

ſon repas tranquillement, & il ſortit au deſſert, comme s'il étoit preſſé par une affaire urgente.

Les recors ne ſont donc plus expoſés à être tués comme ci-devant : ainſi la loi, quand elle vient à propos, peut réformer les plus terribles abus, puiſque celui-ci, très-ancien, eſt tombé le jour même de la publication de la loi.

On a remplacé, en 1771, les décrets volontaires par un bureau, conſervateur des hypothèques. Cet édit fut auſſi un bienfait : car les décrets volontaires étoient longs, & prêtoient le flanc de tous côtés à l'avide chicane.

Le prévôt de Paris, dont on parle dans toutes les ſentences, eſt un juge qui ne rend point la juſtice ; c'eſt un fantôme : il n'y a que ſon nom qui domine ſes trois lieutenans.

Le lieutenant-civil envoie en priſon pour dettes civiles ; le Châtelet & la Conciergerie reſtent deſtinés aux criminels : l'hôtel de la Force ne renferme point de criminels.

L'argent ſaiſi va chez les commiſſaires aux

saisies réelles; ceux-ci ont bien les pinces les plus fortes pour retenir les deniers; ils restent dans un milieu inflexible entre le poursuivant & la partie saisie.

Depuis l'établissement du Mont-de-Pieté, on a remarqué qu'il avoit diminué les saisies, les contraintes & les ventes de meubles par autorité de justice. Les consuls & le Châtelet voient moins de lettres-de-change protestées.

Le Mont-de-pieté devient donc de jour en jour plus nécessaire; le prêt est monté à dix-huit millions; les bâtimens de cet édifice sont d'une hauteur excessive, & ont le privilège de s'élever à volonté. Rien n'est aussi plaisant que l'assemblage de tout ce qui s'y trouve.

Jean-le-Camus, après avoir été plus de quarante ans lieutenant-civil du Châtelet de Paris, crut qu'il sauroit faire un testament. Jean-le-Camus se trompa: le sien fut cassé par arrêt du parlement, à raison de plusieurs nullités qui s'y trouvoient. Or, qui connoît les profondeurs de la coutume de Paris, si Jean-le-Camus ne la connut pas?

Les huit Claſſes.

IL y a dans Paris huit claſſes d'habitans bien diſtinctes ; les princes & les grands ſeigneurs (c'eſt la moins nombreuſe), les gens de robe, les financiers, les négocians ou marchands, les artiſtes, les artiſans, les manœuvriers, les laquais, & le bas peuple.

Il faut diſtinguer la robe en trois familles ; le barreau, l'égliſe, & la médecine : le barreau eſt compoſé d'une populeuſe cohorte d'individus, qui ſemblent tous attaqués de la plus terrible boulimie. L'égliſe entretient une foule de petits collets, qui vont par bandes noires aux écoles de théologie. La médecine a encore ſes branches dans les guériſſeurs de toute eſpèce, qui courent de maiſon en maiſon, la lancette ou la médecine à la main, ſoit pour raſſurer les gens qui ſe portent bien, ſoit pour traiter les malades, *hypocratiquement*, *galéniquement ou paracelſétiquement*.

Les financiers ſe ſubdiviſent depuis le fermier-général juſqu'au prêteur à la petite ſemaine. Les agens de change, ces nouveaux crocodiles, occupent le milieu de ce corps dévorant, mépriſable, & bientôt mépriſé : car ſes excès vont en croiſſant.

L'eſprit du négoce & du commerce eſt abâtardi à Paris, & n'a point ce ton fier & haut des négocians provinciaux. Comme les grands n'achètent rien, comptant, les marchands ſont obligés d'aller s'humilier tous les jours devant eux ou devant leurs domeſtiques. Il eſt ſingulier que ne payant pas, on les ſollicite encore d'acheter ; mais c'eſt qu'ils payent doublement ; & comme le marchand lui même n'exiſte que par le crédit, c'eſt ſur cette baſe réciproque qu'il ſe fonde. Si on ne le paye pas, il offre ſon bilan. Le riſque où ſont ces marchands de tirer à crédit d'une main, pour livrer la marchandiſe à terme, les rend défians, craintifs & bas. Ce caractère une fois imprimé, ils ne le perdent plus ; ils le portent dans leurs actions, dans leurs manières, & juſque dans leur luxe : c'eſt

en vain qu'ils veulent ſe donner des tons; leur air guindé & gauche les fait toujours prendre pour ce qu'ils ſont.

Les artiſtes leur ſont ſupérieurs, quoique moins riches; ils ont un air d'indépendance qui imprime toujours de la grâce & de la facilité. Les artiſtes, exerçant davantage leur eſprit, ont plus de goût dans ce qu'ils font: les peintres, les architectes & ſtatuaires ne ſont jamais que des artiſtes, tandis que le compoſiteur en muſique s'élève au-deſſus de ce rang.

C'eſt par ignorance que la bourgeoiſie confond l'artiſte & l'homme de lettres; il y a entre eux une grande diſtance. L'homme de lettres eſt bien au-deſſus de l'artiſte: qu'on eût coupé les bras à Corneille & à Molière, toujours euſſent-ils été Molière & Corneille. Les gens de lettres forment une claſſe à part, *nobilitas litterata.*

Les artiſans paroiſſent les individus les plus heureux. Tirant parti de leur induſtrie & de leur dextérité, ils ſe tiennent à leur place, ce qui eſt auſſi ſage qu'infiniment rare.

Sans ambition comme ſans vanité, ils ne travaillent que pour leur entretien & leurs divertiſſemens ; ils ſont honnêtes & civils envers tout le monde, parce qu'ils ont beſoin de tous les états. La vie des artiſtes eſt diſſipée, & quelquefois licencieuſe ; celle des artiſans eſt rangée : on diroit qu'étant voués à des occupations plus utiles que celles des arts du luxe, ils en ſont récompenſés par le calme de la conſcience, & la tranquillité de la vie. Un menuiſier a un air de probité que n'a point le peintre en émail.

Quand on conſidère enſuite d'un œil philoſophique les oiſifs & les gens inutiles mêlés à ces différentes claſſes, tant de nobles mâles & femelles qui ont des prétentions à la nobleſſe *adamique* ; les nobles en ſous-ordre, portant certificat des actions héroïques de quelqu'un de leurs aïeux ; tant de greffiers, tant d'huiſſiers, de ſergens, tant de clercs, tant de milliers d'eſtaffiers qui, ſous le nom de *commis*, aggravent l'impôt ; quand on ajoute à tous ces gens, dont la triſte occupation eſt au moins un double mal pour la pa-

trie, tant d'hommes à bandoulières, noblement occupés à garder les lièvres ou les lapins, tant de rentiers, qui n'ont d'autre emploi que celui de végéter, puis les cochers, les postillons, les palfreniers : si vous joignez à tout cela les nombreuses colonies de moines, de chanoines, chapelains, tous personnages bien endentés ; l'on jugera avec effroi combien il y a peu d'hommes occupés à tirer du sein de la terre les vrais biens, les seuls qu'on puisse regarder comme des richesses réelles. Ce sont cependant les hommes de travail qui font la richesse de l'état, & sans eux, tout languit, tout dépérit, tout meurt.

On a dit à Londres, la majesté du peuple anglais : on ne sait à Paris comment nommer le peuple.

Des Étrangers.

Tous ces étrangers à qui l'on avoit vanté la ſociété de Paris, ſont tout étonnés de n'y point trouver de ſociété : chacun vit ici avec ſes habitudes particulières, & dans une aſſez grande inſouciance ſur tout le reſte. Il eſt difficile d'entrer dans certaines maiſons, & perſonne ne reçoit habituellement les étrangers. Ils ſont donc réduits à leur hôtel garni; & ſi vous exceptez les jours de bal, quelques ſoupers rares, toutes les maiſons ſont fermées ou déſertes. Après les premières viſites, on ne ſe gêne plus pour l'étranger, qui erre de maiſon en maiſon, & puis retombe au Palais-royal & à ſes environs. Pendant un certain temps, il n'y a eu que le maréchal de Biron pour recevoir & accueillir les étrangers, & d'Alembert pour faire les frais de l'eſprit national; il y ſubſtituoit de la meilleure foi du monde l'eſprit académique.

Comme les étrangers abondent, & arri-

vent des quatre coins de l'Europe, ce ſeroit une gêne perpétuelle que de leur faire inceſſamment les honneurs Le Pariſien eſt très-libre dans ſa conduite privée; rien n'eſt plus difficile que de le captiver. Il manque & il manquera toujours à cette grande ville un point de réunion pour les ſociétés choiſies; elles ſont auſſi mouvantes que diſperſées. Voilà pourquoi ce qu'on appelle la bonne compagnie a cinq ou ſix tons différens, qui, ſans déſaccorder, ne ſont pas les mêmes. Certaines mœurs échapperont donc à celui qui voudra les étudier; il n'aura qu'un accès paſſager dans quelques maiſons, où tout ſe paſſera en politeſſe aiſée, mais froide. Ne ſeroit-ce pas auſſi l'occupation d'une vie entière, que d'ouvrir ſa porte à tous ceux qui tombent à l'improviſte avec ces lettres, dont on apprécie la teneur? Qui pourroit y réſiſter? D'ailleurs pluſieurs étrangers viennent avec leurs femmes: autre embarras; elles ſont à l'*a b c* des intrigues galantes; elles ne peuvent plus regarder ni parler ſans commettre une erreur.

L'étranger prend ſon parti ; il s'éparpille, ſe gliſſe preſque au haſard de côté & d'autre ; c'eſt à lui de courtiſer le Pariſien, qui ne courtiſe perſonne. La ſociété de Paris reſſemble preſque à celle des ſauvages, qui ſe rencontrent par haſard, & qui ſe quittent ſans cérémonie, le tout pour diſſiper leur ennui.

L'étranger conſerve à Paris le caractère qui lui eſt propre : le Ruſſe s'écriera qu'il meurt de froid ; l'Anglais qu'on ne boit point de vin ; l'Eſpagnol qu'on eſt familier ; l'Italien qu'on détonne ; le Suiſſe qu'on ſort de table comme ſi on la fuyoit ; l'Allemand, qu'il n'y a que des roturiers en France.

Dans ſon hôtel, l'Italien eſt ſobre, & ne vous invitera jamais à dîner ; il vous offrira des glaces comme dans ſon pays ; il voudra voir des tableaux pour s'en moquer, & entendre la muſique pour en rire. L'Anglais ſuivra ſon goût indépendant : au lieu de tavernes, il ira chez les reſtaurateurs ; montera à cheval, & ne s'habillera point. Le climat de Londres eſt tout à la fois nébuleux, ſulfureux & fuligineux, de ſorte que ces in-

ſulaires, plongés dans une telle atmoſphère, doivent agir mélancoliquement dans tout ce qu'ils font. Les Anglais ſe réjouiſſent donc aux rayons de notre ſoleil; ils goûtent nos vins avec délice; ils ſont toujours de grands carnivores, & dépenſent pour la table. L'Anglaiſe, avec ſes beaux yeux bleus, ſon teint toujours blanc, nous paroît un peu pâle, nonchalante, muette & ſérieuſe; elle contraſte avec la vivacité & les grâces des femmes françaiſes. Les Portugais ſont faſtueux; ils font un geſte à certaine heure, comme s'ils entendoient ſonner l'*angelus*; ils ſaluent les effigies de la Vierge & un moine. Le Polonois ſemble croire à la réſurrection de ſa république; mais il veut que le peuple ſoit toujours eſclave ou ſerf, & il juſtifie cet eſclavage, en forçant les faits hiſtoriques.

Le Ruſſe, à travers ſa politeſſe affectée, laiſſera entrevoir la dureté de ſon caractère; il ſera ſurpris de ne pas rencontrer des eſclaves façonnés au joug; il juſtifiera toujours un peu ces paroles de Diderot, lorſqu'on lui parloit d'un Ruſſe poli: *fendez-lui la veſte*,

diſoit-il énergiquement, *vous ſentirez le cuir velu.* L'Allemand porte en tous lieux ſon inſouciance & ſa fierté tranquille. L'Eſpagnol eſt encore celui qui fait le plus de frais pour ſe diſtinguer : il veut qu'on l'admire, & qu'on reſpecte ſon pays ; il abandonnera enſuite ce qu'il ne peut plus défendre.

Le Hollandois commencera par ſe laver l'eſtomac avec trois ou quatre taſſes de thé, après quoi viendra un gros jambon, dont il mangera à-peu-près une livre ; il fumera enſuite deux ou trois pipes, avalera trois taſſes de café au lait ; puis l'on verra paroître une demi-douzaine de beurrées, & le déjeûner finira avec une bouteille de Bordeaux.

Le Suiſſe, quelque affaire que vous lui propoſiez, aura réponſe à tout ; il a des intelligences dans tous les pays ; il fera, pour de l'argent, tout ce que vous voudrez ; mais il ne parlera jamais en ſon nom. Le jeune Allemand eſt le parodiſte du bel air & du bon goût ; il ſera toujours plus rebelle qu'un autre à ſaiſir les manières du pays.

Tous ajouteront foi à leur banquier, qui

ſera

sera leur mentor & leur guide pour leurs premières démarches. Tous voudront tâter des courtisannes; mais ce sera encore l'Anglais qui les payera le plus magnifiquement : le Suisse les payera mal ou point du tout.

Ce qui étonna le plus l'empereur, ce fut la maison de feu Beaujon : il ne pouvoit se figurer qu'un particulier fût devenu si riche dans le métier de la finance.

Prenez-y garde, tous ces étrangers, sans exception, sous l'air le plus modeste, se rendront les inspecteurs & les reviseurs de notre esprit, & ne doutez pas qu'ils n'amassent les matériaux des petites satires qu'ils feront contre les François : mais ils prouveront par-là même la singulière liberté & indépendance dont jouissent les Parisiens dans le cercle de leurs divertissemens & de leurs plaisirs.

Il est vrai qu'on ne veut parler aux étrangers de leur pays, que pour leur faire sentir très-poliment la supériorité du nôtre. Les interrogations sont malignes pour la plupart, & les réponses deviennent embarrassantes. Le Parisien, en général, veut parler de tout,

au lieu de se renfermer dans l'art qu'il a étudié. Rameau me dit un jour : *Je suis un ignorant ; ne me parlez de rien, je ne sais rien ; parlez-moi de musique, je ne sais rien autre chose ; je ne sais parler que de musique.* Rameau fut l'homme unique parmi ses concitoyens.

Les Gouttières.

SI j'étois aussi long qu'un extrait de M. Garat dans le Mercure de France, je ne finirois jamais un chapitre ; mais je suis bien loin de l'imiter : parlons des *gouttières*, & ne soyons pas prolixe.

L'eau qui tombe du ciel se divise d'elle-même ; les gouttières la rassemblent en torrens, & la versent dans les rues fréquentées, battent l'impériale des carrosses, crèvent les parasols de taffetas, inondent les fantassins, & déchaussent les pavés.

Si les gouttières étoient tournées vers les cours des maisons, à la bonne heure ; mais elles s'élancent, se jettent, se précipitent à

grands flots sur les passans ; le torrent est une cataracte, & ces cataractes se croisent. L'eau qui tombe entraîne du haut des toits des fragmens de tuiles & de plâtre ; ce qui ne pèse qu'une once au haut de la goutière, acquiert, dans la chûte, un poids décuple. Gare les têtes ! elles affrontent le trépan.

On diroit qu'on a voulu donner à Paris un spectacle hydraulique, car voilà vingt mille jets d'eau, de cinquante pieds de hauteur, mais qui traînent après eux toutes les immondices des sommités des maisons. Ces goutières de plomb se courbent sous le passage des eaux, & tombent quelquefois avec l'orage ; celles qui sont de bois, pourries de vétusté, versent l'eau en nappe. Où se sauver ? On est écrasé par la pluie imprudemment concentrée. Si l'on est en voiture, c'est un bruit retentissant, qui fait regarder si le plancher est solide.

Pourquoi n'a-t-on pas appliqué les conduits aux murailles des maisons ? L'eau s'écouleroit sans danger : telle goutière est immenfement large & inévitable ; il faut que

cochers, chevaux & laquais paſſent ſous le torrent, qui forme une rivière au milieu de la rue. Le peuple, retranché ſous les auvens, s'amuſe à voir les domeſtiques baiſſer la tête ſous la colonne d'eau, qu'un vent impétueux dérange & ramène ſur eux, lorſqu'ils croient l'avoir franchie. Les laquais font ſemblant de rire au milieu des riſées publiques; mais ils ſont trempés comme des ſoupes, & ce n'eſt point là le moment où ils figurent, la tête haute, avec inſolence.

Quand l'orage eſt paſſé, les pavés n'ont plus de ciment; ils ſont luiſans & gliſſans comme la meule du gagne-petit. Il faut que les paveurs accourent & réparent le dégât.

Ces gouttières ſont auſſi dangereuſes dans leurs ſéchereſſes, que lorſqu'elles verſent l'eau. Les habitans des manſardes & ceux des greniers s'en ſervent pour vuider, ſans déplacement, leurs mal-propretés. La gouttière, ſous un ciel ſerein, & dans un temps ſec ne dit point *gare*, & vous êtes inondés au milieu des rayons d'un beau ſoleil: la mauvaiſe odeur décèle l'impur liquide qui

tombe ſur vous, & vous n'avez point de plaintes à faire chez le commiſſaire, dès que la liqueur immonde a paſſé par la gouttière : on n'a rien jetté par la fenêtre, dira-t-on, il n'y a point d'amende. Oſeroit-on ajouter à la lettre de la loi ? Ce ſeroit un crime, & il y auroit un plaidoyer.

Quand les chats, dans leurs débats amoureux, champions jaloux, s'avancent ſur ces eſpèces d'aiguilles prééminentes, le champ de bataille trop étroit fait cheoir un des combattans, & l'animal, les griffes étendues, tombe & vous enveloppe la tête. Heureux alors qui porte un camail.

On a ſupprimé les enſeignes ; pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de ces gouttières incommodes qui ruinent le pavé, multiplient les eaux fangeuſes, & verſent pluſieurs dangers avec elles? La rue Saint-Jacques, qui traverſe tout Paris, & la rue de la Harpe, qui eſt auſſi une des plus paſſagères, ſont particulièrement données du triſte privilège de noyer les piétons. A la vérité, depuis un certain nombre d'années, on a condamné ces gout-

tières : il eſt ordonné, dans toutes les nouvelles reconſtructions, de faire deſcendre l'eau dans des tuyaux adaptés aux murailles ; mais ce bienfait de la loi paroît en pure perte pour certaines rues, & l'on diroit que le voyer a défendu aux maiſons de vieillir.

Latrines.

Les trois quarts des latrines ſont ſales, horribles, dégoûtantes : les Pariſiens, à cet égard, ont l'œil & l'odorat accoutumés aux ſaletés. Les architectes, gênés par l'étroit emplacement des maiſons, ont jeté leurs tuyaux au haſard, & rien ne doit plus étonner l'étranger, que de voir un amphithéâtre de latrines perchées les unes ſur les autres, contiguës aux eſcaliers, à côté des portes, tout près des cuiſines, & exhalant de toutes parts l'odeur la plus fétide

Les tuyaux trop étroits s'engorgent facilement ; on ne les débouche pas ; les matières fécales s'amoncellent en colonne, s'appro-

chent du siège d'aisance ; le tuyau surchargé crève ; la maison est inondée ; l'infection se répand, mais personne ne déserte : les nez parisiens sont aguerris à ces revers empoisonnés.

Que ceux qui ont soin de leur santé, ne jettent jamais leurs excrémens chauds dans ces trous qu'on appelle latrines, & qu'ils n'aillent point offrir leur anus entr'ouvert à ces courans d'air pestilentiels ; mieux vaudroit y mettre la bouche, car l'acide de l'estomac les corrigeroit. Plusieurs maladies prennent leur origine sur ces sièges dangereux, d'où s'exhalent des miasmes putrides qu'on fait entrer dans son corps. Les enfans ont horreur de ces trous infectés ; ils croient que c'est là la route de l'enfer : telle étoit mon opinion dans mon enfance. Heureux les payſans ! ils ne se vident qu'au soleil ; ils sont frais & gaillards.

Mes chers lecteurs, voulez-vous ne pas contracter de maladies gratuites ? ne vous asseyez point sur ces trous abominables : si vous avez un jardin, que vos déjections se

faſſent en plein midi, aux rayons du ſoleil. Le ſoleil, par ſa chaleur bénigne, leur communiquera un phogiſtique bienfaiſant qui remontera dans vos entrailles; & vous, groſſiers Pariſiens, qui n'avez point de jardins, & qui vivez par étages les uns ſur les autres, & ſur des planchers compoſés de plâtre & de minces ſolives, videz-vous dans un vaſe d'eau fraîche; les eſprits animaux ſont encore dans vos excrémens: prenez garde, ceci eſt une loi phyſique. Raiſonnez tout ce qui eſt du reſſort de la ſanté: il y a une multitude de loix harmoniques. Eh! qui de vous voudroit mettre ſes excrémens encore chauds ſur un braſier ardent? Perſonne: il ſentiroit par inſtinct que le feu pourroit offenſer ſes entrailles. Eh bien! il en eſt de même ici; fuyez, dans une opération journalière, ces cloaques, dont la malignité ſe reſſerre dans un tuyau prolongé, comme pour en redoubler le venin; fuyez ces couleurs fangeuſes, ces odeurs rebutantes. Comment l'habitude a-t-elle pu émouſſer en vous cet inſtinct qui n'abandonne point les animaux, car aucun

d'eux ne voudroit faire ce que vous faites? Parisiens, qui vivez avec les chats, qui aimez les chats, observez-les, & imitez leur propreté : vous admirez bien leurs amours énergiques ; pourquoi ne pas vous modeler sur la leçon de physique qu'ils vous donnent du haut des toits ? Ils vont chercher l'air & le soleil, & puis, avec les pattes éparpillant la poussière, ils dérobent à l'œil ce qui doit être caché.

On a trouvé l'art de désinfecter les fosses : cet appareil consiste en un fourneau de reverbères, au cendrier duquel est adapté un tuyau qui se prolonge dans la profondeur de la fosse, & en aspirant l'air méphytique qui y règne, il force l'air de l'atmosphère de le remplacer.

La vidange des fosses, puits & puisards se fait encore & par des pompes anti-méphytiques, & par le procédé du ventilateur. Deux compagnies ont obtenu un privilège exclusif pour ce double procédé, & défense à toutes personnes de faire ladite vidange suivant l'ancienne méthode.

Le méphytiſme étoit un fléau endémique : il avoit occaſionné une foule de ravages dans la capitale ; & comme il n'avoit pas encore fixé l'attention des naturaliſtes, le gouvernement ne s'étoit pas encore occupé de ces événemens fâcheux. Les puits, les foſſes, les latrines avoient coûté la vie à nombre d'infortunés : on les fermoit, on les combloit, & les malheureux tombés en aſphyxie étoient réputés morts, & l'enterrement ſuivoit de près la léthargie.

Ce n'eſt que depuis quelque temps qu'on a appliqué la vertu du feu, de cet agent heureux, & le plus puiſſant de tous, qui rend à l'air le reſſort & l'activité.

Ainſi les puits & les foſſes, qui faiſoient périr nombre de malheureuſes victimes, ſont purifiés aujourd'hui : la chymie a ſu découvrir les cauſes mortelles de l'aſphyxie, & les a combattues avec ſuccès. Des principes certains ont opéré la déméphytiſation. On doit aux chymiſtes de la reconnoiſſance, car ils ont ſauvé la vie à pluſieurs qui auroient péri ſans leurs ſecours.

Le feu a la propriété de ramener tous les élémens à leur état de pureté & d'homogénéité ; c'eſt par ce moyen, tout à la fois ſi efficace & ſi ſimple, qu'on eſt parvenu à annihiler le méphytiſme.

Des Chevaux.

SI Paris eſt l'enfer des chevaux, comme le dit le proverbe, ce ſont donc les Pariſiens qui en ſont les diables. Un Anglais ne peut regarder qu'avec horreur de quelle manière le charretier & le cocher maltraitent leurs chevaux. Voyez ces lourdes charrettes, tellement ſurchargées, que ſix chevaux en ſueur, & tous les muſcles tendus, s'écartent ſur le pavé, gliſſent, & tombent ſans pouvoir ébranler la peſante maſſe : les coups de fouet qui les relèvent inhumainement retentiſſent dans les airs, tandis que les étincelles jailliſſent ſous les pieds des chevaux toujours en efforts & toujours immobiles. Que fait ce fou atroce qui tient la verge ? Il devient

furieux, fait des juremens horribles, & redouble ſes coups juſqu'à ce que le pauvre limonier ſuccombe : alors l'enragé prend ſon fouet par le manche, & bat l'animal haletant & couché. Tout le monde accourt pour le dételer, le relever ; deux cents mains font contrepoids au cul de la charrette, dont l'extrémité pèſe ſur les flancs du cheval. Ce malheureux animal fait un dernier effort, & s'enſanglante la croupe, ou ſe caſſe la jambe ; on le rattache s'il peut ſe tenir debout, & les coups de fouet plus durs & plus précipités, le font tirer de nouveau, juſqu'à ce qu'il retombe au carrefour voiſin. Ces traitemens cruels naiſſent de la dureté que les charretiers éprouvent eux-mêmes de preſque tous ceux qui les commandent.

L'ingratitude que les grands ont pour les chevaux qu'ils aimoient, mérite d'être obſervée : ils s'en défont au moindre caprice, & après des ſervices longs, ils livrent leur vieilleſſe au premier acheteur brutal, de ſorte que ces ſuperbes courſiers, dont s'énorgueilliſſoient les princes, vont appartenir à

des bourreaux abrutis, qui n'ont d'autre raiſon que celle que leur laiſſe une ivreſſe preſque continuelle, & qui, pour toute ſcience, font aller le fouet, preſſent & oppreſſent les pauvres animaux qui leur ſont ſoumis.

Ces brutaux, après avoir épuiſé les reſtes de leur vie, les envoient froidement chez l'écorcheur, qui, pour épargner une botte de foin, les fait jeûner avant que de leur enlever la peau.

Un avare, voulant épargner ſur le loyer de ſes chevaux, s'entendoit avec un écorcheur de profeſſion, & louoit à bon marché ces miſérables animaux; puis il les faiſoit travailler de toutes leurs forces expirantes la veille même de leur mort. Que d'hommes au-deſſous des chevaux!

Agioteurs.

Ils se multiplient, ils s'attroupent, ils accourent des bords du lac Léman & de ceux du Rhône ; ils vendent leur or en raison du besoin. Au sein de l'incurie & de la paresse, quelquefois sans rien débourser, ils s'enrichissent également des craintes & des espérances ; enfin ils mettent à profit les calamités publiques, & gagnent lâchement & sans travail des sommes immenses, parce qu'ils ont su faire de tous côtés un vil accaparement d'espèces monnoyées. La fureur du gain les transporte à la bourse, dans l'arène du jeu, & là, quelquefois ils se prennent à la gorge & se frappent sans s'avilir.

Ce système usuraire, publiquement adopté, a contribué plus que tout autre abus à la décadence des mœurs. Cette cupidité perfide qui, sous le nom de banque, mine les petites propriétés, a cessé d'avoir une physionomie honteuse ; & cette opinion basse & désordonnée a entraîné d'autres désordres.

Ces agioteurs n'ont aucune idée patriotique : étrangers à la nation, ils ne savent que cacher l'argent, &, par des manœuvres souples, faire naître des craintes imaginaires. Plus d'argent pour de nobles opérations : on tourmente ces métaux stériles pour le travail d'une usure presque journalière ; on calcule quel sera le besoin de l'état & celui de chaque particulier ; les accapareurs rassemblent les masses pour mieux épuiser les petites caisses, afin qu'elles viennent implorer leur secours. Il n'y a plus d'argent pour les sciences, pour les arts, pour les entreprises généreuses & utiles ; l'infatigable démon de l'usure dit à tout millionnaire d'emprunter encore, & de jouer avec l'argent d'autrui. Le crédit dont il jouit, il le tourne contre ceux qu'il achève d'épuiser.

Si cet agiotage recevoit du moins son véritable nom, l'ami de l'ordre & de l'équité se consoleroit en voyant la honte publique attachée à ces viles & dangereuses manipulations : mais non ; ces fortunes monstrueuses sont légitimées au bout de quelque temps ;

on oublie les ſources fangeuſes d'où elles ſont émanées ; on innocente ces mains avides qui ont deſſéché ce qui devoit vivifier les racines des arts & des métiers ; on porte envie à ces coupables opulens qui, ſans riſque, ſans péril, ſans avances, ſans travaux, ont accumulé des ſacs, parce qu'ils ont été *marchands d'argent*. Je ſerois tenté de graver ſur les voitures de ces parvenus ces mots de l'écriture : *qui feſtinat ditari non erit innocens*.

Auſſi toutes ces fortunes rapides diſparoiſſent-elles avec la même rapidité. Jadis on les voyoit parvenir juſqu'à la ſeconde, & même juſqu'à la troiſième génération ; mais la Providence, qui veille ſans ceſſe au bien de ſes enfans, paroît avoir raccourci ſon bras, & eſt devenue moins tardive à ſe venger. Nous voyons fondre la fortune de la plupart de ces agioteurs entre leurs propres mains : combien n'en compteroit-on pas qui ont fini par couronner leur carrière par une banqueroute !

Ces gens à *porte-feuille*, qui ne rêvent qu'à la *baiſſe*, qui ne parlent que de *prime*, cette

cette race ennemie de la charrue & des propriétaires vendent à terme, au moyen de quoi ils tirent un gros intérêt, ſans être ſujets aux variantes.

Il y a des moyens vils de faire fortune : on pourroit mettre à la tête de ces moyens l'agiotage, car les moyens de s'enrichir peuvent admettre un talent mépriſable, quoique permis par les loix. Un prévôt de ſalle, ſi j'ai un cartel avec lui, me tue par une botte ſecrète; le banquier, l'agent de change ſoutirent ma fortune par une manipulation honteuſe & adroite; ils abuſent tous deux lâchement, l'un de ſon habitude à tirer, l'autre de ſon habileté à eſcamoter l'eſpèce monnoyée. Le banquier, l'agent de change prennent des deux mains, & forment colluſion. Quand ces manœuvres ſeroient autoriſées par le motif de fournir des reſſources à l'État dans des temps difficiles, les agioteurs n'en ſeroient pas moins mépriſables, parce qu'ils multiplient les malheureux, pour augmenter des reſſources paſſagères; parce qu'ils deſsèchent les fortunes privées, ainſi que le

commerce, en donnant au mouvement de l'or un attrait perfide & dangereux.

L'infortuné Lionnois.

ON a mis dans le journal de Paris l'accident arrivé au nommé *Lionnois :* on en a publié un ſur mille. Je ſuis perſuadé que ſi la police, ſe mettant au-deſſus de petites conſidérations, prenoit le parti de faire publier les accidens affreux & journaliers de cette eſpèce, de nommer la voiture, le maître & le cocher qui auroient paſſé ſur le corps d'un citoyen, cette ſimple publication donneroit un frein à ces riches barbares, qui, au défaut de l'humanité, ſeroient du moins ſuſceptibles d'une ſorte de pudeur, en voyant leur nom imprimé à côté du malheureux écraſé ſous leurs roues.

J'imagine un autre moyen qui pourroit avoir encore un grand & ſalutaire effet : ce ſeroit une ſentence de police qui ordonneroit que le *cocher* & la *voiture* fuſſent en deuil

pendant ſix mois, pour réparation de la mort d'un citoyen; permis au maître de ſe montrer en couleur de roſe au milieu de ſa voiture en deuil : mais il ne l'oſeroit pas ; il ſe mettroit à l'uniſſon. Comme cet exemple parleroit! Ainſi, par des moyens imperceptibles & de la plus grande ſimplicité, on peut mener les hommes, lorſque l'amour du bien public nous domine.

La police mollit, il faut l'avouer; elle a la foibleſſe d'obéir à certaines conſidérations, & les accidens occaſionnés par les voitures, trouvent, je ne ſais quels appuis, comme ſi les riches étoient tout, & que les pauvres ne fuſſent rien. On n'eſt point aſſez ſévère, je le répète, pour la punition de ces délits, les plus cruels de tous, & qui ne ſont pas inévitables : chacun le dit, & faute d'un exemple éclatant, le pavé des rues eſt teint & ſouillé de ſang.

Les plus funeſtes accidens arrivent à la ſortie des ſpectacles, parce que les gens à équipages ordonnent alors à leurs cochers de courir précipitamment, afin que leur allure

ne ſoit pas confondue avec celle des carroſſes de place : les maîtres menacent leurs cochers de les chaſſer, s'ils n'obéiſſent pas à cet ordre inhumain. Ceux-ci fouettent leurs chevaux, & bientôt ils n'en ſont plus les maîtres. Les environs du théâtre italien ſont exceſſivement dangereux, parce que les voitures défilent en ſens contraire. Un ſoldat en faction, âgé de vingt-quatre ans, vient d'être écraſé au coin d'une rue, n'ayant pas eu le temps de s'eſquiver derrière la borne. Les cochers, d'après l'ordre des maîtres, ſe font un jeu de tourner avec la plus grande rapidité.

Une telle barbarie déshonore une ville ſuperbe, & les riches n'éprouvent point de remords ; à la vue de ces meurtres dont ils ſont les auteurs ! Mon vœu ſeroit qu'il n'y eût plus dans la capitale que des chaiſes à porteur ; il ne paroîtroit plus d'autres chevaux dans la ville que ceux qui ſerviroient à l'approviſionnement & aux travaux publics : les chevaux du luxe ſeroient bannis. Cette nouvelle loi feroit vivre quarante mille hommes, & cette multitude de chevaux qui,

par le fourrage qu'ils conſomment, enlèvent déjà à l'homme les terres à bled, diſparoîtroit pour faire place à une circulation ſans danger.

Quoi ! l'humanité s'élève contre le ſupplice de la roue, & elle ne pourroit pas interdire aux riches l'affreux pouvoir d'écraſer, ſous les pieds de leurs chevaux, les membres de leurs concitoyens, avec leſquels ils viennent de partager les plaiſirs du ſpectacle ? Les barbares ! ils viennent de s'attendrir à un trait de ſentiment, ils ont applaudi une maxime humaine, & en ſortant de l'école de la morale, ils font jaillir ſous les roues de leurs chars la cervelle de leurs frères. Ah ! nos pièces ſentimentales ne ſont plus faites pour eux ; qu'ils les abandonnent, qu'ils laiſſent libres les premières loges : les auteurs dramatiques ſeroient donc leurs complices ! Non, ils déteſtent cette affluence de voitures, & ceux qu'elles renferment, s'ils n'accourent aſſiſter à nos chefs-d'œuvres que pour tuer les paſſans ſur leur route ; qu'ils ceſſent de nous écouter, les inhu-

mains ! l'art eſt profané par leur préſence ; nous ne voulons point de leur applaudiſſement ; ce ſont des homicides indignes de nous entendre ! ils parlent de beaux arts, & ils ſont féroces ! Nous rejettons leur ſuffrage tant qu'ils ne ſeront pas des hommes.

On donne une médaille à ceux qui ſauvent des noyés ; c'eſt la ville qui la fait frapper, & l'on ne décerne pas une peine infamante contre le riche qui ordonne à ſon cocher de paſſer ſur le corps de ſes ſemblables, afin d'arriver ſix minutes plutôt dans un ſalon où il s'ennuiera dès qu'il y ſera entré ! Des forfaits de cette nature, & trop fréquemment renouvellés, jettent un jour odieux ſur la police & la légiſlation d'un peuple.

Garçons Limonadiers.

Les Princes mangent en public ; les Limonadiers dînent & ſoupent en public tout comme les princes ; *on en vaut mieux quand on eſt regardé.* Les limonadiers ne s'enivrent point à cette table publique ; ils mangent le

rôti & la ſalade, tandis que le pauvre ou le rigide économe boit ſa limonade dans un coin.

Non-ſeulement les Garçons Limonadiers dînent comme les Princes; mais ils ſont couchés comme eux, car ils dreſſent leur lit au milieu d'une multitude de glaces; il ne tient qu'à eux de ſe mirer ſoir & matin, & toute la nuit encore: leur lit prend la place du groupe de nouvelliſtes qu'ils ſont obligés de renvoyer; il ne tient qu'à eux de rêver adminiſtration, finance, &c, car les voûtes ſont imprégnées de tous ces grands mots; mais les pauvres diables ronflent à l'endroit tumultueux où l'on gouvernoit l'Etat d'une voix haute & bruyante; tous les politiques ont déſerté pour laiſſer dormir enfin le Garçon Limonadier: le ſilence ſuccede aux argumens croiſés des champions financiers & réformateurs.

Le Clerc de Procureur couche au grenier: le Clerc de Notaire eſt plus mal logé que la femme-de-chambre; mais le Garçon Limonadier a une belle boutique pour chambre à coucher. Son lit eſt néceſſairement fait tous

les jours; c'eſt pour le maître une économie ſur le loyer, & les âpres Furets des Vingtièmes n'ont encore pu y mordre.

Il faut voir les Garçons Limonadiers éconduire le ſoir les parleurs, & les prier de ſortir, afin qu'ils puiſſent étendre couchette & matelas. Tel homme demeure au café depuis huit heures du matin, juſqu'à onze heures du ſoir; il n'auroit pas beſoin de payer ſon terme, ce qui l'inquiète quelquefois, ſi le Garçon Limonadier lui faiſoit place; il va trouver un gîte qui eſt tout l'oppoſé; car il ne s'y trouvera que le fragment d'un miroir d'un demi pied, caſſé en vingt morceaux.

Le poëte la Louptiere vivoit au café & de café. Pauvre, mais honnête, il ſe contentoit de prendre une taſſe de café au lait par jour, dans laquelle il délayoit un morceau de pain; le Garçon Limonadier enfloit charitablement la doſe. Un jour, quelqu'un touché de ſa détreſſe lui propoſa à dîner; il répondit modeſtement, car il étoit doux & ingénu : *Monſieur, vous me faites bien de l'honneur, j'ai dîné hier.*

Les Garçons Limonadiers portent le café en ville, & quelquefois assez loin. Les plus sages sont donc obligés d'entrer dans des lieux suspects, chez des femmes entretenues & pis encore ; leur vertu est donc mise à l'épreuve, & il faut qu'à l'exemple du chaste Joseph, ils laissent leur tablier blanc plutôt que de succomber. En général, ils sont propres & toujours frisés ; ils ne portent point d'habit ; leur veste serrée ne dérobe rien à leur taille. Toujours ceints d'un linge blanc, la cafetière d'argent à la main, ils respirent les premiers la vapeur du Moka. Les liqueurs & le sucre sont à leur discrétion, & ils n'en abusent point. Ils ne touchent pas plus aux biscuits & aux macarons, qu'un apothicaire à ses drogues.

Il faut qu'ils aient l'œil sur certains escrocs qui filoutent de petites cuillers d'argent. Le vol n'est bien manifeste que le soir, lorsque l'on compte l'argenterie. Ces filoux sont bien mis, afin de mieux écarter le soupçon ; mais le Garçon Limonadier sait, tout aussi bien que le philosophe, que les

vices ſont cachés ſous les beaux habits. Un de ces filoux avoit enlevé ſucceſſivement dix cuillers ; on le guettoit ; le maître avoit donné des ordres qu'on lui laiſſât enlever la onzième, s'il y revenoit : il n'y manqua pas ; au moment qu'il ſortoit, le maître le ſuivit, & lui préſentant une cuiller pareille, ne lui dit que ces mots : *Il vous faut la douzaine.* L'honnête filou fut humilié, demanda grace, & promit de rendre ce qu'il avoit pris.

Ces Garçons Limonadiers font dix à douze lieues par jour en portant des glaces dans telle enceinte du Palais Royal, ou voiturant du Punch dans les cafés de la foire. Il leur faut une double adreſſe pour obéir à leur propre mouvement & pour deviner ceux des autres, qui pourroient renverſer le liquide renfermé dans des vaſes fragiles ; leurs mains sûres & flexibles gardent un à-plomb parfait. Si un verre ſe caſſe, ce n'eſt pas de leur faute ; embarraſſés d'une main, ils retiennent de l'autre ; & ils ſavent enchâſſer à leur droite dix à douze verres à patte, ſans compter la jatte, les caraffes & les taſſes qu'ils

dreſſent en pyramide ; avec le léger mouvement de la ſerviette, ils ſe font place à travers une foule tumultueuſe ; ils prient, & on ne les entend pas ; ils paſſent, & on ne s'en apperçoit point.

Ils ſervent tout auſſi bien celui qui demande la gazette & un verre d'eau, que celui qui prend vingt taſſes de glaces. Jamais ils ne vous demandent effrontément pour boire ; ils ſe contentent aux étrennes de vous offrir un cornet de dragées & de diablotins, & vous récompenſez en un ſeul jour le travail d'une année. Je ne ſais ſi leur propreté habituelle influe ſur leur caractère moral ; mais ils ſont plus honnêtes dans leurs manières & dans leur conduite que les garçons des autres états. L'habitude où ils ſont d'entendre parler politique & littérature, leur donne auſſi quelques phraſes élégantes, & à force d'entendre de beaux-eſprits, quelques-uns le ſont devenus ; ils n'ont pas l'eſprit des perruquiers qui parlent toujours ; mais ils ont plus de ſens, & ſont fort ſupérieurs à eux en tous points.

Ce que c'eſt que d'être friſé & poudré tous les jours ! l'intérieur de la tête y gagne. Voyez un garçon marchand de vin à côté d'un marchand Limonadier, l'intervalle eſt immenſe. Le premier eſt ſale & libertin ; le ſecond a l'air d'approcher la bonne compagnie. Tout eſt donc compoſé de nuances qui vont à l'infini. Je voudrois le prouver aux autres, car perſonne n'en eſt plus convaincu que moi.

Plus de complimens.

AUTREFOIS on complimentoit les femmes, on les accabloit de ſoins, de prévenances ; jamais le *cavalier* ne quittoit ſa dame ; la galanterie étoit un culte perpétuel. Aujourd'hui, les complimenteurs s'adreſſent aux hommes, & on ne loue les femmes qu'en les regardant curieuſement, ce qu'elles permettent.

Aujourd'hui les jeunes gens ſe ſéparent des femmes, & les laiſſent ſeules dans une

aſſemblée, & même dans un bal. Le plus ſouvent dépareillées, elles cherchent en vain des yeux à qui parler, & ne trouvent plus de danſeurs. Les jeunes gens forment des groupes éloignés, où ils parlent de ces mêmes femmes délaiſſées, de manière à en être entendus. Le compliment que diſoit très-bas l'homme du peuple en préſence de la reine Eliſabeth, ſe dit très-haut par des hommes qui ne ſont rien moins que peuple. Le langage des plus baſſes claſſes eſt monté aux claſſes ſupérieures.

Le plus jeune homme dit tout haut qu'il ne ſe gêne point pour les femmes ; il quitte la converſation & la dame pour aller jouer au billard ou à quelque jeu de haſard. L'arêne fréquentée eſt un coin voiſin de la ſalle où ſe morfondent ſolitairement les femmes avec tout l'attirail de leur parure.

A la Cour, jadis le centre de la politeſſe la plus noble & la plus attentive, & où l'on rendoit aux femmes des hommages réels & toujours renouvellés, à la Cour, on paſſe, pour ainſi dire, devant elles ſans les ſaluer ;

on paroît détaché de leur empire ; l'ironie eſt la figure favorite des diſcours qu'on leur tient. Ce changement dans nos mœurs provient de cauſes trop délicates pour que je les expoſe ici. Les femmes, d'après cette eſpece d'abandon, ſe ſont fait hommes ; elles en ont pris l'habit pour vaguer à leur fantaiſie ; elles ont leurs courſes, leurs affaires & leur cauſerie ; par ce moyen, elles ont des relations ſecrètes où les hommes ſont devenus tout-à-fait étrangers, & où elles conſpirent contre tout ce qui exiſte. Ainſi les manières annoncent les mœurs, & les mouvemens du corps révèlent le mouvement des ames. Cette ſéparation des hommes & des femmes dit aſſez qu'ils ne ſe cherchent plus, mais qu'ils ſe trouvent.

On porte ſes cheveux.

Les têtes à perruques ne manqueront jamais, diſoit l'Abbé de Saint-Pierre ; voilà pourquoi il faiſoit perruquiers les enfans qu'il avoit de ſes chambrières ; il s'eſt trompé, on ne porte plus de perruques ; les médecins, les chirurgiens à la Cour portent leurs cheveux en bourſe, ou du moins une perruque qui imite le naturel.

Cette amplitude de cheveux artificiels étoit bien la mode la plus bizarre qui eût jamais exiſté. Imaginez, je vous prie, quelque choſe de plus ridicule, que ces portraits que l'on voit encore dans les anciens appartemens ; un homme en cuiraſſe & en gantelet, avec une perruque immenſe qui flotte juſqu'à ſon épée ! une cuiraſſe & une perruque !

Le médecin & le chirurgien, qui ne paroiſſoient à la Cour qu'en habit noir & en perruque, portent donc aujourd'hui leurs cheveux, & ſont en habit de couleur : ainſi

l'ont voulu les Princes. Je l'annonce à l'univers, la livrée des états auſtères a diſparu. C'eſt à-peu-près le même extérieur. N'eſt-ce donc pas aſſez que d'être médecin ou chirurgien, ſans être encore vêtu en noir ?

C'eſt Louis XIV. qui a accrédité l'invention des fauſſes chevelures ; il eſt l'auteur du ridicule excès de cette parure ; & c'eſt en détruiſant la coiffure nationale qu'il a détruit en même temps une partie de notre ancien caractère.

Les cheveux courts revenant à la mode, au défaut de la barbe, je voudrois voir les mouſtaches. Selon moi, rien ne donne plus de jeu à la phyſionomie. La lèvre ſupérieure a un mouvement imperceptible & fin, & la mouſtache indiqueroit ces moindres mouvemens.

La mode eſt une girouette ; je ne blâme point les modes, l'uſage fait loi. D'abord la longue chevelure eut lieu ; enſuite on porta la tête raſée, excepté une couronne ou cordon de cheveux courts, parce que c'étoit la tonſure de Saint Pierre. Cette mode régna

dans

dans l'Occident; mais les Orientaux avoient la tête entièrement rasée, parce que c'étoit la tonsure de Saint Paul. Ces modes ne régnèrent point sans mandement, sans concile, sans excommunication, sur un si grave objet; car les hommes se sont disputés sur la frisure, comme sur la grâce efficace, & l'on attribua l'art de boucler les cheveux à la malice du Diable, ainsi qu'un capucin vient de lui faire honneur des ballons aérostatiques.

Aux cheveux courts & aux cheveux frisés, dont l'usage étoit établi sous François II & Henri III, les longs cheveux succédèrent sous le règne de Louis XIII; la mode en devint générale, & les perruques étoient si longues, qu'une des boucles descendantes se mettoit dans la poche. Tandis qu'il y avoit de longues perruques, les chevaux conservoient leur queue large & flottante; mais sitôt qu'on se fut avisé de renfermer la queue des chevaux dans un étui, les hommes prirent la bourse.

L'histoire des chapeaux est encore plus

variée que celle de la friſure, & l'érudition ſuccombe ſous tant de variétés.

Il paroît que les cheveux courts veulent uſurper l'empire : la propreté, la commodité, l'épargne du temps, la ſanté peut-être, tiennent à cette mode ; car il faut que la tête tranſpire, c'eſt-à-dire, qu'elle ſoit perpétuellement nette : d'ailleurs, des cheveux courts conviennent parfaitement aux têtes pariſiennes, & le phyſique ſera d'accord avec le moral.

De toutes les coutumes que la coiffure a enfantées, aucune n'eſt plus ridicule que celle qui ſe pratique dans toute la Suiſſe & en Allemagne. Un perruquier vous accommode les cheveux ; vous avez une barbe longue, & vous lui dites *raſez-moi ;* le perruquier vous rit au nez, & vous dit dans ſon baragouin : *ça ne ſe peut pas* ; il vous explique que des loix ſolemnelles défendent à un perruquier de manier le raſoir ; cette fonction appartient excluſivement aux jeunes chirurgiens. Vous êtes poudré, & il faut

attendre que le jeune chirurgien arrive avec ſon plat à barbe ; il ne feroit pas une boucle pour tout l'or du monde. Ces loix ſont ſi ſacrées dans la Suiſſe, & j'ai entendu des magiſtrats raiſonner ſi gravement ſur cette folie, que la ſtatue de Guillaume Tell tombera avant qu'elle ſoit enfreinte. La meilleure raiſon que donnent les magiſtrats ſuiſſes & allemands, eſt que cette coutume nourrit deux fainéans au lieu d'un. Puiſſamment raiſonner !

Filles publiques à l'Hôpital.

L'OUBLI des loix de la pudeur n'a pas éteint chez quelques Filles publiques des vertus qu'on aime à retrouver encore dans leur ſexe. Pluſieurs ſont pitoyables, charitables, & donnent juſqu'à leurs jupes pour aider leurs compagnes.

Pluſieurs, dans cet état de dégradation, ſont ſenſibles à la honte, & lorſqu'on les condamne à l'Hôpital, elles frémiſſent à cette idée.

On en a vu, au moment de la ſentence, prendre un couteau, & dire : je me frapperai, ſi j'y ſuis condamnée, & au moment de la condamnation, ſe frapper à coups preſſés.

L'Hôpital où on les enferme, ne contribue pas à épurer leurs mœurs ; elles en ſortent plus diſſolues, parce qu'il n'y a rien de plus fatal pour les femmes, que l'exemple, & de plus communicatif que le grand libertinage. On met à l'Hôpital trop légèrement. Celle qui n'a effleuré le vice que du bout du pied, déſapprend à rougir & ne craint plus d'enfoncer juſqu'à mi-jambe ; alors le calus ſe forme, & il n'y a plus chez elle de retour à l'honnêteté.

On a vu, de la part d'une raccrocheuſe, un trait de probité rare : un homme à portefeuille avoit laiſſé le ſien à côté d'elle ; elle l'ouvre, il contient des billets de la caiſſe d'eſcompte ; il y en avoit pour ſoixante mille livres. En s'appropriant cette valeur, ſa fortune étoit faite ; mais non ! elle ſort de ſon triſte réduit, va trouver le Chef de la police, & lui remet le porte-feuille entier. Le

Magiſtrat s'étonne ; mais il fut bien plus ſurpris, lorſqu'il ſut de la bouche de la fille, qu'elle connoiſſoit très-bien la valeur de ces billets, & la facilité qu'elle auroit eue de les métamorphoſer en argent ſans qu'on pût lui rien dire. Une telle déclaration de la part d'une fille miſérable étoit faite pour intéreſſer, car beaucoup d'honnêtes gens à ſa place auroient profité de la trouvaille. L'homme au porte-feuille revenu de ſa diſtraction, courut bien vîte à la police ; & fut bien ſurpris, bien joyeux de ravoir tous ſes effets ; il laiſſa dix mille francs à la pauvre fille, qui renonçant au métier, accepta le don légitime.

Il y a régulièrement cinq à ſix cents filles enfermées à l'Hôpital ; elles ſe ſuccèdent & ſe remplacent l'une l'autre ; mais toujours plus effrontées, à meſure qu'elles comptent plus d'années d'Hôpital. Ce lieu ſemble leur ôter le dernier frein de la pudeur & même de l'amour-propre. La profondeur du vice ſurpaſſe la hauteur de la vertu, & je ne puis attribuer qu'à la communication de ces malheureuſes femmes enfermées & preſſées dans

un même endroit, ces derniers excès trop honteux pour que ma plume les indique, & qui prouvent que l'homme a la malheureuse faculté de se ravaler au-dessous de la brute.

Quand ces Filles ont à se plaindre de la nourriture, ou de quelques mauvais traitemens, alors elles forment entr'elles une révolte : la conspiration vole de bouche en bouche ; or, savez-vous en quoi consiste cette révolte ? à pousser toutes, en même temps & au même signal, des cris & des hurlemens épouvantables. Ces explosions de poitrine qui se manifestent par des accens aigus & prolongés, se répètent à différens intervalles dans le jour, dans la nuit, & d'une manière inattendue. Quand on entend cette clameur pour la première fois, on est véritablement saisi : ces cris se propagent à près d'une lieue. Les menaces, les châtimens n'y font rien ; cette révolte de gosier se soutient, jusqu'à ce que le tort réel ou apparent soit réparé.

Voulez-vous diminuer les progrès de la prostitution ? restituez aux femmes tous les

métiers qui leur appartiennent; frappez de mépris les hommes qui se dégradent en maniant l'aiguille, en se consacrant au service des femmes ; ces lâches usurpateurs de la propriété du sexe, privent les femmes de leur industrie, & sont leurs plus grands ennemis.

Layetiers.

JE me plais dans la boutique d'un Layetier ; elle est propre, & tout ce que je vois autour de moi est commode & utile. Ce ne sont point des armoires fastueuses, des meubles recherchés ; un coffre de bois léger convient à tout le monde ; il renferme quelquefois, sans être plein, la fortune d'un honnête homme, d'un homme de mérite ; c'est le plus souvent le trésor de la servante, du domestique fidèle, de l'indigent vertueux.

Je me plais dans la boutique du Layetier ; j'y vois l'emblême du grand & du véritable système de l'univers, le *système d'emboîte-*

ment. Oui ; quand je conſidère toutes ces boîtes renfermées l'une dans l'autre, je me dis : c'eſt ainſi que le chêne eſt enfermé dans le gland ; c'eſt ainſi que nous avons tous été enfermés dans le ſein de nos mères. Voilà la loi de la nature ; elle confond l'imagination, & ſatisfait pleinement la raiſon.

J'y reçois encore une autre leçon plus importante : le Layetier fait une bière ; qui l'occupera ? moi, peut-être : voilà le dernier marchand à qui l'homme aura affaire ; voilà le terme de tout ce bruit tumultueux qui remplit la ville & la vie humaine.

Voulez-vous étudier les hommes & lire des impreſſions différentes ſur les viſages ? ſuivez le Layetier qui porte une bière ſur ſon épaule, pour la livrer en la maiſon du défunt ; ſuivez-le, vous dis-je, & obſervez la phyſionomie que fera chaque paſſant qui la rencontrera. Le coup-d'œil furtif jeté ſur cette robe derniere, univerſelle, vous révélera ſon ame ; vous y lirez ſa conſcience & ſon degré de courage ; l'orgueilleux dans ſon équipage détourne la tête ; celui-ci gri-

macé ; cet autre a de l'effroi. Il me ſemble que ce prince eſt ſcandaliſé de la rencontre : il ſera en plomb, lui, & embaumé, mais il ſera couché tout comme un autre ; on mettra ici ſon cœur, là ſes entrailles ; il aura des épitaphes : en ſera-t-il moins décédé ? Tel qui regarde cette bière ſans rentrer en lui-même, y portera ſon corps jeune & ſon cœur endurci.

Quel moraliſte ambulant que ce Layetier promenant une bière vide à travers la foule diſſipée, qui s'ouvre pour la laiſſer paſſer !

Faites cette promenade à la ſuite du Layetier, lecteurs, & vous verrez des viſages tels qu'aucun peintre n'en a imaginé ; vous aurez dans la mémoire une ſucceſſion inſtructive de figures que ma plume ne ſauroit exprimer. Ainſi les plus petites choſes, pour qui ſait les examiner, jettent une lueur vive & rapide dans l'horizon vaſte & ténébreux de l'ame humaine ; le rideau ſe tire en un inſtant indiviſible ; c'eſt à l'œil d'être tout auſſi prompt pour ſaiſir ce qui ſe paſſe à travers ce nuage ouvert & refermé.

Filles à marier.

LE nombre en eſt ſi grand à Paris, que dans toutes les maiſons on rencontre quatre filles à marier pour une qui l'eſt. La claſſe ſupérieure & inférieure ſe dédommage facilement du célibat ; mais dans la bourgeoiſie, les filles en meurent ; autant vaudroit pour pluſieurs filles bourgeoiſes n'être pas nées. Il y a dans cet ordre de citoyens un mêlange de fierté, de bêtiſe & d'ambition qui rendent le mariage d'une papetiere auſſi difficile que celui de la fille d'un roi. Madame la papetière croit que tout l'univers regarde ſa fille, & que des hiſtoriographes ſe relayent pour conſtater s'il n'y auroit pas écart ou méſalliance. Il n'y a donc plus que le peuple qui ſe marie, parce qu'il ne tient point encore cette balance rigide qui empêche la fille d'un procureur d'épouſer un notaire, & qui met un intervalle immenſe entre un commis & un greffier. Je crois même qu'il y a

ſéparation éternelle entre l'orfèvre & le ſerrurier, l'épicier-graiſſeux & le chandelier.

Mais ce vice s'étend ſur toute la France, & les provinces n'en ſont pas plus exemptes, tant le ſot orgueil diviſe les rangs qui ſe touchent. C'eſt un grand vice moderne que de voir tant de filles condamnées au célibat, & le remède eſt preſqu'impoſſible à trouver, parce que notre légiſlation n'a pas ſuivi d'un pas égal le changement des mœurs & des fortunes; ce ſera donc un livre curieux, ſi je le donne, que mon livre intitulé *des Demoiſelles*; il mettra dans un jour évident les contradictions des loix & des uſages, & le tort que fait au bonheur l'amalgame d'idées contraires.

Aux Iſles Maldives, les pères marient leurs filles fort jeunes, parce que c'eſt, diſent-ils, un grand péché que de leur laiſſer endurer la néceſſité d'hommes.

Voyez cette fille jeune & preſque nue, couchée ſur un grabat, dans une chambre ſans meuble; elle tient une lettre à la main: dira-t-elle le *oui* qui lui donnera l'opulence

& lui enlevera l'honneur ? elle combat, mais elle cédera ; elle eſt ſeule, il lui faudroit un appui, un ſoutien, un homme doué d'un caractère ferme & vertueux. Greuſe, dans cette eſtampe, a bien peint l'indéciſion ; mais l'étonnement s'y mêle ; l'intention du peintre perce ; on voit que la miſere ne tiendra pas contre la ſéduction.

Si la femme n'apportoit point de dot, il y auroit un grand nombre de mariages ; la femme ſeroit forcée de mettre dans la balance tous ſes agrémens naturels, ſa douceur, ſa vertu, ſon honnêteté, la fineſſe de ſon eſprit, les ſoins continuels qu'elle donnera au ménage, & tout cela ſeroit encore trop léger ; elle y mettroit ſes enfans, & les nourriroit elle-même. Qui ne ſe marieroit pas alors ?

Les dots néceſſitent l'empire des femmes, & l'empire des femmes amollit, énerve les ames, les talens & les caractères.

Bagues.

ON porte actuellement des bagues énormes, & la main d'un *Turcaret* n'eſt plus choſe rare; les hommes font la belle main.

La main d'une femme eſt un baguier, & ſi ces pierres étoient antiques, elle offriroit un échantillon d'un cabinet de pierres gravées : auſſi l'anneau nuptial eſt-il inapperçu chez nos femmes; des bagues larges & profanes étouffent ce gage de leur fidélité.

Quand on prend la main d'une jolie femme, on ne ſent que des anneaux & des pierres triangulaires; il faut déshabiller la main d'une jolie femme pour en appercevoir tous les contours & les fineſſes.

Sénèque parle de la vanité des femmes qui portoient un ou deux patrimoines à leurs doigts : ce luxe inſolent eſt revenu parmi nous; il faut avoir un gros diamant, un très-gros diamant au milieu d'une pierre de compoſition, ovale, quarrée, en loſange, quarrée unie, grenée à huit pointes.

Autant j'aime les habillemens frais & légers, & ces modes diverſifiées qui réuniſſent le goût à la légèreté & à la grâce, autant ces bagues me déplaiſent; car tout ce qui tient aux diamans, aux perles, aux pierres gravées, aux pierres dites *précieuſes*, tout ce luxe, dis-je, me paroît un enfantillage, une recherche extravagante, car c'eſt une magnificence vraiment deſtructive; & tous ces joyaux ne font qu'alimenter la branche de commerce la plus inutile, la plus trompeuſe & la plus déplorable. Mais tout ce qui tient au luxe, à la vanité, à l'orgueil, mérite ſeul les regards des riches, dont le cœur eſt auſſi dur que les pierres ou les diamans qui ſervent à décorer leur nudité.

---

10 *Mai.*

ON célèbre tous les ans, ce jour-là, dans l'égliſe de Saint-Denis, une meſſe pour le repos de l'ame de Louis XV, &, à cette occaſion on ne manque pas de rappeller que M. de Senez prêchant le Jeudi-Saint de-

vant le feu Roi, le texte de ſon ſermon étoit celui-ci : *Adhuc quadraginta dies, & Ninive ſubvertetur.* La mort du Roi eſt arrivée en effet quarante jours après, du 31 Mars au 10 Mai ; ce concours de circonſtances a fourni dans la ſuite un morceau pathétique au même orateur, lorſqu'il fit l'oraiſon funèbre de Louis XV.

Ces jeux du haſard frappent toujours le peuple, & lui dictent des réflexions que ne lui inſpirent point les autres événemens ; mais ceux qui ſont mêlés à la religion, & qui tiennent à une prédiction impoſante, auront un effet univerſel & preſque indéracinable dans les eſprits.

On trouve, dans la ſuite des Confeſſions de J. J. Rouſſeau, ouvrage encore manuſcrit, le paſſage ſuivant. *Louis XV & moi partagions la haine univerſelle ; Louis XV eſt mort, l'univerſalité eſt retombée ſur moi ſeul.* Comment ne plaindroit-on pas un homme qui a écrit une pareille phraſe ? & quelle ſingulière conformation de cerveau que celle qui enfante de telles idées ?

Garniſon pour la Capitation.

QUICONQUE a peu de choſes, peut vivre de peu de choſes; mais qui n'a rien du-tout!... Celui-là eſt eſclave-né de tous les hommes, dans tous les pays & dans tous les gouvernemens.

Il paie de ſes bras, car ils ſont à tous les travaux publics & particuliers pour un modique ſalaire; je n'exagérerai pas en certifiant qu'il y a à Paris deux cent mille individus qui n'ont pas en propriété abſolue la valeur intrinſèque de cinquante écus: & la cité ſubſiſte!

Le commis de la capitation envoie *Garniſon* chez celui qui ne paie pas ſa taxe; c'eſt un homme bleu qui vient s'aſſeoir au feu, s'il y en a, & loge chez le non-payant, malgré lui; alors il fait des menaces & épie s'il entre un écu ſaiſiſſable. Pour ſa peine, le malheureux lui paie ſa journée, qui, comme on le ſent bien, n'eſt pas taxée

à

à bon marché. Souvent l'homme bleu se contente de mettre son fusil en garnison, & disparoît. Il s'en va ailleurs placer sans doute d'autres fusils, & se créer de nouvelles journées ; mais comme ce genre de filouterie seroit un peu lucratif, il est grandement à présumer que l'homme bleu est un second Petit-Jean, qui en rend quelque chose à monsieur ou messieurs.

Il étoit un ouvrier, appelé *Quatre-Mains* ; le malheureux n'en avoit que deux, mais il avoit quatre petits enfans. Il avoit arrangé une cheminée qui servoit d'alcove, pour coucher lui & sa famille ; il étoit à un sixième. Un jour, j'ouvris sa porte, qui n'avoit qu'un loquet ; la chambre n'offroit que la muraille & un étau ; cet homme, en sortant de dessous sa cheminée, à moitié malade, me dit : *Je croyois que c'étoit garnison pour la capitation.*

Il y a tant d'indigens de cette espèce, qu'on est obligé forcément de leur remettre chaque année leur taxe de capitation. Quelquefois on paie pour eux publiquement,

afin qu'il ne soit pas dit tout-à-fait qu'ils n'ont pu payer.

Table des Riches.

Les riches ont leurs vilenies ; ils épargnent sur le vin ; ils vous le donnent mauvais au premier service ; leur dessert est composé de plateaux, décoration sempiternelle.

Les riches donnent tout ce qui est susceptible d'être apprécié par la vue, les longs plats, les entremêts symétrisés ; mais la bonté du vin, qui se dérobe à l'œil, est nulle ; ils boivent de l'eau, & font boire à leurs convives le vin de leurs laquais, mêlé avec le reste de leur vin.

Le repas des riches est d'ostentation ; chez le pauvre, tout est à l'unisson, le pain, la viande, le vin ; vous n'avez rien de rare, rien d'excellent ; mais tout est bon ; & tout est d'accord.

Y a-t-il ensuite une coutume plus impertinente que celle de demander à boire à

un laquais étranger, de boire de côté, de ne pouvoir mesurer ni son eau ni son vin, & quand la soif vous prend, d'attendre un valet? Comment a-t-on séparé le boire du manger? Les riches ont imaginé cet incommode usage, pour mieux écarter l'importun & le parasite: soit; mais la gêne n'en est pas moins grande pour ceux qui ne vont dîner chez eux, que quand ils en sont formellement priés.

Riches, mettez carafons & bouteilles sur la table, ou souffrez que j'aille asseoir mon appétit à une table où il est permis de dîner.

Il n'y a point de bon repas, si le vin est mauvais. L'ange qui apporta la sainte Ampoule que l'on conserve depuis près de deux cents ans dans la ville de Rheims, ne reparoît plus pour constater le miracle; mais les vignes de Rheims sont plus anciennes que la sainte Ampoule; & comme les vins de Champagne inspirent beaucoup de gaieté, tant que j'en boirai, je ne contredirai jamais les historiens de la sainte Ampoule.

Mais je voudrois qu'il y eût une conspiration générale parmi les gens aimables de ne jamais dîner chez ceux qui ne mettent pas carafons d'eau & de vin sur la table.

Les desserts en porcelaine brillent sur la table des riches, & de vieilles sucreries tiennent la place des fruits succulens. Les *sablés* de dessert, leur compartiment, leur dessin, combien cela est petit, ridicule, superflu! quel misérable luxe!

Cherté de la Marée.

IL m'a fallu aller sur les rochers de Barfleur pour manger du poisson de mer; l'impôt ne veut pas que l'on en mange à Paris. Tandis que la Providence prodigue à la Normandie les poissons les plus diversifiés, que toutes les côtes offrent la pêche la plus abondante, que les phalanges de harengs ont un cours intarissable, & que la Nature se montre magnifique dans sa prodigalité, les offices, les priviléges, les impositions

font naître la ſtérilité, & condamnent le peuple de Paris à ne point manger de poiſſons de mer; car il n'y en a que pour les Lucullus.

Ainſi l'eſprit fiſcal ôte à la Nature ſes largeſſes, & ferme l'Océan; on diroit que la mer eſt à deux cents lieues de Paris, tant le poiſſon eſt rare; un turbot ſorti de la côte de Barfleur, arrivé en poſte, & que la putréfaction va diſſoudre, paie d'entrée aux portes de la Capitale onze fois ſa valeur; il a fallu des chevaux de poſte pour amener le poiſſon qui va pourrir, & la ferme exigera de l'argent pour qu'il paroiſſe ſur nos tables; ainſi les trois mers qui lavent le royaume ſont preſqu'auſſi étrangères à la Capitale, que les mers de la Chine & du Japon. Le nombre prodigieux d'eſpèces que la mer fournit, leurs colonnes preſſées dans l'Océan, leurs voyages périodiques ſur nos côtes, rien n'adoucit la rigueur du fiſc; la munificence de la Nature eſt en pure perte. Ces flottes innombrables de poiſſons qui pourroient fournir à la ſubſiſtance d'une ville dix fois peu-

plée comme Paris, passent infructueusement sur nos côtes, parce que l'impitoyable tarif est là, qui repousse ces présens nourriciers.

Je ne fais point un pas sur le bord de la mer, sans fouler un crabe, un poupart, & je ne suis embarrassé que du choix des poissons. La vie animale a son foyer dans les abîmes maritimes; les poissons produisent de toutes parts, & voici que la ferme taxera une nourriture agréable & saine, qui demain se décomposera, si elle n'est mangée aujourd'hui; de sorte que les barrières de la ville seroient empoisonnées, si on abandonnoit aux commis & aux fermiers les comestibles qu'ils font monter à si haut prix.

La Providence est justifiée, les administrateurs ne le sont point. La Providence a mis par-tout la nourriture de l'homme; elle a attaché aux choses les plus communes les saveurs les plus délicates; les poissons sont prolifiques; la vie, dans les abîmes de la mer, est un torrent qui ne cherche qu'à s'épancher dans les villes, & une main

cruelle affamera l'homme qui ne pourra pas payer la cupidité financière!

Il seroit de la dignité du Gouvernement de supprimer tout impôt quelconque sur le poisson de mer. Quoi, je le répète, il meurt en sortant de l'eau; il va se dissoudre; ses parties nutritives appartiendront demain à la corruption la plus fétide, & il faudra payer le droit de manger ces poissons dont l'Océan surabonde.

Le pauvre pêcheur s'est embarqué dans une fragile nacelle pour le saisir; le courrier est arrivé à toute bride sur ses chevaux dégoutans de sueur; ils n'ont presque rien pour leur peine, pour les périls qu'ils ont courus, & le lâche financier fermera la bouche d'un peuple entier, & fera de nos côtes poissonnières des côtes stériles! c'est ici que l'état agreste & sauvage de l'homme semble l'emporter sur nos loix de police; car comment a-t-on pu ravir à la subsistance générale une nourriture que l'Océan prodigue d'une manière également constante & libérale?

Actions des Eaux de Paris.

CE n'eſt pas le Nil qui coule au milieu de Paris, ce fleuve fécondant, qui apporte ſur ſes rives la fertilité la plus floriſſante; c'eſt la Seine; les chimiſtes nous garantiſſent ſa ſalubrité. Il s'agiſſoit de diſtribuer ſon eau dans toutes les maiſons : la pompe à feu fut dreſſée, mais tout auſſi-tôt l'agiotage s'empara de ce projet. On vit paroître une compagnie, des banquiers, des agens de change, des courtiers, &c., qui, ſemblables à des magiciens hauſſerent le prix des actions. Cette pompe à feu ſembloit battre monnoie; Chryſologue-Figaro fut la trompette de cette compagnie; or l'on pouvoit juger dès-lors de ce qu'étoit ſon patriotiſme & ſon déſintéreſſement.

Les gens ſenſés ne comprirent pas d'abord comment on pouvoit faire ſur la diſtribution de l'eau un marché énorme, un gain de pluſieurs millions : les accapareurs vinrent

à la ſuite ; l'innocent public fut ſéduit, & on lui offrit un capital immenſe & chimérique ; les plus audacieuſes friponneries furent étayées par des phraſes captieuſes.

On parla d'enrégimenter les porteurs d'eau ; on parla de forcer la vente de l'eau, de ſupprimer toutes fontaines gratuites, de boucher la riviere ; cet inconcevable délire entra dans la logique des avides calculateurs, & Chryſologue-Figaro tenoit la plume.

Pendant ce tems, l'entrepriſe extermine tous les jours le pavé de Paris : dès qu'un tuyau ſe crêve, il faut remuer dix toiſes de pavés ; les rues les plus fréquentées ſont obſtruées ; on diroit qu'on dépave inceſſamment la ville, comme ſi on alloit la bombarder ; devant toutes les portes on voit des enfoncemens fangeux ; les dommages que les actionnaires des eaux occaſionnent aux pavés & à la circulation publique, ſont immenſes.

Quand on voit dans un projet des banquiers, des courtiers, des tourmenteurs de fonds, mauvais préſage ; on n'appercevra

plus bientôt qu'un vil troupeau de joueurs, qui, par leurs adroites manœuvres, tromperont d'abord le public, & affronteront enſuite ſon mépris.

C'eſt ce qui eſt arrivé, & toute l'eau qui coule de la pompe à feu, ne ſauroit laver le ſcandale qu'a offert la compagnie des eaux : les capitaliſtes ſont réduits à d'inutiles regrets ſur leur crédulité envers un charlatanisme hardi.

Enſuite une pompe à feu offre le danger d'une exploſion ſoudaine qui peut cauſer un déſaſtre égal à celui d'un magaſin à poudre qui ſaute en l'air ; puis ce dépavement continuel gâte les rues, les rend fangeuſes & impraticables. Les Gondoliers Vénitiens ſe croiſent rapidement dans toutes les directions, & ſans s'effleurer ; leur grande adreſſe ſe manifeſte à chaque inſtant du jour : il n'en eſt pas de même des fiacres à Paris ; les rues dépavées dans toute leur longueur par la compagnie des eaux, ont vu naître beaucoup d'accidens. Ainſi ce qu'on nous annonçoit pour un acte pur de patriotiſme

eſt dégénéré en brigandage : c'étoit bien la peine de faire écrire Chryſologue-Figaro.

L'éternelle néceſſité où l'on eſt à Paris de ſpéculer ſur de l'argent & pour de l'argent, a fait regarder l'argent comme l'unique fin de toutes les entrepriſes ; ainſi c'eſt à qui ſaura extorquer de l'or ; chacun met donc à profit le délit ou l'ignorance de ſon voiſin. Cette cupidité régnante ſuffiroit pour dépraver une génération ſage ; & quand le gouvernement donne l'exemple de la cupidité par l'établiſſement des loteries & les édits de rentes viagères, il faut que toutes les paſſions avides & déréglées ſe donnent la main, que l'on ſubſtitue l'agiotage au commerce, & que l'on prenne la circulation financiere pour l'activité productive. La ſource la plus féconde de toute eſpèce de miſères vient de ce ſourd travail de l'argent, qui corrompt tout à la fois celui qui le vend & celui qui l'achète, & qui apprend qu'on peut s'enrichir ſans fonds & ſans travail, uniquement par une perſévérance à l'agiotage.

Meſſageries Royales.

DE tous côtés on demande des priviléges excluſifs ; celui des Meſſageries Royales eſt un véritable attentat à la portion pauvre du public, car elle s'arrangeoit avec une foule de petites voitures qui faiſoient vivre maîtres & chevaux. On a donc enlevé à nombre de propriétaires la faculté de louer leurs propriétés utiles & d'un uſage journalier.

Ces groſſes voitures ſont mal entretenues ; leur marche-pied eſt dangereux ; le cocher a plus de ſoin des valiſes & des paquets que des voyageurs. On a payé d'avance, & les entrepreneurs ne veulent que forcer les recettes ; les places, déja étroites, ſont embarraſſées par les petits ballots du commerce clandeſtin que fait le cocher ; il ralentit ou précipite ſa marche preſqu'à volonté. Ces voitures ſont déſagréables, & empirent de jour en jour ; le privilège excluſif défendant toute concurrence, le public eſt mal ſervi, ſes

plaintes ſont perdues, & l'établiſſement mérite les plus grands reproches dans une infinité de détails ; car les entrepreneurs ont commis de ces négligences impardonnables, & ſe ſont montrés durs & âpres financiers, plutôt que bons citoyens. On doit donc ſouhaiter, pour l'intérêt public, l'abolissement de ce privilége excluſif, qui tyranniſe les voyageurs & interdit encore les plus juſtes réclamations.

Je ferois un petit volume des abus qui déshonorent ces Meſſageries Royales : & pourquoi avoir ravi aux citoyens le droit ſi légitime de choiſir ſa voiture & ſon voiturier ? A quoi ſervent de belles routes, ſi je ne puis m'y faire porter par qui bon me ſemble ?

Cependant ces Meſſageries, car il faut avant tout être juſte, ces Meſſageries ont un avantage ineſtimable ; qu'il y ait des voyageurs ou non, elles partent ; & fuſſiez-vous ſeul, elles ſont obligées de vous tranſporter à beaucoup meilleur marché que tout voiturier que vous pourriez choiſir. Il eſt donc à déſirer qu'on les conſerve, mais

qu'on veille sur la manière dont le public est servi. Malheureusement le public est passager, & les administrateurs ont de l'or, & sont toujours près de la porte de ceux qui disposent du bien ou du mal public.

Est-ce un Sérail?

L'IDÉE d'un sérail prend à tout étranger qui voit pour la première fois une boutique meublée de Marchandes de modes; il y a des minois charmans à côté de laides figures assises dans un comptoir à la file l'une de l'autre; elles ornent ces pompons, ces colifichets que la mode varie; on les lorgne en passant. Ces filles, l'aiguille à la main, jettent incessamment l'œil dans la rue. La place d'honneur est la plus voisine du vitrage de la porte. Ces filles se réjouissent à considérer les passans, & s'imaginent voir autant d'amans.

Elles ont quelques instans pour se dédommager de l'esclavage; leurs plaisirs sont hâtifs,

car on doit reparoître au comptoir ; mais ce qui leur coûte le plus, c'eſt qu'il faut parer chaque jour le front des belles leurs rivales ; elles vont aux toilettes ; & là il faut qu'elles faſſent taire la jalouſie de leur ſexe, & que par état elles embelliſſent celles qui les paient.

Quelquefois celle qui ſembloit la plus délaiſſée, voit ſa beauté fleurir ; des amateurs ſont aux aguets ; & la Belle aux dix-ſept ans ne fait qu'un ſaut du magaſin au fond d'une berline anglaiſe ; c'eſt une eſpèce de lot qui lui échoit ; elle étoit fille de boutique, elle revient trois mois après toute décraſſée & ayant des manières ; elle ſe plaît à aſſurer de ſa protection ſon ancienne maîtreſſe, & à faire ſécher de jalouſie ſes compagnes, qui font tout bas ſa ſatire, & qui envient ſon ſort.

Les moins jolies, ou les plus infortunées, ſe gliſſent furtivement dans des maiſons qui ont l'air de la décence, mais où cette vertu ne règne pas exactement. Elles ne mettent point ſur le compte de leur tempérament ou de leur goût libertin les petits péchés

qu'elles y commettent, mais sur le besoin qu'elles ont de robes, de chapeaux, & d'une chaussure qui les distingue des viles couturières. C'est une justification complette, à laquelle il n'y a rien à répliquer.

Les amateurs savent qu'il y a dans ce sexe charmant un velouté, une fraîcheur qui n'accompagnent guères qu'un printems de leur âge; la Nature donne à leurs appas naissans un charme divin qui ne dure qu'une saison, & le trait céleste fuit & disparoît, comme ces beaux rayons d'un soleil qui passent en un clin d'œil. Une gorge de dix-huit ans n'est plus, hélas! une gorge de seize; mais il n'y a que le grand peintre & l'homme sensible à la beauté, l'étudiant, l'adorant, le transmettant sur la toile ou dans ses écrits, qui distinguent ces trésors de vie, de santé, de jeunesse. Les miracles gracieux de la Nature multipliant, sans les épuiser, des formes ravissantes, sont perdus pour l'œil pesant de la plupart des hommes.

Société Philantropique.

C'est peut-être la plus respectable de toutes celles qui existent à Paris ; c'est la bienfaisance éclairée, réduite en pratique journalière. Ce n'est plus une simple & aride théorie, elle tient ce qu'elle a promis ; c'est la mère de tous les pauvres, on l'a fort bien appellée : *le bâton du vieillard, l'œil de l'aveugle, le consolateur de la veuve, le père de l'orphelin, le soutien des familles nombreuses, le pied du boiteux & la main de l'estropié.*

Treize à quatorze cents individus reçoivent des secours relatifs à leurs besoins. La charité a produit, ce qui est plus rare que la bienfaisance, l'ordre & l'économie sévère. Le don ne s'égare point ; il est appliqué à la souffrance réelle. Les bienfaits se multiplient, & les secours sont réguliers ; les consolations tendres ne sont pas séparées des aumônes ; enfin c'est un établissement chrétien dans toute la force du terme. Il a toute la chaleur qu'inspire la

religion, & le diſcernement que dicte la philoſophie ; ce n'eſt plus un homme qui donne à un autre, & dont le regard commande la reconnoiſſance, c'eſt une ſociété qui fait deſcendre ſes bienfaits; elle pénetre les réduits où ſe releguent l'infortune & la miſère ; elle s'étend par-tout ; elle va au-devant des beſoins ; ſes commiſſaires ne ſemblent qu'appliquer les ſecours. On ne ſauroit trop donner d'éloges à cette Société qui honore l'humanité & fait bénir la main qui forma le cœur de l'homme. Elle eſt compoſée de ſix à ſept cents membres tous jaloux du bien public. Hélas ! pourquoi faut-il que le nombre des bienfaiteurs du genre humain ſoit ſi petit dans un ſi beau royaume?

Le Gouvernement doit beaucoup à ces généreux citoyens qui préviennent les crimes de la miſère & ceux du déſeſpoir. Voilà ce qui entretient l'ordre & le calme. Avant eux, on avoit oublié, dans la foule des pauvres, les octogénaires, les nonagénaires, les aveugles-nés, les femmes en couches, les veufs chargés de famille, les pères & mères

chargés de dix enfans, & les ouvriers estropiés. Aujourd'hui tous les secours sont donnés à ceux qui souffrent davantage.

Les pauvres n'ont jamais eu d'amis plus tendres & plus vigilans que cette Société *Philantropique*, digne de tous nos hommages. C'est là qu'on voit que l'art de faire du bien est susceptible d'une sorte de direction, que l'aumône doit être réfléchie.

Puissions-nous voir multiplier chaque jour les rejettons de cette souche bienfaisante ! Puissent ses heureuses branches couvrir un jour tout le royaume de leur ombre hospitalière !

Du Rouge.

ON ne voit qu'à Paris de ces femmes fardées, qui continuent de mettre encore du rouge par-delà soixante ans, & qui suivent toujours le train du monde. Ces femmes sempiternelles se rencontrent avec leurs visages séculaires & leurs figures de métempsycose ; mais on n'est vieux, selon le langage du

monde, que lorſque l'on eſt ſeptuagénaire: on n'eſt pas réputé vieux à ſoixante-trois ans.

Les épouvantables maîtreſſes des garçons bouchers mettent du rouge aſſiſes ſur le coin des bornes; il eſt de couleur de ſang : la légère courtiſane du Palais-Royal met un rouge couleur de roſe. Choiſir ſon rouge eſt une affaire capitale. Les acteurs uſent d'un rouge qui doit ſympathiſer avec les lampions; de près il eſt affreux; c'eſt preſque le maſque des anciens. L'œil y eſt accoutumé; la timide Agnès ne joue point ſans rouge.

Les femmes à la Cour, qui jouent gros jeu, paient le petit pot un louis; les femmes de qualité, ſix francs; les courtiſanes, douze francs; & les bourgeoiſes, qui le mettent d'une manière imperceptible, ne le marchandent pas.

Le plus grand ſujet de querelle & le plus ordinaire entre la maîtreſſe & la femme-de-chambre, eſt dans le choix du rouge; cette querelle journalière ſurpaſſe celle de la coiffure, c'eſt tout dire; ſouvent le pot de

rouge eſt précipité à terre, parce qu'on a donné un coup-d'œil au miroir. On voudroit trouver le printems des premières années au fond de ce petit pot, qui n'a point une vertu magique, car elle ne réſide que dans l'œil abuſé de l'homme amoureux.

Petite Taille.

EN général, les petits hommes m'ont paru plus méchans que les autres; ils ſont plus colères, plus taquins, plus miſérablement paſſionnés que les hommes qui ont une taille avantageuſe.

Les ſcélérats que j'ai vu paſſer pour aller au ſupplice, les aſſaſſins perfides, les empoiſonneurs, étoient tous de petite taille; j'ai remarqué la même choſe ailleurs qu'en France : les ames cruelles logent dans les corps exigus. Les petites femmes ſont auſſi plus méchantes que les grandes; elles ſont plus enclines aux paſſions violentes & farouches. Rarement un homme d'une taille

élancée ſe trouve être un aſſaſſin ; les hommes courts & ramaſſés ſont les moins bons.

J'ai vu cent fois un miniſtre qui vous ouvroit *un cachot*, comme on ouvre à table *un pâté*. Sa maîtreſſe tenoit bureau ouvert de *lettres-de-cachet*. On payoit comptant, & l'ordre fatal étoit délivré ; il donnoit les mains à tout le mal qu'on vouloit qu'il fît ; il a fait empriſonner, ſans haine & ſans colère, des milliers d'honnêtes gens. Eh bien ! ce miniſtre, obéiſſant avec lâcheté à l'avarice d'autrui, un des plus mépriſables & des plus déteſtés, étoit de petite taille.

Deſrues étoit d'une conſtitution petite & grêle. Lorſque le Régent fit rouer le Comte d'Horn, ſon parent, coupable d'un aſſaſſinat atroce, on fit une croix de Saint-André exprès, parce qu'il étoit de petite taille ; mais le peuple de Paris étoit dans la ferme perſuaſion qu'on ne pouvoit pas rouer un *grand Seigneur*, de ſorte qu'une harengère diſoit à ſa camarade : *Tu crois que c'eſt là le Comte d'Horn, eh ! non, non, c'eſt un ſoldat aux Gardes qui ſe fait petit, & qu'on a payé*

pour cela. Voilà le bas peuple. Ce trait m'a été raconté dans ma jeuneſſe par un témoin auriculaire.

Le Viatique.

JE rencontre le Viatique : deux pauvres gens du peuple le ſuivent, deux autres portent le baldaquin jadis rouge ; le prêtre hâte ſa marche ; un bedeau & un porte-ſonnette précedent & ſautent les ruiſſeaux. Je ſuis ; on s'arrête à la porte d'une allée ſale & ténébreuſe ; le prêtre enfile un eſcalier noir & tortueux, monte dans une eſpèce de grenier où ſont toutes les horreurs de l'indigence. C'eſt une vieille femme, rebut de tout ce qui l'environne, qui eſt étendue ſur une paillaſſe à demi pourrie. Dans ce grand abandon, le prêtre ſoulève ſa tête expirante, & lui dit : « Femme, tout le monde vous » oublie, & moi je viens vous trouver. » Je vous apporte le Souverain de l'univers, » votre Dieu ; il vient vous viſiter : une

» meilleure vie vous eſt deſtinée ; ſouffrez
» pour Dieu qui vous éprouve, & qui vous
» attend dans le ſein de ſa miſéricorde ».

Cette femme abandonnée ouvre les yeux, pleure de joie, entend autour d'elle des paroles qui la conſolent & qui la fortifient : la miſère la détachoit de la vie, la religion achève ſans peine le ſacrifice, elle eſt toute à l'eſpérance. Le prêtre la bénit, l'abſout, & lui laiſſe quelques ſecours temporels après avoir plongé ſon ame dans des idées religieuſes. On voit la reconnoiſſance, l'amour, la piété ſe peindre dans les yeux mourans de cette femme que les grands ne ſeroient pas venus viſiter, & que les prêtres environnent d'un double ſecours.

Certes je fus touché, je pleurai d'attendriſſement, je reſpectai ces fonctions auguſtes & charitables. L'impoſant de la religion rempliſſoit ce étroit grenier. Je deſcendis à la ſuite du prêtre par l'eſcalier tortueux où il continuoit les prières ; il tenoit d'une main le Saint des Saints, & de l'autre une vieille corde qui pouvoit ſe rompre ;

il conſervoit la même dignité & le même zèle qu'il auroit pu apporter dans un palais où toute une valetaille auroit porté torches & flambeaux.

Eh! qui ne ſentira pas avec moi que le pauvre abandonné regarde comme une faveur précieuſe ces viſites de la religion, & qu'elles ſont utiles & néceſſaires à la portion infortunée du peuple, autant qu'elles ſont ſacrées par leur but?

Le Roi à Paris.

LE Louvre eſt vide, ne ſera jamais achevé, & le Souverain, je crois, n'y eſt jamais demeuré vingt-quatre heures. Quand le Roi vient à Paris, c'eſt une commotion générale, un grand concours de peuple; on ſe précipite pour voir ſon viſage, comme ſi c'étoit le Roi de la Chine.

On voit le Roi à Verſailles tant qu'on veut. Eh bien! je ſoutiens qu'il y a plus de la moitié des Pariſiens qui n'ont pas vu le

Roi à Verſailles. Je connois deux vieilles filles qui depuis trente-cinq ans méditent de faire le voyage de Verſailles, & qui en ſont encore au projet, quoiqu'elles ſoient cependant très à leur aiſe; quand je les vois, je leur fais la deſcription de Verſailles, comme s'il s'agiſſoit de Rome.

De combien de grandes vérités un Monarque pourroit s'enrichir en parcourant ſes Etats, & en troquant les plaiſirs de la grandeur, dont il doit être plus que raſſaſié, contre ceux de l'humanité! Eh bien, il y a tant de difficultés dans le déplacement du Monarque (vu qu'il eſt le point central) que ce plaiſir rare lui eſt preſque interdit; ſa grandeur l'attache, l'enchaîne preſqu'à ſon palais; il lui eſt impoſſible de voir & d'entendre ce que nous entendons, ce que nous voyons tous les jours. Les Invalides, ces ſoldats mutilés au ſervice du Monarque, n'ont été viſités que dernièrement par le Chef des armées & le bienfaiteur de leur vieilleſſe.

C'eſt une jouiſſance, ſans doute, de voir

le peuple accourir en foule ſur les chemins, les remparts des villes s'enflammer & retentir du tonnerre de l'artillerie, & les eſcadres couvrir la mer de pavillons & de feux.

C'en eſt une plus grande encore de voir la ſociété des hommes dans tous ſes rapports, de monter tous les gradins & de viſiter tous les échelons de cette curieuſe échelle.

Certaines connoiſſances pratiques uſuelles, certains détails ſont donc incroyables & perdus pour les lumières naturelles, quand le ſort ne nous a pas placés dans le cercle inſtructif des infiniment petits.

Henri IV eſt en quelque ſorte le dernier de nos Rois qui ait habité la Capitale; depuis lui, nos Monarques s'en ſont éloignés, & ce ſont les ſeuls Souverains de l'Europe qui ſe tiennent ainſi à l'écart de leurs ſujets; mais des conſidérations politiques d'un très-grand poids l'exigent ainſi.

On oppoſera toujours dans ſon imagination la marche du Roi à Paris, à la marche du Roi à Londres. Le Roi de France ſort de ſon

palais de Verſailles ; une foule de courtiſans l'entourent ; de la cavalerie environne ſon carroſſe ; une compagnie de Gardes Suiſſes & une compagnie de Gardes Françoiſes tiennent l'avenue ; depuis l'entrée de cette grande ville, juſqu'au lieu où va ſe rendre Sa Majeſté, ſont des gardes en haie, ſerrés de chaque côté, & qui preſſent derrière eux, tant qu'ils peuvent, le peuple, pour faire une plus grande & plus belle place. On a ordonné de fermer les boutiques, tous travaux ceſſent ; la marche s'avance, & les gardes, à la voix de leurs officiers qui accourent à cheval, s'efforcent de preſſer encore ; on étouffe. Le Souverain, dont la voiture marche au milieu du pavé, à l'aiſe & bien dégagée, entend les cris de *vive le Roi*, quand le peuple eſt content ; des poignées de pieces d'argent tombent ſur ces têtes accumulées, & les plus forts ſe font jour pour les ramaſſer : malheur à ceux qui n'ont pas la force de réſiſter à ce rude choc, à ce combat inattendu ; il y a là des drôles qui

ont des gantelets avec des chaînettes, & qui, frappant, jurant & criant *vive le Roi*, s'arrachent, en veſtes déchirées & boueuſes, une piece de vingt-quatre ſols.

Le Roi d'Angleterre paſſe dans une chaiſe à porteur, du palais de la reine au palais Saint-James, ayant trois hommes avec de vieilles piques, qui le précèdent ou le devancent. Perſonne ne s'arrête, perſonne ne le regarde; c'eſt le même Roi qui fait ſortir, quand il le veut, cent cinquante vaiſſeaux de ligne des ports de la Grande-Bretagne, & qui couvre de la puiſſance de ſes ſujets les Indes Orientales, &c.

Chambre des Communes.

Elle eſt à l'ancien café de Procope, vis-à-vis l'ancienne Comédie Françoiſe; on l'appelle ainſi par dériſion, parce que c'eſt le lieu où l'on fronde le plus les opérations de la Cour; ainſi on parodie le ſanctuaire de la liberté angloiſe.

A la Chambre des Communes appartient

ſeule le droit de mettre des taxes. Son pouvoir à cet égard eſt unique & abſolu ; chaque membre eſt libre de porter la parole ainſi qu'il lui plaît ; il s'oppoſe en face aux miniſtres ; là enfin il y a des orateurs dignes des beaux jours du Sénat Romain. La flamme pure de la liberté y brille, & ne s'éteint point ; cinq cents députés élus dans chaque ville de province par tous les citoyens de chaque endroit, à la pluralité des voix, forment la moitié du Parlement d'Angleterre ; l'autre moitié eſt la *Chambre Haute*, dans laquelle ſiègent les Lords Pairs du royaume. Tout ſe décide dans ces deux Chambres à la pluralité des voix, & le Roi n'a aucune autorité pour faire exécuter ce qu'elles rejettent.

Notre Chambre des Communes à nous eſt au Café de Procope, & la ſalle voiſine s'appelle *la Chambre Haute*. Nous plaiſantons ſur ces dénominations ſi reſpectées chez nos voiſins, ainſi que nous aviliſſons & calomnions ſur notre théâtre le Prophète de la Mecque, révéré d'une moitié du monde.

En Angleterre *le Roi ne peut pas mal faire; The King can do no wrong*; c'eſt une maxime reçue dans la conſtitution du gouvernement anglois: en France, le peuple accuſe trop légèrement le Souverain de ce qui s'eſt fait à ſon inſçu par ſes miniſtres, & plus d'un Monarque François n'auroit-il pas pu dire à ſon confident, en parlant de tel miniſtre, les deux admirables vers de Corneille:

Te le dirai-je, Araſpe? il m'a trop bien ſervi;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi.

Langue Angloiſe.

Elle nous étoit ſi peu familière, il y a quarante ans, que l'on ne put trouver perſonne pour donner à l'inſtant même, dans le cabinet du Roi, l'explication d'un papier anglois. On demanda dans l'œil de bœuf s'il y avoit quelqu'un qui ſût l'anglois: on vit régner un profond ſilence; enfin un Mouſquetaire ſe préſenta; il étoit de Calais, &

il ſavoit la langue angloiſe, à cauſe de la commodité du voiſinage ; il donna la traduction du papier étranger, & le Roi lui fit préſent d'une compagnie de Dragons ; il obtint en outre une gratification de plus de mille louis d'or.

Aujourd'hui, dès qu'il paroît un roman, vingt traducteurs affamés ſe jettent ſur ce morceau, & c'eſt à qui le dévorera le premier. Le plus prompt eſt toujours le plus habile. Il y a des manufactures en ce genre ; les élèves verſionnent pour les maîtres ; c'eſt ainſi qu'un tailleur ordonne à ſes garçons de retourner tel habit. Quand deux traducteurs ayant en poche la même verſion, ſe rencontrent nez à nez chez le libraire, jugez de leur ſupriſe ; ils pâliſſent d'effroi : l'adoption de l'une eſt l'anéantiſſement de l'autre.

La lecture des papiers anglois eſt donc auſſi commune à Paris, qu'elle étoit rare il y a quarante-cinq ans. Ceci doit avoir influé ſur les idées nationales ; auſſi la littérature, quoique circonſcrite par le goût étroit & timide

mide des Académiciens, a-t-elle pris une teinte angloise. Plusieurs ouvrages politiques qui ont passé en notre langue, nous ont éclairés sur le droit naturel, civil & politique, presqu'oublié chez les écrivains du siècle de Louis XIV, qui tous, sans exception, ignoroient la langue angloise. Enfin cette langue républicaine n'est pas étrangère au Souverain qui nous gouverne, & tant mieux pour nous, chers concitoyens!

Descends du haut des cieux, auguste vérité,
Répands sur nos écrits ta force & ta clarté;
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.

Il y a aussi des traducteurs allemands, mais qui, sachant mal la langue qu'ils traduisent, sont peu versés dans la langue françoise; on les appelle manœuvres. Un M. Bonneville avoue qu'il a été manœuvre, mais il en gémit, comme d'un outrage du sort. Pourquoi cela? il faut bien être manœuvre, quand on n'est pas né architecte. Or, pour un traducteur noble, précis, énergique, élégant, comme *Le Tourneur*, comme

Riccoboni, il y a vingt *Bonneville* dénaturant les plus beaux modèles à tant la feuille.

Les auteurs allemands ſe plaignent d'être défigurés par ces écrivailleurs qui joignent à un pauvre ſtyle le ridicule de vouloir encore les juger. Ces auteurs diſent qu'il vaudroit mieux pour eux être abſolument inconnus en France, que de paſſer ſous les mains peſantes & ſans tact de ces manœuvres. Je donne à leurs plaintes légitimes la publicité qu'elles méritent, afin que l'écorcheur s'éloigne avec ſon couteau de ces courſiers ſouples & fiers, pleins de grâces, de majeſté & de vie.

Une jolie femme, quand elle a appris l'anglois, fait une traductionnette : cela ne lui impoſe pas le titre d'auteur ; c'eſt un atour de plus qu'elle promène avec grâce, & par là elle échappe aux rigueurs de la critique qui frappe les femmes d'un eſprit volumineux.

C'eſt la belle & énergique traduction de Shakeſpéar, par M. Le Tourneur, qui a fait paſſer ſur notre ſcène pluſieurs pièces du théâtre anglois. Les auteurs qui ont oublié

de prononcer ſon nom, en mettant à profit ſa traduction, doivent, je crois, à ſa mémoire une pleine reconnoiſſance.

Indiſpoſition d'une Actrice.

C'EST le ſecret de la Comédie ; c'eſt l'art de ſuſpendre une pièce dont l'auteur déplaît ; c'eſt le palliatif d'un manquement envers le Public ; c'eſt la petite vengeance contre une rivale ; c'eſt l'excuſe de la négligence, de la pareſſe, de l'amour-propre ; enfin, que ſais-je ? c'eſt la réponſe à tout.

Une actrice indiſpoſée ! Corneille ne peut plus écrire ; les Princes Ruſſes & Allemands s'en iront ſans avoir vu jouer telle pièce qu'ils attendent en vain. Une actrice indiſpoſée ! dans tous les ſoupers on en parlera. Eh ! ne la voyez-vous pas d'ici s'entendant avec deux médecins dont les voitures viſitent ſa porte régulièrement deux fois par jour, répandant dans tout le quartier le fumier, fangeux matelas des pavés ? Et elle ne ſeroit

pas malade ? O incrédules ! La médiſance oſera dire que l'actrice échappée par une porte ſecrette, eſt à la campagne, où elle ſe divertit ; mais il ſeroit bien étonnant que celle qui joue la Comédie, n'imaginât point une petite Comédie pour tromper ou pour appaiſer le public irrité.

Tout le monde entend l'idiôme de l'affiche ; car pourroit-on y mettre en groſſes lettres : *Mademoiſelle *** a le viſage égratigné, la joue enflée d'un coup-de-poing amoureux & jaloux. Mademoiſelle *** a reçu un coup-de-pied de Vénus, &c?* Mais, lorſque l'actrice eſt jolie, ou qu'elle a du talent, le public feint de croire à cette indiſpoſition, & demande de ſes nouvelles à grands cris, ce qui devient facétieux. Les graves médecins entrent dans ce ſtratagême, parce qu'ils ſont payés, & pour le coup ils guériſſent à-coup-sûr.

Cette farce dure ſix ſemaines, deux mois ; alors l'actrice reparoît ; elle ſe ſert d'un fard particulier, qui imite la pâleur maladive & la première teinte de la convaleſcence.

Ce même Public qui avoit envoyé l'actrice *à la Salpétrière*; qui lui auroit crié, *à genoux*, le lendemain de son crime de lèze-majesté parterrienne, l'accueille avec transport, & la reconnoissant doublement comédienne, lui pardonne ses impertinences en faveur de sa ruse & de ses révérences simulées.

Les auteurs suspendus ont beau crier qu'on a outragé l'art & eux-mêmes, ils ne sont plus écoutés, l'actrice l'emporte, & tous les élèves en médecine répètent : *Nous avons vu les voitures des médecins à sa porte*; puis tous les Esculapes subalternes triomphent de la guérison imaginaire.

Mais l'indisposition de l'actrice devient forcée, lorsqu'il lui faut payer le tribut des plaisirs que la Nature vend à son sexe, certes avec usure; car l'enfant arrondit les flancs de Melpomène & de Thalie, comme ceux des servantes, & point d'actrice alors qui osât se montrer décidément grosse, même en jouant les rôles d'Idamé & d'Eugénie. L'indisposition de l'actrice devient encore forcée,

quand la déeſſe a rencontré dans le monde un Diomède : celui-ci frappa Vénus ; ſi Vénus eût été actrice, elle auroit fait mettre ſur l'affiche qu'elle étoit indiſpoſée. Eh ! comment révéler la brutalité d'un Diomède ? il faut cacher cet attentat épouvantable ; l'imagination ne doit pas même le ſoupçonner. Comment montrer au public un viſage que l'ongle a ſillonné ? un bras caſſé révolteroit moins ; de pareils forfaits ne ſe révèlent pas ; on les cache, dis-je, & la Faculté elle-même ne croit point déroger en voilant un pareil ſcandale.

Pièce retardée par l'indiſpoſition d'une actrice eſt donc une annonce qui ſignifie mille choſes, caprice, reſſentiment, orgueil, & toutes les bleſſures de l'Amour furieux ou malin.

Si l'altière Clairon, au lieu de refuſer de jouer avec le camarade *Dubois*, parce qu'il n'avoit pas payé ſon chirurgien, eût feint un évanouiſſement ſubit, une *indiſpoſition*, elle ſeroit reſtée au théâtre ; elle n'auroit pas perdu ſon talent, qui plus qu'à moitié factice,

devoit s'évanouir, comme s'évanouit le talent de la danſe par le non-exercice; le Journal de Paris ne ſeroit pas venu, vingt années après l'irrévérence de la Tragédienne, nous transformer cette retraite en ſacrifice héroïque, & comparer, pour ainſi dire, cette abdication théâtrale à celle de Chriſtine & de Charles-Quint.

Tel autre comédien trouve que ce n'eſt pas aſſez de palper trente-quatre mille francs par an, au riſque d'être ſifflé quand il joue mal; il veut être toujours applaudi; il abdique, mais il promenera ſa déclamation en province, & il aura l'air d'un grand homme perſécuté; il gagnera le double, & il paroîtra fier de n'avoir pas voulu pour juges les gens de goût de la Capitale.

L'Auteur! l'Auteur!

L'Anglais eſt toujours étonné, & avec raiſon, de voir nos ſalles de ſpectacles environnées au dehors & au dedans de ſoldats armés. On rencontre des fuſils dans le même lieu où Molière nous fait rire, où Corneille élève notre ame, & les ſentinelles enchaînent la voix & captivent tous les mouvemens de l'auditeur; mais quand le parterre crie après l'Auteur de la pièce, on le laiſſe remplir la ſalle de ſes cris inarticulés & ſauvages.

Le parterre, au lieu de n'être que ſévère, eſt devenu très-incivil à l'égard des Auteurs. Un Auteur ne lui donne que ſon ouvrage à juger, ſans lui donner le droit de remonter juſqu'à ſa perſonne. Souvent à la fin de la pièce, comme pour ajouter une nouvelle ſcène à celle qu'il vient de voir repréſenter, il demande à grands cris *l'Auteur*, & avec l'opiniâtreté la plus frénétique; les cris qu'il

élève portent l'empreinte d'un caractère brutal, malhonnête, qui exige indécemment ce qu'on a droit de lui refuser ; il redouble ses clameurs jusqu'à ce qu'on lui amène la victime sur le bord du théâtre, & ses applaudissemens ne sont plus alors que des outrages.

Je ne sais comment il y a des Auteurs qui se respectent assez peu eux-mêmes pour obéir aux clameurs impératives d'un parterre en délire. Comment le Public ne sent-il pas lui-même que tout Auteur a le droit de se refuser à sa folle turbulence, parce qu'il ne peut exister aucun rapport entre son ouvrage & sa personne ? Ce sont ses vers ou sa prose qu'il faut juger, & non sa physionomie, son habillement & son maintien.

On a fini par demander le Sieur Monvel, qui a paru : oh ! c'est lui qui doit clorre cet usage, après que l'ouverture en a été faite par l'Auteur de Mérope.

Que ce même parterre, après avoir expulsé un acteur nommé *La Rive*, fasse un *calembourg* en applaudissant avec un transport fa-

cétieux à cet hémiſtiche du récit d'Iphigénie en Aulide :

La rive au loin gémit..... (*)

On ſent que le parterre a beſoin de s'amuſer pour regagner au théâtre une voix ſans contrainte qu'il a perdue ailleurs.

Mais s'il veut exercer une pareille licence envers les Auteurs, ceux-ci feront bien de ne plus produire aucun ouvrage ſur la ſcène françoiſe.

(*) Ou plutôt *mugit* ; car c'eſt l'Acteur qui a donné à la ſcène françoiſe les plus épouvantables mugiſſemens.

Café de la rue des Boucheries.

JE vous en avertis, mes chers Lecteurs ; ſi vous aimez le ſpectacle, gardez-vous bien, avant qu'il commence, d'aller voir ce qui ſe paſſe derrière la toile du théâtre. C'eſt une eſpèce de caverne ſombre, où des ſpectres de toutes couleurs & de toutes figures errent pêle-mêle dans une confuſion qui laiſſe à peine le temps de les obſerver. C'eſt là qu'on voit une foule bigarrée d'acteurs & d'actrices de tout âge, dont les uns, à moitié habillés, endoſſent à la hâte les vêtemens les plus ſuperbes, offrant encore aux yeux une chauſſure délabrée que le cothurne héroïque va remplacer ; & d'autres, en grimaçant, s'efforcent de ſe rappeller, à la lumière d'un bout de chandelle attaché à une paliſſe, les paroles d'un rôle que leur mémoire rebelle a d'autant plus de peine à retenir, qu'ils en comprennent moins le ſens. Ceux-ci, leſtes & bruyans, exercent en cadence,

devant un reſte de miroir, leurs pas, leurs geſtes, & tous les mouvemens d'un corps qui ſaute, tombe, ſe relève, s'élance & voltige.

A côté, la reine de Carthage eſt aſſiſe dans un fauteuil déchiré, & n'a pour la ſervir, qu'un petit mulâtre à demi baſané, qui la regarde & rit. Auguſte remet ſon rouge, & brûle ſa couronne de laurier factice à la mêche puante d'un lampion. Oroſmane, en plaçant à ſa ceinture le fer qui doit poignarder la belle & vertueuſe Zaïre, s'égaie avec elle, & répète comiquement la cataſtrophe. Le tutoiement le plus familier & les apoſtrophes les moins décentes précedent l'idiome divin des Corneille & des Racine.

Mais rien n'égale au monde ce qui ſe paſſe à Paris, pendant la quinzaine de Pâques, dans un petit Café ſitué rue des Boucheries. Figurez-vous tous les directeurs des théâtres de province accourant à une eſpèce de marché public, pour compoſer leurs troupes, & tous ceux qui foulent le ſapin d'un pas majeſtueux, accourant auſſi de leur côté par troupeaux, pour ſe vendre & s'engager. On marchande

la reine étique, l'amoureuse minaudière, le père noble, qui se croit tel parce qu'il a le front dégarni, la voix cassée & les mains tremblantes ; le valet impudent, qui a la physionomie de ses rôles ; l'humble confident presque toujours aussi mauvais qu'inutile à la pièce ; le petit-maître, qui vieillit croyant bien toujours posséder le feu & les grâces du premier âge.

C'est un mélange confus d'acteurs & d'actrices qui se reconnoissent, qui rivalisent en luxure, qui se croient tous supérieurs les uns aux autres, & qui le sont en effet dans leur détestable jeu. Mais la médiocrité prend le ton important, s'enfle, se pavane, étale l'orgueil & la bêtise du paon au milieu d'une basse-cour, & raconte à tous les oisons qui l'entourent les applaudissemens qu'on lui a prodigués à l'extrémité du royaume, où la langue françoise est à peine connue. On enrôle une impératrice à cent quarante livres par mois, & le confident soupire de n'en avoir que soixante-quinze, & d'être son souffleur par dessus le marché.

Enfin, là ſont raſſemblés en tas tous ceux qui doivent eſtropier, ſur les trétaux du royaume, la langue, les pièces, le bon ton, le bon ſens, & n'en être pas moins applaudis avec fureur.

Les reconnoiſſances des amis qui s'embraſſent avec un tranſport auſſi faux que celui qu'ils ont coutume d'avoir ſur les planches; le courroux des ennemis auſſi réel que leur jalouſie ſecrète; les beaux garçons tout fiers de leur figure, & que lorgnent les vieilles actrices deſſéchées; les ſourdes imprécations contre les directeurs qui paient mal, & contre le Public qui les paie comptant en huées, tout cela forme un ſpectacle plus neuf, plus varié & plus réjouiſſant que celui qu'ils pourroient donner.

L'un, qui arrive du nord par la meſſagerie, va partir pour le midi par le coche; & celui qui arrive de Marſeille, va tomber à Straſbourg. Le haſard les place & les déplace; ils ne ſavent s'ils hurleront en Gaſcogne ou en Normandie; ils forment des engagemens qu'ils caſſent deux heures après par caprice

ou par néceſſité ; ils ſe ſurfont ; ils ſe rabaiſſent, comme une volaille qu'on vend au marché ; ils jurent, ſe louent & s'injurient tour-à-tour.

Le Café déborde de ces nobles inſtrumens de l'art dramatique. Ils ſont preſſés en groupe juſque dans les ruiſſeaux de la rue. L'un a un reſte d'habit théâtral qui contraſte avec ſa chauſſure reſſemelée ; ſa veſte eſt magnifique & ſa culotte rapetaſſée. Si on leur demandoit où ils vont, ils pourroient répondre comme Eſope : *Je n'en ſais rien.*

Les directeurs ſe promenent marchandant les acteurs au milieu de cette ſingulière foire, auſſi curieuſe que celles où l'on voit des animaux de toute eſpèce. Les directeurs flattent celui qu'ils veulent avoir à bas prix ; ils parlent ſur-tout de faire des avances. La mauvaiſe actrice paſſe avec l'acteur engagé, parce que celui-ci eſt ſon amant ; elle déviſageroit le directeur, s'il parloit de ſéparation.

Voilà donc ces comédiens qui, la tête meublée de quinze ou vingt rôles, ſont très-

perſuadés n'avoir plus rien à apprendre ſur l'art, & en parlent avec une audace qui feroit croire qu'ils en connoiſſent les principes les plus ſimples. Quand les premières troupes pour la province ſont formées, il en reſte la lie : hé bien ! mes amis, cette lie va ſe répandre ſur des treteaux ambulans, deſtinés à amuſer la canaille, comme M. *Deſtin* & mademoiſelle *La Caverne*, que Scaron, dans le ſeul de ſes ouvrages qui ne ſoit pas détestable, a ſi bien célébrés.

Il n'y a point de paſſions qui ne ſe montrent & ne ſe cachent tour-à-tour ſur les viſages de ce peuple comédien, qui connoît toutes les villes de l'Europe, & qui en rapporte quelquefois tous les vices.

Les voilà donc examinés, marchandés & choiſis, ces hommes qui, ſur les théâtres de province, doivent peindre nos paſſions, pour nous en corriger par les douces émotions de la pitié, ou par les traits pénétrans du ridicule. Si, parmi cette tourbe il ſe gliſſe par haſard, ou par curioſité, un des grands acteurs de la Capitale, il ſourit avec le

dédain

dédain le plus froid. Le titre de comédien du Roi fait qu'il ſe regarde d'une eſpèce différente. Un Evêque ne regarde pas avec plus de hauteur un malheureux Sacriſtain de paroiſſe.

Quant aux chanteuſes, obſervez qu'elles deviennent plus fières en raiſon de leur rareté; elles ſont hors de prix. L'arietteuſe l'emporte ſur Melpomène & Thalie. Communément elle eſt plus jeune, mieux parée & moins libertine, malgré le grand nombre de ſes adorateurs.

Une liberté effrénée conſole le comédien de tous les déſagrémens & même de tous les affronts attachés à ſon métier. C'eſt ce qui le rend inſenſible aux ſifflets; il ſe venge par l'indiſcipline & par l'audace, de l'empire deſpotique que le public a le droit d'exercer ſur lui.

Voilà cependant les organes des auteurs dont la nation ſe glorifie; voilà les interprètes reſpectables du génie; voilà les hommes chargés par état de propager la gloire des maîtres de la ſcène. Tous ces hiſtrions vont

ſortir de ce Café pour aller repréſenter dans toutes les villes ces chefs-d'œuvres immortels qu'ils regardent comme leur appartenant en propre, puiſqu'ils en font leur nourriture journalière ; mais ce ſont d'ingrats nourriſſons : les avides directeurs mutilent les pièces nouvelles pour les ployer à leur mauvais goût, & n'ont aucune reconnoiſſance pour leurs nourriciers.

Des femmes ſont directrices de ſpectacles : comment un pareil métier leur va-t-il ? Je n'en ſais rien. La demoiſelle Montanſier a un département comique qui voyage par le royaume ; elle a des adjudans ; elle règne à Caen, à Rouen ; & c'eſt un privilége, car tout en France, juſqu'à nos plaiſirs, eſt ſoumis à des priviléges.

La province ſera ennuyée, parce que telle directrice ſera avare : il faut que le public de province ſouffre de ſes caprices lointains ; ſingulier trafic que de gagner ſa vie ſur les mines, contorſions & geſticulations d'autrui ! Toute pièce eſt bonne pour un directeur de ſpectacle, quand elle ne lui coûte rien ; [illegible]e

commence à devenir mauvaiſe, lorſqu'il s'agit d'une convention pécuniaire, fût-elle extrêmement modique.

Louis d'or.

Les louis d'or ſont rares à certaines époques : les joueurs en ont beſoin, les voyageurs les recherchent, les théſauriſeurs les convoitent ; on paie pour le change juſqu'à cinq ſols, & quelquefois davantage.

Qui fait ce métier ? Le péager du Pont rouge, qui ne reçoit que des liards. A force de recevoir de ces liards, ſa recette eſt compoſée de louis ; il les achète à tout venant deux ſols, & les revend cinq. N'eſt-il pas plaiſant de trouver, chez un manieur éternel de liards, cinq cent ou mille louis d'or, quand on en a beſoin ? Les louis d'or neufs de 1786, ne ſont pas auſſi eſtimés que les anciens. Les nouveaux louis d'or expriment mal la phyſionomie de Louis XVI. Si les portraits ne doivent pas défigurer un ſimple

perſonnage, encore moins doivent-ils manquer le Souverain d'une grande & puiſſante Nation ; cette négligence n'eſt pas pardonnable. La phyſionomie du Roi eſt calomniée tant ſur les louis d'or que ſur les écus de ſix livres, ce qui a droit d'étonner ceux qui penſent que cela n'eſt pas indifférent.

Les billets de caiſſe d'eſcompte ont rendu moins néceſſaires les louis d'or ; mais la frénéſie du jeu s'eſt accrue par la facilité qu'offre le papier : il déguiſe la fureur inſenſée des joueurs ; ils ſe livrent à de plus grands excès, quand, au lieu du métal jaune qui frappe la vue & l'imagination, ils n'apperçoivent plus que des billets noirs.

Que peuvent les loix contre le délire de la cupidité? Il eſt des délits qui ſe puniſſent d'eux-mêmes. Le jeu eſt maudit par ſes premiers adorateurs, & les loix les plus ſages deviennent impuiſſantes, quand il s'agit d'attaquer l'homme dans la citadelle obſcure où il ſe retranche pour opérer ſa ruine avec des formalités particulières & reſpectées : ce ſont des loix nouvelles & ſacrées qu'il oppoſe

à des loix antiques qui n'ont plus de prise sur lui.

Industrie particulière.

Quels que soient des mortels l'essence ou l'origine,
Si-tôt que midi sonne il faut que chacun dîne.

SE nourrir sans rien débourser, & avoir encore un pensionnaire payant, voilà un trait d'industrie rare & dont, je crois, on n'avoit pas encore ouï parler. Il faut, pour accomplir ce chef-d'œuvre d'économie & d'adresse, se loger au fauxbourg Saint-Germain ou au fauxbourg Saint-Honoré, à côté de ces grands hôtels où il y a toujours des repas chaque jour de la semaine. On achète d'abord une boîte de fer blanc qui puisse contenir quatre plats; on se munit d'un commissionnaire. Quand cela est fait, on s'attache au cuisinier d'une grande maison; on fait prix avec lui pour avoir la desserte: ordinairement cela coûte vingt-sept francs par mois.

Un de ces hommes industrieux ayant ac-

compli toutes ces conditions, prit chez lui un penſionnaire qui lui donnoit trente-ſix livres par mois. A quatre heures & demi, il envoyoit la boîte de fer-blanc & le commiſſionnaire, & les marmitons dépoſoient dans ſa boîte de fer-blanc les reſtes de l'opulente table, la plupart encore intacts ou légèrement attaqués. Gardant bien ſon ſecret, il émerveilloit ſon hôte par l'abondance des mets, car il y a des jours où elle règne, ſur-tout dans l'été, que les viandes ſe gâtent plus facilement, & qu'on s'en débarraſſe avec plus de largeſſe.

Allez de Pekin juſqu'à Rome, trouverez-vous ſur aucun point de la terre une penſion de cette eſpèce? J'ai cependant connu l'homme qui avoit pour vingt-ſept francs par mois la cuiſine de madame la comteſſe de Brionne à ſa diſpoſition. Il nourriſſoit le provincial reconnoiſſant; il ne lui en coûtoit rien, & il gagnoit encore ſur le ventre qu'il nourriſſoit, après avoir rempli le ſien.

Voulez-vous une autre induſtrie pour être toujours bien traité dans les auberges? La

voici. Les dîneurs errans s'informent de tous les nouveaux aubergiſtes qui ont appendu une enſeigne neuve ; là, pendant un mois, on eſt très bien ſervi, le linge eſt propre, les domeſtiques ſont attentifs, l'hôte eſt poli, & les mets ſont bien apprêtés ; mais le zèle & la vigilance n'ont qu'un terme ; au bout d'un mois tout change, l'ordre tombe, la malpropreté & la négligence remplacent les ſoins & les égards ; nos dîneurs, les quatre ſemaines révolues, vont chercher un nouvel établiſſement, & ils entrent chez tout aubergiſte dont la porte eſt récemment peinte en bleu avec des pâtés, des poulardes, des lapereaux lardés & des fruits en camaïeu. La peinture de cette porte, plus vive & plus éclatante, les avertit qu'il s'agit d'un *débutant*. Munis du vrai ſecret pour être bien traités, ils aſſiſtent à tous les débuts d'auberge ; la table ſe ſoutient trente ou quarante jours, après quoi elle décline & tombe inſenſiblement dans le pire.

Vous voilà bien avertis, mes chers Lecteurs, & il ne tient qu'à vous, en circulant

comme font nos dîneurs qui ne ſoupent point, d'être bien traités pendant un mois dans chaque nouvelle auberge ; or vous en aurez sûrement à choiſir plus de douze dans l'année.

Les auberges de la rue des Boucheries ſe ſoutiennent toujours à un prix modique ; on eſt à-peu-près leſté pour trente-ſix ſols ; d'ailleurs l'atmoſphère de ces ſalles d'auberges eſt tellement chargée de corpuſcules alimentaires, que gober l'air de ces lieux eſt un plat de ſurérogation. Vous avez enſuite l'avantage de connoître en deux ou trois jours l'accent des différentes provinces de la France, gaſcons, provençaux, limouſins, francs-comtois, normands, picards, &c., vous pouvez connoître les inflexions de leur idiôme ; c'eſt enfin la perfection du charivari, que le tumulte confus de ces langues, mêlé aux cris des marmitons & aux glapiſſemens des ſervantes.

Les fortunes médiocres, les célibataires, les vieux garçons, les étrangers, ont recours à ces auberges, parce qu'il eſt très-diſpendieux d'avoir un ordinaire chez ſoi,

à moins qu'on ne ſe borne éternellement à la ſoupe & au bouilli, ce qui ne donne pas à l'eſtomac des ſucs nombreux & ſuffiſans: la halle eſt dégarnie dès le matin, & le Pariſien a un fléau journalier à combattre dans le redoutable corps des maîtres-d'hôtel; c'eſt une véritable tyrannie exercée par les riches. Le maître-d'hôtel fait ſa ronde, met la main ſur les denrées, repaſſe & jette dans une hotte profonde les plus beaux morceaux; ils ſont encore étalés, mais ils ſont vendus; vous n'en aurez pas un fragment; il n'y a plus rien pour le commun des hommes, pour les petits ménages: vos yeux verront l'abondance, & votre eſtomac ſouffrira de la diſette. Il en coûte peu aux riches d'affamer ainſi la multitude: les maîtres-d'hôtel prennent en gros & ſe reverſent enſuite entre eux; c'eſt un accaparement journalier. Les maîtres-d'hôtel font ainſi la loi aux autres acheteurs, aux cuiſiniers en ſous-ordre; ils les forcent à payer plus cher, parce que peu leur importe à eux le prix des denrées: les maîtres trompés n'y regardent pas de ſi près, & le pauvre

qui n'a que le fretin, paie encore le dîné du riche.

Auſſi n'y a-t-il pas de pays où la nourriture ſoit plus mauvaiſe pour le petit peuple. Dans les penſions, dans les ſéminaires, les jeunes gens crient la faim toute l'année; une économie ſévère appauvrit la table de l'adoleſcence & de la jeuneſſe dans l'âge où le beſoin de manger eſt un beſoin impérieux, parce que les denrées ſont d'un prix exceſſif, & que le traiteur gradué des écoliers & des ſéminariſtes s'embarraſſe peu que leur tempérament s'exténue, pourvu que ſa bourſe ſe rempliſſe : il voudroit, à la lettre, les nourrir de thêmes, theſes, verſions & exercices militaires. Ainſi les rigueurs du fiſc ont leurs dangers, & portent leurs coups terribles & deſſéchans juſques dans les tendres racines de l'arbre vivant de la ſociété humaine.

Voulez-vous dîner chez un reſtaurateur? la cherté vous en dégoûtera bientôt : les fortunes médiocres ne ſauroient atteindre à ces tables, qui d'ailleurs ne reſtaurent point,

malgré leurs magnifiques promeſſes. On a comparé les tables des reſtaurateurs au réfectoire des Capucins ; il n'y a point de napes ; on n'y parle pas ; on en ſort avec appétit ; quand on a dépenſé ſix livres, on n'a point encore ſatisfait ſa faim, tant les plats y ſont exigus. Vous avez beau étudier la liſte des mets, ce ne ſont que des échantillons qu'on vous apporte : on diroit qu'il ſuffit d'entrer chez le reſtaurateur pour être pleinement reſtauré, & que l'air qu'on y reſpire, la fumée des mets & la lecture de la pancarte doivent ſatisfaire les eſtomacs.

Si l'on n'étudioit pas attentivement cette pancarte en calculant tout bas, & que l'on appellât étourdiment les plats qu'elle offre, il ſe trouveroit qu'on auroit pu dépenſer vingt-quatre livres ſans avoir trop mangé ; il faut donc calculer avant que de porter à ſa bouche, & refréner ſon appétit, ſi l'on n'a point de l'or en poche. Comment, après tant de bons livres ſur l'agriculture & ſur les reproductions de la terre, en coûte-t-il, pour vivre,

trois fois plus cher qu'il n'en coûtoit il y a quarante ans?

Ingratitude publique.

CE peuple qui, dans la nuit, à travers toutes les intempéries des saisons, parmi le froid, le verglas, l'obscurité, apporte à Paris les denrées nécessaires, qui arrive, dis-je, de sept à huit lieues pour verser à la halle ses présens nourriciers, comment est-il accueilli ? Pas une banne, pas une tente pour le recevoir, pas un auvent pour le protéger ; il ne rencontre dans la ville qu'il vient alimenter, que l'eau des gouttières, l'humide du pavé, & le ciel pour toit ; quelquefois ses denrées sont emportées dans les ruisseaux fangeux.

Nos sages aïeux avoient restreint les halles dans un seul quartier, & la raison adopte ce projet. On les a séparées à de trop grandes distances. Le pourvoyeur, après avoir acheté des légumes, ira-t-il courir au

loin pour avoir ici du poiſſon, & là du beurre ?

Les halles doivent être raſſemblées pour la commodité publique : eh bien ! ce ſera un quartier livré au bruit & au tumulte ; les autres en ſeront exempts : d'ailleurs étant placées au centre de la ville, aucun quartier n'a droit de ſe plaindre.

Il y aura les marchés particuliers, d'accord ; mais éloigner l'une de l'autre les halles pourvues des différens comeſtibles qui doivent ſe réunir ſur la table, diviſer leur fraternité, c'eſt impoſer ſur le temps du peuple, c'eſt occaſionner une plus grande confuſion dans les rues adjacentes qu'il faudra que les pourvoyeurs parcourent avec des hottes & de petites charrettes, qui, ſans ſe déplacer, ſe feroient remplies avec une plus grande économie de peines & de temps.

Les poiſſardes en ſavoient donc plus que les gens en places, quand elles crièrent à tue-tête qu'il falloit réunir les halles dans un ſeul & même endroit, & que tout autre projet étoit extravagant On ne les a pas

écoutées, parce que c'étoient des poiſſardes qui parloient. Mais il faut conſulter chacun ſur ſon pallier ; l'aſſemblée des harengères & les notables d'entre elles auroient repréſenté que le bon ſens de nos aïeux ne devoit pas être mis en oubli ſi légèrement, & que, comme il faut avoir tout ſous ſa main pour faire une bonne cuiſine, de même, pour faire un bon repas, il ne faut pas perdre trois heures à aller chercher en ſix endroits ce qu'on peut rencontrer en un ſeul.

Coffre-fort vivant.

Tel pendu en effigie en 1749 pour monopole du bled, ayant accaparé les ſucres dans la guerre de 1756, trente fois millionnaire, bâtit une chapelle, fait quelques œuvres pies, & l'on oublie, & l'on pardonne à ſes exactions paſſées, tant l'or eſt abſoluteur ! Il étoit ſi riche, qu'on s'intéreſſoit publiquement à ſa conſervation. Le peuple diſoit qu'il donnoit *mille livres par*

jour à ſon médecin pour le faire vivre, & il le croyoit bonnement ; enfin, à force d'or, ce moderne Midas avoit obtenu une conſidération perſonnelle. Chacun ſe mettoit à ſa place, & ne vouloit pas qu'il mourût, parce qu'il étoit immenſément riche. On calculoit combien valoit une heure de ſa vie ſouſtraite à la faux du trépas ; & alongeant la rente viagère, un de ſes jours auroit pu enrichir un pauvre homme, un auteur.

Quand ce veau d'or étoit malade, les médecins lui preſcrivoient *les ombres chinoiſes*, *les variétés amuſantes*, & lorſqu'il mourut, chacun auroit voulu être ſon parent, pour devenir ſon héritier. Les groſſes fortunes donnent donc une célébrité réelle ?

Un provincial, dînant chez ce panomphée de Plutus, on ſervit un brochet ; le nom ne lui revenant pas, il dit tout haut : *Madame, je vous prie de me ſervir un peu de cet intendant de rivière* ; il y avoit trois intendans à cette table ; l'honneur de la table fut ſcandaliſé de la plaiſanterie, & le provincial conſigné.

S'il eſt vrai qu'il n'y ait point de grande fortune innocente, combien ce coffre-fort n'a-t-il point eu de reproches à ſe faire? Eh! que lui en reſte-t-il aujourd'hui? Il a ſoudoyé quelques jolies berceuſes, doté le déshonneur de quelque fleur du jardin de Vénus, donné les invalides à quelques valets qu'il a déchargés du pénible ſoin d'ouvrir ou de fermer une porte, de frotter un parquet, de piquer un lapin, de monter ſur un ſiége, de mener promener un chien, puiſque malheureuſement telles ſont les occupations de la plupart de ceux qui habitent les palais de l'oiſiveté ou de la richeſſe, car il s'en falloit bien que cet homme fût oiſif; c'étoit un calculateur infatigable, & ſi la mort avoit été ſoumiſe au calcul, point de doute qu'il ne l'eût enchaînée dans ſon coffre-fort.

Boxeurs.

Boxeurs.

Nous n'avons pas parmi nous les rudes champions aux poings fermés, qui ſe portent des coups meurtriſſans, mais on peut être ſûr que telle tête combattra telle autre; cela devient inévitable: de-là des pamphlets.

Le public, à qui il faut des émotions de tous les genres, aime ces eſpèces de combats. Il aime à voir les écrivains ſe choquer; il les anime, il les excite à la guerre; il eſt ſatisfait des coups qu'ils ſe portent: à travers les injures, il y a des rameaux de vérité, & les faits s'éclairciſſent.

Par la même raiſon qu'on lit avidement le récit des batailles & celui des ſièges, on ſe range pour voir les combattans, pour peu qu'ils ſoient célèbres.

Comme il eſt impoſſible de ſe battre ſans recevoir des coups, les deux champions ſont tous deux plus ou moins bleſſés.

Le public de Paris aime donc autant les

confuſions, que le peuple de Londres, mais le Pariſien eſt plus raffiné; c'eſt la ruine du caractère moral qu'il chérit. Les excès en ce genre ſont connus de tout le monde: la violence & la fureur ont conduit les plumes.

N'a-t-on pas entendu M. Bergaſſe dire à M. de Beaumarchais? *Je connois ta vie, ta vie entière! elle eſt exécrable ta vie.* Jamais Boxeur anglois donna-t-il un plus furieux coup de poing? & tous ceux qu'a reçus à la ſuite de celui-là un M. Daüdet de Joſſan! Oui, les Boxeurs exiſtent parmi nous, comme ſur les bords de la Tamiſe, & les noms de ces champions ſont ſi connus, que les enfans les nomment.

Je ne rangerai point parmi ces Boxeurs M. de Calonne & M. Necker: c'eſt un tournois ſous les regards de deux grandes nations; il s'agit de l'intérêt public; du ſang de la patrie; chaque coup de lance réfléchit un trait de lumière; ces nobles duels intéreſſent tous les citoyens: deux adverſaires d'une force égale, & nous donnant

beaucoup d'idées sur des objets sérieux, seront fort utiles à nous autres petits combattans.

La Nature donne à tout homme célèbre un utile adversaire qui ajoute à sa grandeur: il faut que tout se mesure ici-bas, puisque tout est relatif.

L'universalité des talens ne se réalise jamais dans un seul individu. Cette perfection est un objet métaphysique qui n'existe que dans l'esprit de ceux par qui il est conçu: on a toujours un côté foible; nous sommes chacun dans un cercle plus grand à la vérité pour les uns que pour les autres, mais personne ne peut franchir la circonférence du sien.

Deux serpens se rencontrèrent; l'un se mit à manger la queue de l'autre; celui-ci en fit autant de son côté, de sorte qu'ils se mangèrent tous deux, & qu'il ne resta rien du tout sur la place.

Ce coq-à-l'âne avoit fait fortune, & l'on s'amusoit de ceux qui l'examinoient sérieusement; mais il est l'emblême de deux hommes publics qui se battent pour la re-

nommée; ils la perdent tous deux dans l'opinion publique.

Mais il y a de mauvaiſes têtes tellement ennemies du repos, que quand l'une d'elles arrive à Paris, on juge que la guerre de plume & la guerre la plus ſcandaleuſe ne tardera pas d'éclore; en effet, les deux champions ſe choquent violemment, l'encre & les injures coulent à grands flots: le public rit aux dépens des combattans, qui finiſſent par ſe couvrir de ridicule, car c'eſt la monnoie dont il a coutume de payer le ſot amour-propre des guerriers de plume & de papier.

Billeveſées littéraires.

ON ſe moque aujourd'hui du *quiſquis* ou *quamquam* de l'Univerſité; mais des académiciens & des journaliſtes agitent de nos jours des queſtions tout auſſi frivoles. Avec quelle gravité ne rend-on pas compte au Mercure d'une mauvaiſe tragédie? M. de

la Harpe, jadis à ce Mercure, aujourd'hui au Lycée, placé entre le *Nain ſavant* & les *Fantoccini*, répète ſous d'autres termes le *quiſquis* & le *quamquam* des anciens profeſſeurs.

Quoi ! rebattre encore des idées uſées ſur des objets auſſi inutiles ! parler ſur Boileau, ſur Racine, ſur Voltaire, quand il n'y a que des mots vides de ſens à prononcer ſur ces auteurs, dès qu'on les confond perpétuellement avec l'art & ſon entier développement ! Oh ! les auditeurs ne ſont pas moins ridicules que celui qui parle :

Sunt verba & voces, prætereaque nihil.

On perd ainſi le temps à Paris devant des arrangeurs de phraſes vagues ; ils parlent de l'art, & l'art recule ; la parole s'enfle, & le génie s'affaiſſe. Au bout de pluſieurs ſéances, l'orateur aura fait entendre un déluge de paroles, & n'aura rien dit. Pourquoi ? Parce que le fond de ces idées littéraires tourne en France, & au Palais Royal, dans un cercle vicieux.

Or, comment parle-t-on encore de ces futilités collégiales, lorſque tant d'objets intéreſſans pour la penſée de l'homme nous preſſent, nous ſollicitent, & nous crient d'abandonner enfin les vers de Boileau & les hémiſtiches de Racine au goût des lecteurs? Voulons-nous retomber dans l'enfance, en nous occupant avec gravité de ces queſtions oiſeuſes, où il eſt ſi indifférent de ſaiſir le pour ou le contre? Les enfans qui, choiſiſſant la porte voiſine, courent aux marionnettes, me paroiſſent être plus ſenſés que les perſonnes attentives à ces fadaiſes académiques.

Mais les femmes y vont, parce qu'elles y ſont en déshabillé, qu'elles y trouvent les hommes en chenille, & qu'elles arrangent là le ſouper du jour & celui du lendemain. Quel barbare mari pourroit empêcher ſa femme de ſe rendre au Lycée, au temple des beaux arts? C'eſt comme s'il l'eût empêchée, ſur la fin du règne de Louis XIV, d'aller entendre le ſermon d'un Jéſuite.

Homme-de-Lettres de Province.

IL eſt impoſſible que dans la Capitale il y ait plus de trente-cinq mille ames qui s'occupent de littérature. Le gros des citoyens eſt livré à ſon commerce, & ne connoît pas plus Buffon & les trente-neuf qui lui aident à compoſer l'immortelle quarantaine, que tel journaliſte allemand.

Le Gentilhomme ſuédois qui ayant demandé, à ſon entrée dans Paris, où logeoit M. de Fontenelle, fut indigné que l'on ignorât la demeure de cet homme illuſtre, avoit tort: un douanier s'embarraſſe bien d'un Fontenelle; le bourgeois connoîtra le banquier célèbre, le médecin, le chirurgien, parce que ce ſont là les hommes néceſſaires, indiſpenſables. J'oſe dire que les Gens-de-Lettres les plus renommés ſont parfaitement inconnus à Paris, eux & leurs ouvrages. Cette multitude abſorbe les plus grands talens, & de fait, il y a la moitié de Paris

au moins qui ignore ce qu'étoit Voltaire, ce qu'il a fait, & jusqu'à son couronnement théâtral.

Les villes de Provinces, à proportion du nombre des habitans, sont mieux informées de l'existence des livres & de celle des auteurs. Qui le croiroit ? c'est un avantage pour un Homme-de-Lettres d'être né en province plutôt qu'à Paris. Pourquoi ? C'est que, dès qu'il a quelque succès, sa province s'intéresse à lui, exalte son mérite, s'identifie à sa personne, & chacun dit : *Je l'avois prévu.* La province a la vanité de dire & de penser qu'elle recrute la Capitale de grands hommes ; elle met dans son hôtel-de-ville le buste de l'auteur qui, noyé dans la foule, est à peine apperçu.

L'Homme-de-Lettres parisien a moins d'avantages ; personne ne le prône ; il a encore à combattre les littérateurs normands qui font corps, & sur-tout les gascons qui vont citant Montesquieu, auquel ils croient succéder : non-seulement il n'est point prophète dans son pays, mais il est moins ac-

cueilli qu'un provençal, qu'un languedocien, parce que ceux-ci ont toujours un peu de ce babil & de cette loquacité qui reſſemble à de l'éloquence.

Le bourgeois pariſien s'amuſe du ſpectacle ; mais lorſqu'il a payé, il croit être quitte envers tout le monde. J'atteſte que j'en ai entendu un, qu'en ſtyle populaire on appelle *un bon bourgeois*, qui louoit à outre-meſure les comédiens du théâtre françois, en ce qu'il s'imaginoit que ces acteurs produiſoient de leur fond tout ce qu'ils déclamoient en public. Ce fut moi qui lui appris qu'il y avoit des auteurs dont ils répétoient de mémoire les phraſes & les idées. Il avoit cru bonnement que *Molé* imaginoit ſon rôle, & que *Préville* étoit un Molière.

Que de livres ! que de bibliothèques, dira t-on : Eh bien ! les trois quarts de la ville ne liſent jamais, ne liſent rien.

Le petit peuple répète de tous côtés que celui qui obtiendra le quine à la loterie royale, mangera à la table du Roi, & obtiendra le titre de *Marquis du Quine*. En

effet, cette chance ſeroit encore plus rare que d'être Roi de France. Parmi vingt-cinq millions d'individus, il y a néceſſairement un Roi, & il n'y a qu'un *quine* ſur près de quarante-quatre millions de chances. Donc il eſt plus extraordinaire d'avoir un quine, que d'être Roi de France.

Cette chance rendroit à Paris un homme beaucoup plus célèbre que tous les Gens de Lettres à la fois; on environneroit ſa maiſon; on s'arrêteroit dans les rues pour le voir paſſer; on le ſuivroit dans les promenades; la Halle en corps lui décerneroit des honneurs.

Un homme, dans le faubourg S. Jacques, avoit cent treize ans; on vous auroit enſeigné ſa demeure de tous les coins de Paris: vainement auriez-vous demandé celle de J. J. Rouſſeau. Ce qu'on appelle réputation n'exiſte donc point réellement à Paris, puiſqu'il y en a de tant de ſortes, & que celle d'un quartier eſt véritablement l'oppoſé d'un autre.

L'Homme-de-Lettres de province rencontre à Paris l'égalité qui n'exiſte point parmi

les hommes de ſa petite ville : on oublie ici ſon origine ; il ſera fils d'un cabaretier, il ſe dira comte ; on ne lui conteſtera rien. S'il eſt modeſte, il n'aura lieu que de s'applaudir du ton général ; devenu honnête, l'accent de ſa province lui eſt pardonné avec les fredaines de ſa jeuneſſe ; il entre dans un monde où le commerce de la ſociété eſt facile ; on n'eſt plus cérémonieux, & l'on n'en eſt pas moins poli. On met encore en province une grande importance à la manière dont on marche, dont on s'aſſied, dont on ſe mouche ; on a banni de la ſociété pariſienne tous ces uſages ridicules, on ſe déſentrave chaque jour de cette étiquette gênante ; & c'eſt aux grands eſprits de la Capitale que l'on doit l'affranchiſſement de ces puérilités ; la politeſſe de l'ame eſt préférée à celle des manières. On tolère enfin dans l'Homme-de-Lettres de province le ton du terroir : ſi l'on en rit, c'eſt tout bas ; on cherche à faire valoir ſon peu d'originalité, & s'il donne quelque ouvrage, comme tous les gens de ſon pays ſe croient

obligés en conſcience de s'écrier que c'eſt une merveille, on répétera que c'eſt une merveille, par pure civilité. L'auteur pariſien eſt ſeul, en comparaiſon; il n'eſt pas eſcorté des clameurs de tous les habitans d'une province.

La Diane d'Allegrain.

ON la voit à Lucienne; c'eſt le chef-d'œuvre de la ſculpture moderne. Le ſculpteur, pour achever cette ſtatue pleine de vie, a fait tomber les vêtemens de ſept à huit cents femmes toutes plus belles les unes que les autres. Il n'en étoit pas moins dévot, ni peut-être moins chaſte, mais il n'auroit pu travailler ſa ſtatue qu'à Paris, car où trouver ailleurs huit cents beautés aſſez complaiſantes pour dévoiler leurs plus ſecrets appas pour ſix livres par ſéance?

Etrange privilège des peintres & des ſculpteurs, qui modèlent les chaſtes attraits des vierges, ornemens de nos temples, ſur les

impudiques appas des filles publiques ! Quelquefois le peintre irréligieux & malin a conſervé à la ſainte quelques traits de reſſemblance avec la chanteuſe de l'Opéra : les libertins citent les vierges des couliſſes, que le pinceau profane a ſanctifiées.

De jeunes filles, quelquefois chaſtes & modeſtes, ſervent de modèle : elles ſont amenées par leur mère dans l'atelier du peintre ; elles découvrent des charmes innocens que le vice n'a jamais profanés. L'indigence les ſoumet à dévoiler, ſous l'œil maternel, ce qui ne ſera vu que du peintre, car la chaſteté couvre de ſon voile la fille demi-nue ; elle rougit, mais elle n'eſt pas humiliée : ſon innocence ſera reſpectée ; ſi ſa pudeur ſouffre, l'orgueil la dédommage du ſacrifice : ſes attraits, qui paſſent ſur la toile, & qui vont être immortaliſés, obtiendront des éloges qui commencent déja dans la bouche de l'artiſte ; elle ſent, par inſtinct, que ſes compagnes n'auront rien à lui oppoſer. Confuſe & ſatisfaite, elle ſe rejette dans les bras de ſa mere, comme

pour ſe dérober à un péril qu'il ne ſera pas toujours en elle d'éviter, quand l'amant remplacera le peintre.

La vraie politeſſe.

LA vraie politeſſe établit l'aiſance : la politeſſe qui n'eſt que bourgeoiſe établit la gêne. Tout ſe compoſe dans la ſociété morale d'infiniment petits. La politeſſe eſt l'art inſenſible d'enchaîner l'amour-propre ſous toutes ſes faces, & d'embaumer, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, la déſagréable tranſpiration de ce vice inhérent à l'homme.

L'impoliteſſe, proprement dite, naît encore plus de l'orgueil que de la groſſièreté. Que de gens ſeroient inſupportables, ſi l'uſage du monde n'avoit réglé la vie ſociale! Ces règles préſident à la converſation, au jeu, à la table; ſans elles, le terrible amour-propre darderoit perpétuellement ſes flèches; quoiqu'elles ſoient émouſſées, voyez cet amour-propre contraint comme il s'é-

chappe encore ; on l'apperçoit, mais parce qu'il eſt calme, & qu'il ne bleſſe pas, l'amour-propre voiſin s'en accommode.

Il y a des gens dont l'amour-propre eſt ſi violent, qu'au premier coup-d'œil on leur oppoſe le bouclier de la politeſſe ; ce ſont des tigres qui vous déchireroient ſans cette égide.

Pourquoi paſſe-t-on une groſſièreté à un homme qui n'eſt pas au fait des uſages, ou dont le caractère eſt eſſentiellement bon ? c'eſt que vous ſentez qu'il n'a pas voulu vous bleſſer. Pourquoi la politeſſe de tel homme eſt-elle encore un outrage ? C'eſt que vous ſentez la vanité, l'orgueil, le dédain, l'inſolence, tranſpirer ſous ce vernis factice.

On a donc imaginé les égards, pour repouſſer les imperceptibles attaques de la méchanceté & de l'orgueil. Un homme dont la phyſionomie eſt douce, dont le regard eſt bon, dont la parole eſt ſentimentale, peut vous dire des choſes dures ſans vous déplaire, & vous ſouffrirez quelquefois du compliment apprêté de tel homme réputé poli.

Beaux-Parleurs.

MADAME du Deffend, aveugle, entrant dans une ſociété, écoutoit un de ces Beaux-Parleurs que l'on cite, & qui vont répétant dans vingt maiſons abſolument le même thême : *Quel eſt ce mauvais livre*, dit-elle, *qu'on lit ici ?* C'étoit un M. *Rivarol* qui parloit.

Tel, comme lui, apprend le matin ſes converſations du ſoir; tel s'entend avec une eſpèce de compère qui fait venir un ſujet dont le bon mot eſt tout préparé dans la bouche de l'autre; tel enfin entendant un trait heureux, ſort vîte, prend un fiacre, & va le colporter, comme de ſon crû, à l'extrémité de la ville.

Le parlage eſt en grand honneur chez les hommes médiocres, mais le plus habile eſt toujours celui qui a lu les bulletins & qui en a fait un extrait; & vous voyez au bout de trois jours qu'il a de la mémoire, & rien de plus.

Les

Les hommes qui ont le ſentiment profond, n'ont pas le loiſir de parler beaucoup; ils ſe recueillent, ils écoutent, mais peu de gens ſavent écouter : il y en a un plus grand nombre qui ne ſavent que précipiter la converſation; ils ne feront jamais que de très-mauvais contemplatifs.

Il ne faut point ranger parmi les Beaux-parleurs ces hommes doués d'une imagination puiſſante, qui s'abandonnent à des récits pleins d'intérêt enfantés ſur-le-champ, & qui s'exercent de cette manière à des compoſitions vaſtes & touchantes. Tel étoit l'Abbé Prévoſt; il tenoit ſes auditeurs juſqu'à quatre heures du matin ſuſpendus entre l'attention & la crainte de l'interrompre. Ses confrères Bénédictins oublioient la règle & pleuroient autour de lui.

Tel étoit encore Diderot; Diderot parloit comme les belles pages de l'Emile ou de l'Héloïſe, & cependant il ne les a pas faites; mais je ſuis très-certain que quand Rouſſeau écrivoit, il avoit toujours préſent à l'eſprit l'homme éloquent & rapide ſi éminemment

doué du talent d'inſpiration, & dont il étoit impoſſible de ne pas retenir l'accent & de ne pas prendre un peu la phyſionomie, lorſqu'on s'étoit trouvé à la ſource de ce beau fleuve, preſque toujours égal en pureté, en force, en grâce & en majeſté. Jamais le trait ſatyrique ou méchant ne ſe mêloit à cette éloquence qui tiroit toute ſa force d'elle-même.

C'étoit Diderot qu'il auroit fallu entendre au Lycée! J'ai ſouvent entendu Diderot & Rouelle. Qui n'a pas entendu Diderot & Rouelle, ne connoît pas l'empire de l'élocution ni la force entraînante de l'enthouſiaſme; il ne ſait pas ce qu'un homme obtient ſur un autre. De tous les hommes que j'ai entendus dans ma vie, les plus éloquens furent Rouelle & Diderot. J'ai écouté Diderot des heures entières, & il parloit pour moi ſeul.

Quand Rouelle parloit, il inſpiroit, il foudroyoit; il me fit aimer un art dont je n'avois pas la moindre idée; Rouelle m'éclaira, me ſubjugua; c'eſt lui qui m'a rendu

partiſan de cette ſcience qui doit régénérer tous les arts l'un après l'autre, & depuis ce temps la Chimie m'inſpire de la vénération; ſans Rouelle, je n'aurois pas ſçu voir au-delà du mortier de l'apothicaire.

Les cent Hommes-de-Lettres de l'Encyclopédie.

QUELQU'UN a dit que les livres étoient autant de *monnoies*, dont *cent* n'en valoient ſouvent pas *une*, dont *une* en valoit *cent*. C'eſt bien dit : un génie obſervateur tue le ſcientifique de ſes contemporains. *Où ſe vend l'eſprit* ? dit un ſot. *Oh! le beau tableau!* dit un autre ; & le peintre répond : *Les couleurs ſe vendent chez le marchand, ainſi que la palette & les pinceaux.*

Lourds bibliopoles, vous croyez que *cent* bibliothèques ſuffiſent pour faire un livre. Quand je vois vos catalogues, je me rappelle Le Corrège tué ſous le fardeau d'une ſomme en cuivre qu'il portoit ſur ſes épaules: le livre du génie eſt dans la nature, il ne ſurcharge point les planches.

Commandons des tablettes ſolides à nos menuiſiers, car voici le Sieur Pankouke, *entrepreneur* de l'Encyclopédie Méthodique, qui nous parle, dans un proſpectus du 14 mai 1787, de ſes *cent Hommes-de-Lettres* qui travaillent pour lui & pour mener à bien *la plus grande entrepriſe*, dit-il, *qu'on ait jamais exécutée dans la librairie de l'Europe*; il vante ſes Gens-de-Lettres travailleurs, du même ton qu'un manufacturier vante la main-d'œuvre de ſes ouvriers.

Voilà donc les arts & toutes les ſciences qui doivent obéir à la voix de *l'Entrepreneur*, & révéler leur profondeur par ordre alphabétique. Comment, après les travaux & les méditations de ces *cent Hommes-de-Lettres*, de ce *Régiment de Penſeurs*, échapperoit-il une idée féconde qui ne fût pas dans le Vocabulaire univerſel? Téméraire qui le croiroit; & cependant telle page de Tacite, de Bacon ou de Monteſquieu, creuſe plus avant dans la ſcience, que les ſoixante volumes de l'Encyclopédie, qui nous parle gravement de la *partie morale militaire*.

Oh que la *partie morale militaire* m'a fait rire ! Quand on n'auroit fait ſoixante volumes que pour accoler ces deux mots vers la fin du dix-huitième ſiècle, le *Régiment penſeur* n'auroit pas perdu ſon temps ; car, voyez-vous, lecteurs, il y a un volume entre ces deux mots, & qu'on fait malgré ſoi ; puis on lit un article *de médecine* par M. Vicq-d'Azyr, & l'article *madrigal* par M. Marmontel : comment n'être pas, après cela, poſſeſſeur de la ſcience ? ne l'a-t-on pas payée au libraire ? Le *Régiment penſeur* doit néceſſairement fermer l'édifice des connoiſſances humaines, & il n'y a plus de livres à imprimer *après la plus grande entrepriſe qu'on ait jamais exécutée dans la librairie de l'Europe.*

O Corrège ! tu ſuccombas ſous la monnoie de cuivre ; tu aurois pu emporter la ſomme en petites pièces d'or, & tu ne ſerois pas mort à la fleur de ton âge.

O terrible Vocabulaire univerſel ! tu vas tuer plus d'un Corrège.

Mais la bonne comédie à faire, que les

cent Hommes de-Lettres pour l'Encyclopédie Méthodique ! le colonel ***, le ſous-brigadier ***, l'aide-de-camp ***, & le Sieur Pankouke à la tête *commandant l'exercice* : voyez médecins*, juriſconſultes, chimiſtes, littérateurs & grammairiens, faiſant les évolutions, &c. O Ariſtophane ! je te relirai pour parler dignement des *cent Auteurs* (ſoudoyés par Pankouke) & de *la plus grande entrepriſe qu'on ait jamais exécutée dans la librairie de l'Europe*, comme le dit le bibliopole.

C'eſt le procureur qui emploie l'avocat, l'apothicaire le médecin, le maître maçon l'architecte, le marchand l'artiſte ; c'eſt le libraire Pankouke qui paie tous les fabricateurs de l'édifice encyclopédique. Celui qui a l'or auroit donc du génie à ſon commandement : ah ! l'or peut faire naître l'Encyclopédie, mais non quatre pages de La Bruyère ou de Tacite.

Poètes gourmands.

TOUT Poète eſt gourmand, ſoit que le travail de tête épuiſe les eſprits de l'eſtomac, ſoit que les poètes jeûnent lorſqu'ils compoſent.

Les proſateurs ne dévorent pas comme les poètes, & plus un poète eſt délicat dans ſes vers, plus il eſt grand mangeur à table: comment parlent-ils encore ſans s'étrangler?

Un poète que j'ai connu, lorgnette en main (car il avoit la vue courte), appelloit tous les plats des deux pôles de la table, ſans oublier le centre. Quelquefois les aſſiettes lui arrivoient en même temps & ſe croiſoient ſur ſa tête; avant le deſſert il ſe recueilloit, reprenoit ſa lorgnette, & exploroit le ſervice; puis il diſoit à voix baſſe, à l'oreille de ſon domeſtique penché: *Dis: ai-je mangé de tout? — Oui, monſieur, je vous l'aſſure*, répondoit le fidèle ſerviteur. *— En ce cas, vîte l'aſſiette de deſſert.*

Il eſt venu manger ſur mes aſſiettes, c'eſt le langage d'un demi-financier ou d'un bourgeois en colère contre un homme avec lequel il s'eſt brouillé ; les bourgeois ſont les ſeuls qui appellent *paraſites* ceux à qui ils ont donné à manger. Dans le monde, les repas qu'on a pris ne comptent point & n'obligent à rien.

Il y a plus de tables délicatement ſervies qu'il n'y a d'hommes vraiment aimables ; ainſi c'eſt la table qui doit remercier le convive agréable.

Quand un homme eſt un peu répandu, il ne laiſſe pas que d'éprouver un certain embarras pour concilier les différentes invitations qui lui ſont faites. Point de repréſentation dans le monde, ſi l'on n'y joint la table.

Du Blanc.

Aujourd'hui les femmes emploient fréquemment la couleur blanche ; c'eſt la plus favorable de toutes. La couleur blanche augmente l'effet des rayons du ſoleil, la conſonnance des couleurs ; voilà l'harmonie : une femme en blanc eſt toujours bien miſe ; nos femmes ont l'habillement des Veſtales de l'antiquité.

Mais le blanchiſſage, s'il n'eſt pas pur, n'ayant plus le même éclat, dépare la femme, au lieu de l'embellir ; ſans ce frais brillant que l'œil diſtingue, il vaudroit mieux qu'elle fût en noir ; la plus petite tache fait ombre, & la Veſtale alors prend l'air d'une ſalope.

Démoſthène, interrogé ſur ce qui conſtituoit l'orateur, répondit : *l'élocution, l'élocution, l'élocution.* Un autre, ſur ce qui faiſoit tomber les remparts des villes, dit : *l'argent, l'argent, l'argent.* Celui à qui on demandoit ce qui faiſoit la vraie parure des femmes, repartit : *la propreté, la propreté, la propreté.*

Ton Néceſſaire.

L'Homme qui vit en ſociété & dans une ſociété où les rangs ſont inégaux, où les fonctions ſe croiſent, a ſenti bien vîte qu'il falloit un ſupplément aux loix ; c'eſt la politeſſe ; elle ramène une ſorte d'égalité ; elle annonce un fond de bienfaiſance.

Peut-être, ce qu'il y a de plus fin dans toute la philoſophie, c'eſt de ſavoir s'abſtenir de ce qui peut choquer ; c'eſt d'avoir le tact aſſez délicat & aſſez prompt pour ſavoir dire ou faire ce qui peut intéreſſer l'amour-propre des autres. Il n'y a d'homme véritablement poli que le philoſophe ; il peut être gauche ou embarraſſé, mais il ſentira vivement toutes les ſortes de convenances. On dit que l'expérience & l'uſage du monde enſeignent la politeſſe : oui, celle qui eſt en ſuperficie, & dont l'écorce eſt ſi légère, que le hideux du cœur humain ſe fait jour à travers. Le monde eſt plein de gens qui ſont

bien les révérences, mais qui ont l'air de rapporter tout à eux-mêmes.

Il eût été impoſſible à Fénélon, à J. J. Rouſſeau, à l'Abbé de Saint-Pierre, d'être impolis ; la bonté de leur caractère perçoit à travers leur maintien ; ils pouvoient être diſtraits ou ſilencieux ſans bleſſer qui que ce ſoit : on n'eſt point philoſophe ſans avoir appris à l'être. On n'a point, dans ſes manières, dans ſon maintien, dans ſa phyſionomie, dans ſon ton, dans ſes propos, de quoi intéreſſer les autres, ſi le cœur n'ordonne pas tous les mouvemens qui conſtituent la politeſſe. Tel homme ne manque à la civilité que parce qu'il a un cœur dur & un eſprit méchant.

Les actions empeſées ou peſantes, le babil immodéré ou frivole, les mouvemens inquiets ou étourdis, les mal-à-propos, les prononcés orgueilleux & déplacés viennent du fond du caractère. Quand il eſt noble, doux ou généreux, il analyſe promptement les convenances civiles, & on ne ſauroit être profeſſeur de morale, ſans être poli ; c'eſt

toujours l'orgueil qui fait manquer aux bienséances.

Les hommes du monde disent bien à leurs élèves qu'il faut être poli, & non pas comment on l'est. Les nuances de politesse sont si variées, que, sans une sensibilité exquise, on croira être poli, & l'on choquera ou l'on désobligera.

Il y a tant de différens états dans la société, que, sans une longue expérience de toute espèce, on ne saisira pas parfaitement en quoi consistent les formalités d'usage. Voyez un homme en place, il sait comment il doit recevoir quelqu'un chez soi, étant seul ou en compagnie, eu égard au motif qui l'y fait venir; il sait le moment précis où il peut le congédier ou le renvoyer content.

Rien n'étant plus impoli que d'ennuyer, c'est à la Cour sur-tout qu'on vous fait sentir adroitement ce genre d'impolitesse, & la leçon qu'on vous donne à cet égard est fort courte.

Les vertus civiles bien analysées, reviennent à celles de la plus pure raison. Au

fond de l'ame de tous les hommes eſt écrite une ſtipulation ſecrète qui les oblige à la méditer. On a beſoin ſoi-même de l'accueil & des bonnes manières d'autrui. Ne ſentez-vous pas une ſorte d'amertume, un ſerrement de cœur, lorſqu'on vous en refuſe le tribut? Il étoit donc néceſſaire à votre bonheur. La dette de civilité envers chaque homme eſt donc évidente. Un auteur de nos jours ayant manqué long-temps à ce tribut, s'étoit concilié l'inimitié univerſelle, & les traits durs de ſa critique lui firent plus de tort, que les beaux traits de ſes ouvrages ne lui firent d'honneur. Il faut ſe gêner un peu dans ſes prononcés, pour ne pas gêner les autres.

Enfin, rien n'annonce mieux une politeſſe fine ou l'élégance des mœurs, que l'enjouement avec lequel des hommes graves ſe vengent des injures faites à leur place. Une fine épigramme fait plus que les verroux des geoliers. Les loix n'ont preſque plus rien à faire, quand les mœurs ſont preſque tout.

La politeſſe ſert à écarter les incommodités de la vie, & c'eſt là un grand pas dans la route du bonheur; ainſi l'on eſt fort avancé en politeſſe, lorſqu'on n'eſt point impoli; avec la douceur des mœurs & un fond de bienfaiſance, on eſt poli comme par inſtinct.

Juſtice Prévôtale de Montargis.

EN vertu d'un arrêt du Conſeil, du 31 Mars 1782, elle a inſtruit le procès du nommé *Hulin*, & de plus de deux cents de ſes complices, qui, depuis dix ans, par des entrepriſes combinées, déſoloient une partie du royaume.

Il faut ſavoir qu'il exiſte dans le beau royaume de France, une armée ennemie de plus de dix mille brigands ou vagabonds, qui, chaque année ſe recrutent & commettent des délits de toute eſpèce. La Maréchauſſée, compoſée de trois mille ſept cent cinquante-ſix hommes, fait perpétuellement

la guerre à ces individus malfaiſans, qui battent les grandes routes.

Le mal que le corps de la Maréchauſſée empêche de faire, ſurpaſſe encore le bien qu'il fait; il intimide les malfaiteurs, il diſſipe les attroupemens : c'eſt à la vigilance de ce corps qu'eſt due la tranquillité des citoyens, qui, avec quelque prudence, peuvent, preſque ſans danger, parcourir les plus grandes diſtances du royaume dans toutes les ſaiſons, & à toutes les heures du jour & de la nuit.

Cette guerre inteſtine coûte à l'Etat pluſieurs millions par an, en y comprenant les frais qu'occaſionnent les dépôts de mendicité; c'eſt là que l'on verſe les vagabonds, les gens ſans domicile, les mendians de race, les courtiſanes des grands chemins, enfin tout ce ramas d'êtres viciés, peſte publique, qu'on reſſerre autant qu'on peut, & qui devient une des opérations les plus utiles du Gouvernement.

J'ai conſtamment remarqué dans cet écrit & ailleurs, que les petits hommes étoient

les plus dangereux de tous. Il ſe trouve ; par les obſervations, que le mendiant valide eſt conſtamment renfermé dans cette eſpèce d'hommes dont la taille n'excède point cinq pieds. Le vagabond eſt rarement de grande taille, ainſi que le brigand ; preſque tous ſe montrent ſous une forme rebutante.

Triſte réflexion ! il faudra des verroux & des chaînes tant qu'il y aura des propriétés ; d'un côté la pareſſe, de l'autre une énergie dangereuſe qui veut jouir ſans travail, attaque ceux qui poſſedent, & ſans les courſes de la Maréchauſſée ſur tous les points où on l'appelle, les délits ſeroient plus nombreux.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'on vole plus aux environs de Paris que dans Paris même. Le citadin a des ſerrures, des gardiens, des gardes, une police ; les habitans de la campagne offrant une plus large ſurface dans leur propriété rurale, ſont expoſés à plus de vols. La plupart ſont commis pendant l'office divin ; les maiſons des villageois ſont preſque toujours ouvertes ; ils

vivent

vivent dans l'insouciance sur ce qui a rapport à la sûreté personnelle & à la conservation de leurs effets.

Les ferruriers & les cavaliers de la Maréchaussée réprimènt donc les vols, en éloignant la tentation & en montrant le danger.

Les Anglais seront obligés, bon-gré malgré, d'en venir à un corps de Maréchaussée.

On vole aux habitans de la campagne chevaux, bestiaux, ustensiles de labour, volailles, poissons. Le brigandage s'est porté sur les églises; les voleurs ont enlevé les vases sacrés, lampes, ciboires, soleils d'argent, burettes; or, pour commettre ces vols, il faut une complicité d'agens & de moyens, car, pour profiter des fruits du crime, il faut cacher ces effets, les briser, les fondre, les vendre à des orfévres.

Ces sacriléges sont devenus communs; on s'écriera: l'impiété du siècle en est la cause. Non; & vous qui étudiez le cœur humain, écoutez ceci: La plupart de ces voleurs sacriléges, au milieu du crime & du silence de la nuit, ont respecté les hosties en les

dépoſant avec reſpect ſur le corporal. L'objet ſacré de la vénération publique arrêta leur main, & la rendit timide & reſpectueuſe. Ce n'étoient donc pas des Juifs; ce n'étoient donc pas des Proteſtans, qui nient la préſence réelle; c'étoient des voleurs croyans, qui vouloient emporter le métal, & non profaner l'autel; qui briſoient le tabernacle & reſpectoient le culte, tout-à-la-fois brigands & religieux, peut-être ployant le genou tout en levant la main, tant l'homme concilie les extrêmes!

Après ces ſacrilèges, les délits qui font le plus de peine, c'eſt de voir dans les campagnes le pauvre attaquer le pauvre. Depuis quelques années, les campagnes ont le plus ſouffert de ces vols qu'enfantent l'oiſiveté, l'ivrognerie, le défaut d'ouvrage; ajoutons que les gardes-chaſſe, les gardes-bois contribuent à la ſûreté publique. Les dépôts de mendicité ſont tout-à-la-fois un aſile & un châtiment.

Le corps de la Maréchauſſée rejette encore de la Capitale une maſſe d'individus qui

ſeroient inutiles ou dangereux, & qu'on ſacrifie tout-à-la-fois à la ſûreté de la Capitale & à la délicateſſe repouſſante des riches. Ils ſont plus malheureux que coupables; ce ſont des mendians incommodes, des femmes délaiſſées, des enfans de mendians & de mendiantes de race. La Maréchauſſée repouſſe de cette étrange combinaiſon d'hommes & de femmes, environ quinze cents individus qui ſe jetteroient dans la Capitale, & en renvoie trois cent cinquante chez eux.

Les profeſſions qui donnent le plus de vagabonds, ſont, les tailleurs, les cordonniers, les perruquiers & les cuiſiniers.

Le plus incorrigible des vagabonds eſt le *mendiant de race*. Tel renfermé huit à dix fois, recommence le même métier : pourquoi ne pas recourir à l'expottation, moyen familier au Gouvernement anglois?

Il n'eſt pas de mon ſujet de faire entrer mon lecteur dans les dépôts de mendicité; je n'en parle que parce que Paris en fournit un plus grand nombre.

Je dirai ſeulement qu'il eſt ridicule d'em-

ployer le mendiant valide à filer de la laine, à tourner un rouet, à des manœuvres indolentes qui achevent de détériorer ſon organiſation. On devroit faire des bras à tous ces vagabonds, leur faire piler du filex, en faire des maçons, des paveurs, des terraſſiers, quand ils ſont encore jeunes ; leur apprendre qu'ils ont des muſcles, & leur en faire connoître tout le jeu & l'élaſticité.

On dit qu'il s'eſt trouvé, dans les dépôts de Saint-Denis, des hommes dont l'état & le nom étoient faits pour cauſer la plus vive ſurpriſe, & qui étoient tombés dans une dégradation vraiment inconcevable pour qui ne ſonge pas que la miſère tue l'ame, & ne laiſſe pas même aux malheureux qu'elle flétrit le deſir de la mort.

Ces mêmes dépôts ont donné lieu à une obſervation très-importante, c'eſt qu'il eſt de fait que toute moralité s'éteint plus facilement chez la femme que chez l'homme ; elle va plus loin dans le ſentier de la crapule & de la débauche : la femme, dans les dépôts de mendicité, ſe montre plus

indiſciplinable & plus complettement vicieuſe que le vagabond le plus déterminé. Tandis que les hommes ſupportent leur deſtinée & obéiſſent, les femmes s'accablent réciproquement d'injures & de reproches, & ne peuvent être ſubordonnées par aucun frein. Il eſt un point enfin où elles deviennent inſenſibles à toute eſpèce de honte; alors le calus eſt formé, le rayon divin eſt dans la fange: il faut tirer le voile ſur des turpitudes auſſi étranges qu'infâmes & dégoûtantes.

Le publiciſme de ces malheureuſes femmes devient effrayant, en ce qu'il eſt commun ſur les grandes routes, déſordre abſolument nouveau, & qui échappe, pour ainſi dire, par la large ſurface qu'il occupe, à toutes les ordonnances de Police; elle peut refréner ce déſordre dans une enceinte donnée; mais comment ſuivre une débauche ambulante, qui, en ſe maſquant ſous les vêtemens de l'indigence & du travail des campagnes, a ſes repaires obſcurs & nombreux? Elle environne les auberges des grands chemins, marche avec la poſte, & répand les maux

vénériens des villes de province jusques dans les bourgs & hameaux. Cette débauche contribue, plus que celle des villes, à la dégénération de l'espèce, parce que les remèdes sont tout-à-la-fois moins sûrs & plus éloignés. Ces malheureuses font donc plus de ravage dans les campagnes que les courtisanes n'en peuvent faire dans l'enceinte des villes, où l'art combat du moins le fléau, & s'oppose à ses grands progrès.

Lieux publics.

Les lieux publics sont les pièges où les voleurs & les filoux viennent se prendre, dans l'insouciance du vice & dans l'abandon de l'ivresse ; car les filoux & les brigands ne volent que pour passer le reste des nuits entre les filles, les pots de vin & les cartes.

Ainsi que l'on traîne une charogne dans la campagne pour attirer les loups, de même la Police ouvre certains endroits pour que les mauvais garnemens y tombent en y ve-

nant d'eux-mêmes ; elle s'épargne la peine de les relancer ailleurs.

Les filles publiques ſervent encore aux recruteurs. Le héros embaucheur tenant ſes aſſiſes dans un cabaret, cède ſa maîtreſſe à celui qu'il veut enrôler ; il paie le vin qu'il lui fait boire, & après quelques jours de débauche, le jeune libertin qui n'a pas de quoi s'acquitter, eſt obligé de ſe vendre ; l'ouvrier transformé en ſoldat, va faire l'exercice ſous le bâton, en attendant qu'il meure dans un hôpital des ſuites des plaiſirs goûtés le jour de ſon enrôlement.

L'enrôleur dit à ceux qu'il veut engager, en les régalant dans un cabaret : Mes amis, la ſoupe, l'entrée, le rôti, voilà l'ordinaire du régiment ; mais, je ne vous trompe pas, le pâté & le vin d'Arbois, voilà l'extraordinaire ; je ne vous trompe pas, vous n'aurez ni vin d'Arbois, ni pâté, mais l'ordinaire, la ſoupe, l'entrée, le rôti, la ſalade que j'oubliois. Trente ouvriers âgés de vingt-un ans, s'enrôlent à ce diſcours. Il y a dans ce *je ne vous trompe pas, vous*

n'aurez ni pâté, ni vin d'Arbois, une éloquence fine, qui prouve qu'il y a par-tout des orateurs.

Compilateurs.

Comme on écrit bien plus aiſément de la main que de la tête, tel compilateur aborde un libraire, & lui dit : Je vous bâtirai tant de volumes à tant la feuille. Plus la compilation eſt forte, plus le libraire ſe réjouit; le lendemain, ſouſcription ouverte. Le compilateur met tout ſon talent & ſon génie dans le *proſpectus*, &., dès qu'il eſt achevé, ſa beſogne eſt finie, car il n'a plus qu'à déchiqueter des livres, & mettre en in-quarto ce qui étoit en in-octavo.

Quelquefois le compilateur n'a beſoin que de trouver un titre neuf ou ſingulier : *Bibliothèque des Romans*, *le Voyageur François*, *Abrégé des Voyages*, &c. Après ce coup de génie, le libraire n'a plus qu'à payer; il paie & s'enrichit, car un compi-

lateur raſſemblant des morceaux épars, fournit force alimens à nos réflexions, ſans avoir médité, & nous procure la faculté de penſer, ſans avoir penſé lui-même; ainſi il donne à autrui ce qu'il n'a pas, & détruit ainſi l'axiome connu, *nemo dat quod non habet.*

L'Abbé de la Porte a gagné infiniment plus d'argent avec ſes compilations, que ſix bons auteurs avec leurs chefs-d'œuvres. Mais les plus habiles manipulateurs en ce genre, & les plus célèbres par leurs tours d'adreſſe & leur audace, diſparoiſſent devant un Monſieur des Eſſarts, qui, ſur toutes les couvertures rouges, jaunes & griſes de tous les journaux poſſibles, annonce ſes énormes & éternelles compoſitions manuelles. Il a ſuccédé à l'Abbé de la Porte; mais ſes plans ſont encore plus matériels. Il ne rêve que les plus épais; il fait entrer l'hiſtoire dans des plaidoyers, & la juriſprudence dans l'hiſtoire; il accole & mélange les choſes les plus oppoſées; il reverſe inceſſamment un livre dans un autre; il réim-

prime dix fois la même choſe ſous différens titres ; &, quel triomphe pour Moutard ! il en va naître un Dictionnaire de police qui ſe déroulera ſous une forme majeſtueuſement encyclopédique. L'Encyclopédie a eu beſoin de cent coopérateurs ; ici il n'en faudra qu'un : eh ! qui ne verſera pas alors des larmes de joie & d'admiration en liſant ce touchant ouvrage ? Perſonne, *ou il ne donnera pas bonne opinion de ſon cœur.* C'eſt ce que nous dit M. des Eſſarts ; il nous aſſure qu'étant obligé de paſſer quelques jours dans une province, il entra chez un libraire ; en promenant ſes regards ſur les livres qui étoient dans ſon magaſin, il apperçut, dans l'embraſure d'une fenêtre, un vieillard qui pleuroit en liſant un livre in-quarto. C'étoit ſur le Dictionnaire univerſel de police par M. des Eſſarts. Le compilateur s'écrie : *Malgré la corruption du ſiècle, il exiſte donc encore de belles ames !* (Voyez le Dictionnaire univerſel de police, tom. II., ſuite de la notice, pag. 2.)

Les quatre Frères.

QUATRE frères, doués d'un eſprit différent, & qui eurent le bon ſens de le reconnoître, ſe lièrent de bonne-heure pour le grand intérêt de la fortune, car point de grande fortune ſans liaiſon réciproque : dans leur première aſſemblée, l'un prit la parole, & dit à l'aîné : toi, tu as du génie & de l'invention, mais pas le ſens commun, tu imagineras des plans à tout haſard ; moi, à qui le ciel a accordé de la logique & point de génie, je les rectifierai, je les corrigerai en les faiſant rentrer dans l'ordre de poſſibilité ; & toi, notre cadet, qui n'as pas une idée, mais une langue dorée, tu habiteras l'antichambre des miniſtres, tu leur détailleras nos plans, car les miniſtres ſe laiſſent prendre aux beaux-parleurs ; & toi, dit-il au dernier, tu ſeras le coffre-fort, le gardien inflexible ; tu n'as point de paſſions, nous en avons de très-vives, tu ſeras le caiſſier

inexorable de l'argent que nous dépenſerions : mes frères, notre char appuyé ſur ces quatre roues, ira très-bien.

Les quatre frères, ainſi ſubordonnés l'un à l'autre, ne s'écarterent point de cette ſage convention : le caiſſier ne fut que caiſſier, le beau-diſeur que parleur aux audiences, l'homme de génie laiſſant l'homme qui avoit du bon ſens couper les branches extravagantes pour mieux conſerver la sève du tronc, ils proſpérerent tous quatre; c'étoient les Montmartel, qui jouiſſoient il y a quarante ans d'une fortune immenſe.

Fauſſaires.

DES fauſſaires ont adultéré des effets & répandu l'alarme chez tous les banquiers. L'art de perfectionner ces criminelles imitations a empoiſonné la confiance publique : l'un, par le mécaniſme hardi & non moins adroit de la main, métamorphoſoit *cent* en *mille*; l'autre, par un talent plus redou-

table encore que celui qui ſe borne à contrefaire les ſignatures, enlevoit l'écriture d'une quittance, pour y ſubſtituer une obligation; un autre avoit le ſecret d'une encre qui, noire d'abord, perdoit de jour en jour ſa couleur, finiſſoit par diſparoître tout-à-fait, & laiſſoit le papier ras & blanc. Ces différentes manipulations étoient portées à un point de perfection pour échapper au premier coup-d'œil: un autre enfin, abuſant de quelques lettres ſignées, métamorphoſoit la ſignature polie & d'uſage en celle d'une lettre-de-change.

Qu'on juge de l'étonnement de ceux à qui l'on offre de pareils billets! Mais s'il y a un art perfide pour la contrefaçon, le même art donne la preuve phyſique & matérielle du délit; les experts chimiſtes & les experts écrivains reconnoiſſent, tant par les expériences que par l'examen ſcrupuleux, les altérations de l'encre & les falſifications de l'écriture.

C'eſt à tort que l'Encyclopédie infirme l'art de reconnoître une coupable imitation;

les fauſſaires ne connoiſſent ni l'effet des drogues, ni leur ſuite, ni leur empreinte ſur le papier; & pour peu que ſa tranſparence ſoit attaquée, le délit ſe manifeſte. Les chimiſtes reconnoiſſent enſuite l'exiſtence d'une encre antérieure; ils voient ſi le papier a été dégommé par une opération ſuſpecte: il eſt impoſſible que le falſificateur ait pris toutes ſes meſures, que ſa main, toujours intrépide & toujours adroite, ne ſe ſoit pas trouvée gênée dans quelque partie de ſon opération; alors les indices ſe changent bientôt en preuve.

Les fauſſaires & fabricateurs de faux billets s'enveloppent donc inutilement dans leurs prétendues découvertes; leurs ſecrets occultes arrivent au grand jour, & ſont dévoilés à l'œil des tribunaux. Depuis que la profonde malice du cœur humain eſt reconnue, les juges ont ſçu la contrebalancer par une perquiſition opiniâtre & non moins exacte.

Les quittances pour l'Hôtel-de-ville étoient en parchemin; elles ſont aujourd'hui

en papier, & voici pourquoi. Ces quittances ſont ordinairement ſignées de deux notaires: au décès d'un particulier, on trouva une foule de ces quittances en parchemin entièrement & habilement grattées, à la réſerve des ſignatures notariales; le mort étoit certifié vivant par les notaires ſouſſignés, & le fauſſaire touchoit la rente; il voloit le Roi en héritant pour lui. On a banni le parchemin; le papier ne pouvant pas ſouffrir impunément la même altération, à cauſe de ſa gomme.

Les Fous.

S'IL eſt un ſpectacle qui nous faſſe appercevoir la profondeur de la misère humaine, c'eſt de voir notre ſemblable, avec qui nous converſions dix jours auparavant, terraſſé par la maladie ou par le chagrin, tout-à-coup enfermé dans une loge, couché ſur un lit ſcellé dans le mur, ne reconnoiſſant ni ſes proches ni ſes amis,

&, dans le délire de la frénéſie, proférant toutes les paroles d'une tête dérangée & furieuſe.

Le fou tranquille & imbécille, qui ſourit niaiſement, & qui ſemble avoir perdu juſqu'à l'inſtinct de l'enfance, me frappe encore davantage; car le fou qui mord ſes chaînes me fait moins horreur que celui qui rit avec ſtupidité, en les montrant & jouant avec elles.

Figurez-vous Newton ou Monteſquieu tombés dans cet état humiliant; il n'y a plus de langues pour exprimer ce que l'on ſent.

C'eſt à l'Hôtel-Dieu de Paris que le traitement des inſenſés a obtenu les ſuccès les moins équivoques; là, on attaque tous les genres & toutes les eſpèces de folies; les cures ſe ſoutiennent.

Les inſenſés ont tout à attendre & même à exiger de la pitié publique: les Orientaux regardent les fous comme des êtres favoriſés du ciel, & chacun s'empreſſe de les attirer chez ſoi. Les Suiſſes du Valais traitent avec les plus grands égards les *Cretins*. Les fous chez

chez ces peuples, ne portent pas jusqu'à l'excès l'oubli de leur raison, & l'on n'a point à craindre de leur violence. Parmi nous, nous réuniſſons & nous confondons toutes les eſpèces de fous dans un même lieu : le furibond eſt à côté du fou tranquille, & par-là la maladie ne fait que s'accroître au lieu de diminuer ; bientôt le maniaque donne le ſpectacle déchirant des plaies hideuſes qu'il porte ſur ſa figure & ſur ſon corps.

La maladie, qui tue la raiſon & qui laiſſe la vie, a échappé juſqu'ici à toutes les obſervations ; l'anatomie n'offre aucun changement notable dans le cerveau des inſenſés.

Le plus grand malheur de l'homme attaqué de la folie, c'eſt de ſe trouver à côté d'un autre fou ; car ce qu'il y a d'effroyable à penſer, c'eſt que la folie eſt une contagion nerveuſe, & que cette contagion ſe propage par les exemples que l'on a ſous les yeux, & gagne même les têtes les plus ſaines.

Les fous violens ſont enfermés à Bicêtre & à la Salpétrière ; mais la plupart des gens

qui gardent les fous, ont, au bout d'un certain temps, la phyſionomie dérangée; & le pouvoir de l'imitation en ce genre eſt ſi funeſte, ſi prompt & ſi terrible, que pluſieurs d'entre eux ſont devenus maniaques, obſervation douloureuſe qui attire les larmes de la pitié du cœur le plus endurci, car le ſacrifice de la vie n'eſt rien auprès du ſacrifice de la raiſon; & quand on ſonge que les ſoins de la charité ſont quelquefois ſuivis d'un déſaſtre ſi fâcheux, on eſt ſaiſi de terreur; la charité paroît alors.... Je n'oſe achever : oh ! paroît, mortel courageux, Dieu te regarde.

Puiſſe le cri de l'humanité ſe faire entendre de toutes parts, & ouvrir pluſieurs aſiles à ces infortunés qui méritent tous les ſentimens de la pitié charitable ! car c'eſt aux êtres les plus foibles & aux maux qui ne ſont pas la ſuite des vices, que la ſociété doit la protection la plus marquée.

Hélas ! les maladies qui peuvent attaquer les facultés intellectuelles de l'homme, ſont ſi multipliées; l'imagination qui s'enflamme,

les grandes douleurs, un chagrin dévorant, & profond, que de cauſes connues & inconnues !

Cependant l'ambition mal raiſonnée & la religion mal entendue font preſque tous les fous : les uns ſe croient *Rois*, *Papes*, *Souverains* ; les autres veulent remplacer les miniſtres, ou élever les enfans des Rois ; la plupart ſont des demi-inſenſés ; ceux que j'ai vus avoient l'intelligence de leur captivité & le ſentiment des douceurs qu'on leur procuroit.

L'expérience prouve que, lorſque la maladie commence, elle eſt ſuſceptible de guériſon ; & c'eſt ici que les avantages de la richeſſe ſe manifeſtent. Un riche attaqué de folie, n'eſt point logé avec un autre inſenſé, & il n'a point à redouter ce qu'il y a de plus dangereux, la communication : le riche peut guérir, mais le pauvre, iſolé parmi d'autres maniaques, empire. Les mauvais traitemens, les ſurpriſes effrayantes, les menaces aggravent ſon état, & les intervalles lucides ne font que redoubler ſon

délire ; il tombe dans les accès d'une plus grande violence, & bientôt il n'inſpire plus que l'horreur.

Le meilleur traitement de la frénéſie eſt à l'Hôtel-Dieu de Paris ; il peut encore être perfectionné : l'ellébore noir, les bains & les douches font un bon effet ; les applications fortes ſur la tête ſont excellentes ; les bains de mer ne valent rien ; l'opium eſt très-bon, mais il faut ſavoir le manier.

La contagion de l'imitation eſt ce qu'il faut le plus éviter. Quand la manie a eu une ſource morale, elle eſt très-difficile à détruire ; une trop grande ſenſibilité fait que l'on attache à un objet quelconque un prix trop grand ; des chagrins profonds dévorés dans un long ſilence, produiſent dans les humeurs une dépravation qui agit ſur la bile, la bile ne coule plus ; il faut donc rejetter la préoccupation habituelle ſur un objet, car de-là les idées les plus fauſſes & les plus ridicules.

Les claſſes des imbécilles ne donnent ordinairement aucun eſpoir de guériſon.

Je puis atteſter, à la ſuite d'un grand nombre d'obſervations, que, ſur vingt hommes bien portans & répandus dans la ſociété, il y en a toujours un en qui l'aliénation d'eſprit me paroît viſible, & qui porte déja ſur ſon viſage tous les ſymptômes d'une folie commencée. Je regardois attentivement un homme placé devant moi, je dis à mon voiſin : ces yeux-là ſont fous ou vont le devenir ; le voiſin me répondit tranquillement : *C'eſt fait, monſieur.*

Quel ſpectacle ! l'homme avec qui je m'entretenois, frappé de cette horrible maladie, au lieu d'idées ſaines, n'a plus que des idées dépravées ; ſes deſirs n'ont aucun but raiſonnable ; ſa voix eſt changée, ſes paroles ſont bruſques & téméraires ; ſon regard devient féroce, à peine me reconnoît-il.

Qu'il me ſoit permis de parler d'un poëte que j'ai connu, & qui paſſa ſubitement de l'extaſe à la manie. Le malheureux Gilbert ſembloit devoir reſſuſciter parmi nous *Boileau* ; il avoit beaucoup de ſa manière ; il poſſédoit ſa rare exactitude ; mais il y joi-

gnoit peut-être plus de verve ; c'eſt de lui que ſont ces deux vers que tout le monde ſait par cœur, & qu'il avoit oppoſés aux critiques pédanteſques de M. de la Harpe, qui,

Tout briſé des faux pas de ſa muſe tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique.

Il en fit d'autres non moins plaiſans contre pluſieurs académiciens, & contre moi, qui en riois avec lui (1). Il fut attaqué de folie à la ſuite d'une chute de cheval, & conduit à l'Hôtel-Dieu ; là, craignant pour je ne ſais quels papiers, & dans l'inquiétude qu'on ne les lui enlevât, il prit la clef de ſa chambre qu'il avoit cachée, clef qui avoit ſix pouces de longueur ; il l'avala : le maniaque croyoit, par cet acte, pouvoir dérober ſa chambre à

(1) Mal accueilli des philoſophes, il s'étoit tourné du côté des prêtres, & Chriſtophe de Beaumont lui donnoit quelque argent ; un jour, il vint chez moi avec une veſte brodée en or, qu'il étaloit en me raillant ſur ma neutralité : *Mon cher ami*, lui dis-je en prenant ſa veſte, *ne ſeroit-ce point là un devant d'autel ?*

l'inſpection, & il a fourni aux faſtes de la chirurgie un fait extraordinaire & preſque inconcevable; car il vécut trois ou quatre jours ayant cette clef dans l'œſophage, ſans que perſonne s'en doutât. Ce ne fut qu'à l'ouverture du cadavre que l'on comprit le ſens de ſes paroles qu'on attribuoit à la folie, lorſqu'il diſoit, en montrant ſon goſier: *J'ai là une clef.*

Ainſi périt cet excellent verſificateur, qui, après avoir eſſuyé tous les aſſauts de la misère, ſe trouvoit dans l'aiſance propre à développer tout ſon talent. Il m'a dit pluſieurs fois qu'il avoit été forcé, en arrivant à Paris, de coucher pluſieurs nuits ſur le Pont-Neuf, après avoir frappé inutilement à la porte de quelques riches: de pareilles nuits donnent de la verve à un poëte, & Dieu ſait les vers qu'il auroit faits contre l'inſenſibilité opulente!

Meſſe de Minuit.

C'EST une fête nocturne pour les jeunes gens & pour les étourdis; ils vont d'égliſes en égliſes, non pour entendre une des trois meſſes qu'on y dit, mais pour regarder les femmes & les filles. La muſique étoit le prétexte de ces courſes ſcandaleuſes; on a fait taire les muſiciens, car la licence devenoit extrême: même affluence, il a fallu mettre des ſoldats aux portes des égliſes. A Saint-Sulpice, des ſentinelles ſont poſées de vingt pas en vingt pas.

Aucun de ces étourdis ne ſonge à manquer de reſpect au culte, mais il prend plaiſir de conſidérer après minuit les filles & les femmes, qui à cette heure ſont ordinairement entre deux draps. C'eſt le libertinage, & non l'irréligion, qui fait courir & parler ces bandes de jeunes fous qui rougiront quelques années après de leur propre extravagance.

Mais que doit penſer l'étranger, quand il voit que le culte divin ne ſe célèbre à Saint-Sulpice, que protégé par des ſentinelles coiffées de leur chapeau & le fuſil ſur l'épaule?

Journal des Modes.

COLBERT disoit que les modes étoient à la France ce que les mines du Pérou étoient à l'Espagne. Les marchandes de modes ont dans l'imagination des ressources inépuisables pour varier le goût de la parure : un Journal fait exprès rend compte de tous ces ajustemens variés, qui changent non-seulement pour la Cour, la ville ou la campagne, mais encore pour le sallon, le cabinet, le boudoir, les chaises longues. Les marchandes de modes sont des *femmes artistes* qui sont autant au-dessus des *monteuses de bonnets*, que *Voltaire* est au-dessus de *Maisonneuve* (1). Les couturières qui taillent & cousent toutes les pièces de l'habillement des femmes, & les tailleurs qui font les

(1) Marchand d'étoffes, qui, prenant son aune, & mesurant M. l'académicien Champsec, a refait sa tragédie de *Mustapha*; celle du marchand est mieux coupée.

corps & les corſets, ſont les maçons de l'édifice ; mais la marchande de modes, en créant les acceſſoires, en imprimant la grace, en donnant le pli heureux, eſt l'architecte & le décorateur par excellence.

Bientôt la femme-de-chambre n'aura pas beſoin de talens, car elle ne coiffe plus ; réduite à l'habillement journalier & à la coiffure en négligé, elle donne ſon avis ſur le rouge, & quand ſa fidélité eſt bien éprouvée, on la met dans la confidence du blanc & autres préparations myſtérieuſes ; c'eſt là le *nec plus ultrà* de la confiance. Que de travaux clandeſtins pour blanchir le teint & la peau, pour effacer les rides en dépit de la nature & de l'âge !

Bon jour, ma chère, qu'avez-vous ? vous me paroiſſez bien agitée. — Ma femme-de-chambre eſt d'une impertinence. — Eh bien ! renvoyez-la. — Je le ferois bien, mais elle a du goût pour ma parure. — Je vous en donnerai une qui a du tact, car, après tant de querelles que vous avez déja eues avec cette fille... — Elle lit à merveille. — Je vous la

remplacerai de ce côté-là. Qui vous oblige à tant de ménagement ? — Elle m'inſtruit de tout ce qui ſe paſſe ici. — C'eſt bien le moins qu'elle puiſſe faire ; ce n'eſt pas une raiſon pour garder une impertinente. — Faut-il tout vous dire ; elle eſt deux fois diſcrette ?

Le Palais du Luxembourg.

IL attend depuis pluſieurs années les plans qui doivent l'embellir ; les projets en ſont lents, rien ne ſe fait, rien n'avance, les terrains ne trouvent point d'acquéreurs : les vingt-quatre tableaux de Rubens n'y ſont plus ; à leur place on a fait des boudoirs & de petits appartemens. La promenade eſt coupée depuis peu fort déſagréablement & ſans avantage pour perſonne ; on gémit de voir que ce palais, qui pourroit être un des plus beaux ornemens de la Capitale, offre une phyſionomie délabrée, comme s'il étoit en décret. C'eſt un déſert, ſi on le compare au Palais-Royal ; enfin on ne ſe

douteroit pas que ce vaſte & beau terrain appartient en propre au Frère du Roi.

Robert de France, comte de Clermont, ſixième fils de Saint Louis, eſt le chef de la branche de Bourbon, qui règne actuellement. Il faut bien répéter cela pour quelques bourgeois qui croient, en ſe promenant au Luxembourg, que la famille royale deſcend en droite ligne de Louis XII, ce bon Prince qui ne laiſſa point de lignée.

D'un autre côté, un Allemand nouvellement débarqué vous dira que les *Médicis marchands* gâtent beaucoup la nobleſſe de nos Rois, de ſorte qu'ils ne ſauroient *prauver* pour certains Chapitres d'Allemagne.

Le Palais-Royal emportant le flot des étrangers, deſsèche, pour ainſi dire, l'autre côté de la ville: tout ſe porte aux environs du Palais-Royal, le ſurcharge, & conſéquemment le faubourg Saint-Germain en maigrit; il ſeroit donc à deſirer qu'il y eût contrepoids & équilibre; les propriétés bourgeoiſes des particuliers y gagneroient, & les deux portions de la ville rivaliſeroient alors en opu-

lence, en éclat, en population & en commerce.

Le palais du Luxembourg changeant de face ſur ſon riche emplacement ſuſceptible d'une infinité d'ornemens nouveaux, pourroit offrir un local plus fréquenté, & revivifier l'une des plus belles portions de la ville, qui ſe dépeuple inſenſiblement. On s'en plaint autour de moi. Cependant les Chartreux, qui occupent un terrain immenſe & précieux, adjacent au Luxembourg, font toujours la ſourde oreille à toutes les inſtances qui leur ſont faites pour déloger; on a beau leur prouver qu'ils ne ſont plus dans la ſolitude, ils vous ſoutiennent qu'ils ſont bien & parfaitement *dans le déſert*, qu'ils n'entendent rien des voix profanes qui les environnent.

Tandis que le Palais-Royal regorge de courtiſanes, de libertins blaſés, & qu'on y tient tout haut les propos les plus indécens, le Luxembourg offre une promenade ſage, tranquille, ſolitaire, philoſophique; là, l'honnête bourgeoiſie offre ſes filles pudiques,

les mères y marchent décemment ; les frères, ſans en rougir, ſont à côté de leur ſœur ; le quadragénaire donne le bras à ſon épouſe devenue enfin ſon amie ; la modeſtie eſt dans les regards comme dans les habillemens ; ce n'eſt point un tumulte bruyant, un mélange de voix confuſes & libres ; le jardin eſt rempli, & le ſilence y règne ; on y rencontre les jeunes-gens ſtudieux, les littérateurs honnêtes, des eccéſiaſtiques, des gens graves, les pères de famille attachés à leur devoir & à leur état, les ſages étudians enfin qui ſe dérobent aux mœurs du ſiècle & qui ſont jaloux d'une future & honnête renommée. Les extravagances de la ville s'exilent d'elles-mêmes de ce jardin paiſible, où le libertinage & même l'immodeſtie ne choquent jamais ni les yeux ni les oreilles ; on peut y lire le ſage *Marc-Aurèle*, c'eſt tout dire, ce qu'on n'oſeroit pas faire au Palais-Royal ; car alors le livre auguſte, comme honteux de ce qui l'avoiſine, rentreroit ſoudain dans la poche du lecteur pour ſe ſouſtraire à tous les yeux. Eh ! ne ſeroit-ce pas un ſcandale que d'en

profaner la lecture dans un lieu où triomphe le déréglement ?

Les fuiſſes des portes donnent à manger ; on dîne à l'air ſous des berceaux, ce qui eſt très-ſain ; l'apprêt des mets y ſent moins la gargotte qu'ailleurs ; on n'y eſt pas non-plus auſſi chèrement que chez les effrontés traiteurs ou reſtaurateurs du Palais-Royal. Comme tout s'aſſimile !

Quai des Orfévres.

LA perfection à laquelle on a porté le travail de l'orfévrerie paroît ſoumettre tous les bijoux de l'Europe à paſſer par les mains des ciſeleurs & des bijoutiers fixés en grand nombre ſur ce quai.

Quel amas de métal travaillé ! il faut qu'il paſſe par le contrôle ; c'eſt un droit aſſez conſidérable : l'orfévre qui contrefait le poinçon eſt bientôt riche, mais les riſques que court le contrefacteur ſont énormes ; ce n'eſt pas comme en imprimerie, où on

ne pend jamais un *Fauche* de Neuf-Châtel, ou un *Regnault* de Lyon, un *Le Roy* de Caen, un *Le Francq* de Bruxelles. On appelle le faux poinçon, *le Saint-Eſprit*; quand il exiſte, il ſe cache dans des lieux qui n'ont preſque pas de nom, & les viſiteurs n'oſent y pénétrer.

On ſe mire, en paſſant ſur ce quai, dans les beaux plats d'argent qui tapiſſent la boutique; il y en a d'oblongs, propres à recevoir le plus long des lièvres : les larges & épaiſſes ſoupières au ventre ciſelé ſurchargent les comptoirs; les *néceſſaires* qui n'admettent point de vide, offrent leurs boîtes pleines & peſantes, très-artiſtement fermées.

Près des uſtenſiles de table ſont la croſſe & la croix qui vont paſſer entre les mains d'un futur *Monſeigneur*; le calice & la patène ſont à côté des ſeaux échancrés pour le vin de Champagne du deſſert; un encenſoir dort près d'une cuvette; les burettes touchent les ſalières; le *Soleil* & le vaſe du *Saint Crême* font face aux huiliers de forme élégante. Tout eſt encore

encore profane dans la boutique de l'orfévre; mais il y aura bientôt ſéparation, ainſi qu'il y en aura une un jour entre les élus & les réprouvés.

Les maris vont, la veille du jour déciſif, acheter la *médaille*, emblême de la dot, & *l'anneau nuptial*, emblême d'union & de fidélité; l'anneau fait à peine poids dans la balance: les bijoux les plus chers & les plus précieux, qu'attend l'épouſée, ſont encore là; les étuis, les breloques, les colifichets en *trois or de couleur*, ſortent des tiroirs: il ne faut plus que prendre & payer.

Ce ſont des femmes qui vendent l'orfévrerie, qui la pèſent; & comme la marchande a un ſuperbe diamant au doigt, & une belle main, elle pèſe plus légèrement, & diſtrait vos regards ſur le mouvement des balances; mais elle ſemble être la patrone de ſon ſexe, tant elle parle en faveur des petits préſens de noces; elle détermine toujours le mari à des achats futiles, plus nombreux que ceux qu'il avoit conçus.

Les gens du peuple achetent toujours la

croix d'or, le grand gobelet d'argent, & le petit bourgeois paie l'écuelle qui doit ſervir aux couches inévitables de ſa moitié: c'eſt une prévoyance qui l'honore, & qui tourneroit contre lui, s'il ne l'avoit pas.

Ces orfèvres ſont tous à leur aiſe; ils ne peuvent cependant gagner que ſur *la façon*, le marc d'argent & le contrôle ayant une valeur immuable; mais s'il n'y a point de métiers qui n'aient leurs ſecrets particuliers, l'orfévrerie eſt l'état qui abonde le plus en ces ſortes de tours & de ſecrets; puis, le maniement de ces précieux métaux laiſſe toujours quelques fragmens par où ils paſſent.

Quel objet de tentation pour les voleurs que ce quai brillant, qui d'un bout à l'autre offre un long cordon d'argenterie diviſée en cent mille pièces ſéparées! cuillers, fourchettes, boucles, le détail eſt immenſe: eh bien, on n'attaque point une ſeule de ces pièces; une femme tranquillement aſſiſe au milieu de ces tréſors, vous les pèſe tête à tête dans une parfaite ſécurité, & perſonne n'y portera la main ſans en avoir acquitté le prix

très-poliment. Il ſemble même que la vente de l'or & de l'argent inſpire mutuellement je ne ſais quelle politeſſe naturelle & reſpectueuſe qui ne ſe trouve pas dans un autre commerce.

Aucune violence ſur ce quai (plus riche qu'une mine du Potoſi) ſoit pendant le jour, ſoit pendant la nuit; la concupiſcence s'arrête au coup-d'œil. Outre que les boutiques ont des fermetures ſolides, ce quartier eſt très-peuplé. L'orfévrerie occupe une foule de graveurs, ciſeleurs, guillocheurs, poliſſeurs & poliſſeuſes. Tel homme, haut de cinq pieds ſix pouces, robuſte, ne fait toute ſa vie que tirer des filets ſur des boîtes; tel autre fait un trophée; celui-là grave un cachet, un chiffre, & celui-ci donne une couleur plus vive à l'or, &c.; & comme ces arts miſérables dérivent de l'art & de l'école du *deſſin*, les recherches futiles de l'orfévrerie ſont compriſes certainement dans l'anathème dont nous avons frappé ces arts puérils, indignes d'un être penſant, mais que l'opulence, dans ſa ſuprême vanité, ſoudoiera toujours, & de préférence aux arts utiles & généreux.

Il y a cependant des eſcamoteurs déliés qui volent dans la boutique des bijoutiers, en faiſant étaler à la fois pluſieurs tiroirs: des gens de qualité, dit-on, prenant les plus grands airs, s'en mêlent au petit Dunkerque; mais je les avertis amicalement qu'ils ſont plus ſurveillés que les autres.

Cuiſinier.

LE préjugé fait ennoblir chez une nation le même emploi qu'il avilit chez une autre. En Eſpagne, tout valet portant livrée s'eſtime plus que le chef de cuiſine; le valet a tort; un cuiſinier n'eſt plus un valet.

Vers l'an 1750, l'Intendant de la généralité de Paris donnoit chez lui un concert; il y apperçut un quidam avec un habit de velours noir & une riche veſte; ne le connoiſſant pas, il demanda à ſes valets-de-chambre quel étoit ce perſonnage inconnu; ils lui apprirent que c'étoit ſon cuiſinier: cet amateur de muſique eut ordre de ſe re-

tirer de la ſalle, malgré ſa parure & malgré l'épée qu'il avoit au côté.

Cette décoration abuſive eſt commune en France aux valets qui ne ſont point laquais. Les caiſſiers, commis, intendans de maiſon, concierges de château, rats de cave, créats de manége, comédiens, tous les gens à talens ont le coſtume de la nobleſſe. Pourquoi en effet en priver un artiſte très-utile chaque jour, un cuiſinier habile ? ſon art eſt une chimie agréable & ſavante.

L'art alimentaire, dans ſon beau développement, eſt ſous-diviſé à Paris en ſix claſſes très-diſtinctes, non compris la boulangerie.

L'ordonnance des tables, le choix, l'emplette des denrées, ſavoir d'où les tirer, ſavoir les garder pour être conſommées à propos, les conſerver du temps, les préſerver de tout déchet ſenſible, voilà de quoi occuper un *maître-d'hôtel* tout entier. Le *chef de cuiſine* a bien aſſez de ſa beſogne, qui conſiſte en potages, hors-d'œuvres, entrées & entremets. Toutes les pièces de four ſont du reſſort du *pâtiſſier*. Le *rôtiſſeur* doit ſavoir

engraiſſer la volaille à ſon point, piquer les viandes, les rôtir enveloppées de papier embeurré, ſe ſervir de ſarment ou de genièvre pour les petits pieds, les lapereaux, les perdreaux, le gibier fin. Pour les deſſerts, il faut les talens des *confiſeurs italiens*; ils s'entendent mieux que d'autres à manier le ſucre, faire les glaces, & à décorer les deſſerts. On ne peut ſe paſſer d'un *ſommelier* exprès pour la direction d'une cave, pour l'approviſionner & la bonifier autant qu'elle en eſt ſuſceptible. Chacun de ces emplois ſuffit pour occuper toute l'année un homme habile.

On nous répète ſans ceſſe en vers & en proſe, que l'appétit eſt le plus parfait cuiſinier; que la bonne chère eſt plus meurtrière que le glaive ennemi. Erreur. Qu'on eſſaie une fois à charger ſon eſtomac d'un certain volume d'alimens mal apprêtés, & une autre fois d'une même quantité des mêmes alimens bien conditionnés, avec un égal appétit, on éprouvera une différence notable dans l'une & l'autre digeſtion; on

verra que celle-ci eſt bien plus facile, & celle-là plus laborieuſe.

Ne ſait-on pas que le moindre petit excès de boiſſon eſt très-nuiſible, lorſque le vin eſt verd & chétif, & qu'au contraire un petit excès, même un peu plus fort, de vin généreux ſe fait impunément, & que le lendemain on n'en éprouve ni mal de tête, ni mal-aiſe.

La mauvaiſe cuiſine, maintenant terraſſée, uſoit trop de farine dans ſes ragoûts, ne dégraiſſoit point les bouillons, les jus, les coulis, ni les ſauſſes. Elle employoit trop de lard, des épices mal proportionnées: or, la graiſſe eſt indigeſtible, fatigue l'eſtomac, abſorbe toute eſpèce d'aſſaiſonnement, de parfums, de goût flatteur. La bonne cuiſine moderne ne laiſſe point de graiſſe dans les fluides, & ſes épices mêlées artiſtement donnent du ton à l'eſtomac & en facilitent les fonctions, ſuivant que les denrées ſont plus ou moins aiſées à être digérées. Donc un excellent cuiſinier eſt digne d'être recherché avec ſoin, & ſurtout d'être bien payé de ſes peines.

Mais il procure un appétit factice ; mais il fait manger plus qu'on n'a faim? Il y a deux moyens de le juſtifier ; on le peut par des faits, on le peut par raiſonnement. C'eſt un fait conſtaté chaque jour que les Lucullus modernes, les Cléopâtres, & autres accoutumés à une table ſervie avec abondance & délicateſſe, ne font aucun excès de bouche, & mangent bien moins que la plupart des religieux & tous ceux dont les revenus ſont très-modiques & la table très-chétive. Les cuiſiniers eux-mêmes ſont très-petits mangeurs ; leur art exquis eſt innocent de l'abus groſſier qu'on peut en faire.

Enfin quel mérite auroit-on d'être ſobre à une mauvaiſe table ? Tout maître de maiſon qui fait accueil à des convives, doit faire en ſorte qu'ils ſoient mieux ce jour-là chez lui, qu'ils ne l'euſſent été chez eux. J'ai oui dire à un docteur-médecin qu'il valoit mieux manger une once d'alimens de trop, que d'en manger trop peu d'une demi-once. Trop peu d'engrais nuit plus aux arbres & aux plantes, qu'une quantité un peu trop grande ne leur porte préjudice.

Un cuiſinier, jadis habile, quoi qu'il faſſe & quoiqu'il ſoit en garde contre lui-même, a le goût brûlé à cinquante ans.

Ces cuiſiniers ont bien les mains les plus noires! l'un d'eux n'avoit de blanc que le bout de l'index qu'il trempoit inceſſamment dans les ſauces, & qu'il ſuçoit; ſon maître lui dit un jour : *Comme tu as les mains!* — *Ah! monſieur, ce n'eſt rien; ſi vous voyiez mes pieds!* le maître s'enfuit. Il ne faut jamais deſcendre dans les cuiſines, ſi l'on veut manger avec un plaiſir intact.

Un prince, faiſant la guerre, étoit affamé; on faiſoit ſon dîner ſur le bord d'une petite rivière; le cuiſinier étoit ivre & chanceloit en goûtant les ſauces; le maître-d'hôtel le réprimandoit vertement : *Si vous grondez encore*, dit le cuiſinier, *je jette tout le dîner dans la rivière.* Le prince, qui entendit ces paroles, pâlit, lui qui ne reculoit pas devant l'ennemi; il appaiſa prudemment ſon cuiſinier.

Un cuiſinier eſt l'homme néceſſaire; & ſans cuiſinier, quel avantage réel auroient les riches ſur les pauvres? Les médecins viennent

de déclarer que le Dauphin, l'héritier préſomptif du royaume, pâtiſſoit, faute de nourriture abondante. Vîte un cuiſinier pour le guérir; la crainte de lui donner une indigeſtion lui impoſoit un régime rigide qui l'exténuoit dans l'âge de la croiſſance; ſa grandeur le faiſoit jeûner: loin de cette grandeur; le fils d'un payſan mange à ſa faim; les enfans doivent manger; je n'ai jamais jeûné, je hais le jeûne. J'ai célébré la naiſſance du Dauphin en 1781, dans mon *Philoſophe du Port-au-Bled*; je vous implore, meſſieurs les cuiſiniers, ayez ſoin de l'Enfant Royal. Je prépare une ode pour les médecins qui ne prêchent point l'abſtinence; eux ſeuls ſont habiles & guériront.

Un cuiſinier enfin eſt un docteur-médecin qu'il faut conſulter pour ſe guérir de deux maladies mortelles, la *faim* & la *ſoif*: *Omnes mercatores ſumus*: officiers d'infanterie, de cavalerie, de marine, les gens d'égliſe, ceux de robe, ceux de la Cour, ceux des finances & de commerce, tous ne travaillent que pour tenir table d'hôte avec le plus de ſplen-

deur & de délicateſſe. On ne recherche les emplois les plus lucratifs que pour donner un jour des régals à ſes voiſins, à ſes connoiſſances, à ſes parens & ſes amis; qui n'a point de cuiſinier n'a point d'exiſtence.

Chriſtophe de Beaumont.

Ancien Archevêque de Paris, qui m'a donné la *confirmation* en 1752. Sa tête ne ſortira jamais de ma mémoire: j'étois loin alors de penſer que j'aurois un jour à le peindre hiſtoriquement, car il a ſinguliè-rement figuré ſous le règne de Louis XV (1), & lui ne ſe doutoit pas qu'il confirmoit en moi ſon futur hiſtorien. Le roi de Pruſſe l'appelloit dans le temps *le ſeul homme conſéquent qui fût en France.* Il fut ſimple abbé, & il parvint à une haute fortune ſans eſprit, ce qui ſe voit encore de nos jours, où il en

(1) L'Auteur s'occupe en ce moment des portraits de Louis XIV & de Louis XV, pour faire ſuite à ſes *portraits des Rois de France*, en 4 volumes.

faut cependant davantage; il eſt immortaliſé par la fameuſe lettre de J. J. Rouſſeau, chef-d'œuvre ſupérieur aux Lettres-provinciales trop vantées. Voici ce qu'on a fait de mieux ſur ce Prélat qui dans l'hiſtoire aura, certes, une phyſionomie piquante.

Dieu lui donna la bienfaiſance;
Le diable en fit un entêté;
Il couvrit par ſa charité
Les maux de ſon intolérance.

Il troqua deux fois une prélature moindre pour une plus grande & plus riche; il parvint à l'archevêché de Paris; c'eſt le morceau friand de l'Egliſe Gallicane: alors il batailla avec le Parlement, qui lui fit eſſuyer des mortifications continuelles; mais ce Prélat, tout de feu pour ſon parti, ne fut jamais plier.

On peut bien le compter au nombre des favoris de la fortune; né d'une famille noble, mais très-pauvre & ſans conſidération, elle lui fourniſſoit avec peine de quoi ſubvenir aux frais de ſes études qu'il a faites à Paris. Il étoit logé (dit la tradition orale) au troiſième étage, rue des Maçons,

quartier de Sorbonne, chez un perruquier qui a été obligé d'avertir plus d'une fois l'apprentif Docteur, ſon hôte, de l'échéance paſſée du mois de logement & d'accommodage. J'ai vu, depuis lui, quelques abbés monter à une haute fortune pour laquelle ils n'étoient pas nés; l'effronterie s'accorde aſſez bien avec le métalent.

La Conſtitution a tourmenté Louis XIV; il y a une déclaration du Roi, du 7 Octobre 1717, qui défend d'écrire ou parler pour & contre la Conſtitution *Unigenitus*. Il n'y a que quarante ans que ces déplorables querelles ont pris fin; elles ont triſtement agité le cabinet de Louis XV, & uſurpé toute l'attention que méritoient des objets plus importans. Dans tout autre ſiècle, le génie inflexible de *Chriſtophe de Beaumont* auroit pu cauſer une révolution, car c'eſt la fermeté inébranlable du caractère qui fait céder la foule des humains; mais la philoſophie & les rieurs ſont venus trop tôt pour les billets de confeſſion & pour le ſingulier Archevêque qui aimoit tant les Jéſuites.

Il n'eſt plus aucune trace de ces querelles eccléſiaſtiques; les eſprits ſe ſont tournés vers la diſcuſſion des matières politiques; & c'eſt une choſe à remarquer que cette foule d'eſprits vigoureux & ſains qui ont traité avec force & dignité ces objets importans & neufs.

L'Empereur Titus.

IL ne ſe doutoit pas, je crois, qu'on lui ſculpteroit un jour une croix ſur l'eſtomac, qu'on armeroit ſon buſte en agathe, de deux bras, dont l'un tient une croix, &, l'autre une couronne d'épines, & que dans cet équipage, ſurmontant le lourd bâton de Grand-Chantre, il ſe promeneroit à l'office de la Sainte-Chapelle de Paris au milieu de treize Chanoines.

Les Saintes-Chapelles fondées par le Roi Saint Louis, viennent d'être ſupprimées.

Ces Chanoines avoient ſpécialement la garde du tréſor des ſaintes reliques, & toutes ces reliques ſont enveloppées d'or,

d'argent & de pierres précieuſes. Que fera-t-on de toutes ces pieuſes richeſſes dont nos Rois furent jadis acheteurs avides & poſſeſſeurs jaloux? que deviendra ce monument gothique, cette égliſe double, juſtement admirée par la hardieſſe de ſa bâtiſſe?

On voit dans la Sainte-Chapelle de Vincennes une *dent de lait* de l'Enfant Jeſus, & une *goutte* du précieux ſang répandu ſur le Calvaire pour le ſalut du monde. Je ne ſais où l'on tranſportera ces antiques ſaintetés. Ayant eu l'édification de contempler ces deux derniers objets, je ne voudrois pas que les curieux fideles en fuſſent privés dans les ſiècles ſuivans.

La Littérature du Faubourg Saint-Germain, & celle du Faubourg Saint-Honoré.

RIEN de ſi bête quelquefois que les gens d'eſprit: ils veulent ordinairement qu'il n'y en ait dans le monde que pour eux; écoutez un M. Champfort; il eſt d'une ſtérilité par-

faite ; eh bien ! il vous prouvera qu'un grand homme académicien, comme lui, ne doit rien écrire, & qu'il n'a plus qu'à dédaigner tout ce qu'il ne fait pas.

Celui-ci aura attrapé quelques petites penſions, ou connoîtra quelques académiciens, il déménage ſoudain du faubourg Saint-Germain, & va ſe loger au faubourg Saint-Honoré, parce qu'il eſt plus près de l'académie, des coteries littéraires, & ſurtout des financiers à bonne table : ainſi un dévot Muſulman s'approche le plus près poſſible de la Mecque.

Dès que le littérateur eſt logé près du Louvre, il oublie qu'il a été cuiſtre de collége, qu'il a arpenté pendant dix ans les rues fangeuſes de l'Univerſité ; il s'intitule, avec Roch-Nicolas Champfort (ſi bien ſurnommé Champſec), *de la haute littérature*, parce qu'il eſt dans le quartier du Palais-Royal ; il dit cette ſottiſe d'un ton grave ; & paſſant à d'autres qui ne lui coûtent rien, il prétend qu'il n'y a du goût, des lumières, de l'eſprit qu'à Paris ; que le foyer des connoiſſances

connoiſſances humaines eſt viſiblement près des Tuileries ; que l'habitant du faubourg Saint-Germain eſt déja privé de ſes influences vivifiantes ; que ce faubourg n'eſt plus qu'une province, & que, pour poſſéder le *bon goût*, il ne faut pas franchir la rue Saint-Honoré. Quel eſt le Viſigoth qui oſeroit combattre ces éternelles vérités ?

Ce littérateur reſſemble à l'eſcargot qui dans ſa coquille ſpirale va diſant : *Ceci eſt l'univers* : il prend un point mathématique pour le prétendu ſéjour du génie. Il a franchi un ruiſſeau, il eſt plus près du fauteuil, ou dedans, & le voilà déja atténuant les formes & rétréciſſant les objets.

Qu'on diſe à l'habitant de la coquille, que la religion, les loix, le climat & les mœurs doivent donner à la littérature de chaque nation une empreinte particulière ; que l'art d'écrire ſe modifie à l'infini, ſelon le caractère des auteurs ; que les moyens ſont auſſi féconds qu'on les a imaginés rares ; que toutes les poétiques ne ſignifient que ces mots : *C'eſt ainſi qu'il faut peindre, parce que*

nous peignons ainſi ; c'eſt dans cette maiſon qu'il faut habiter, parce que le goût y réſide, vu que nous y allons.

Dites encore à *l'eſcargot*, qu'un ouvrage peut être dans tel pays une copie fidelle de la nature, & hors de nature dans tel autre; alors l'académicien, ou l'aſpirant à l'être, ne vous entend plus, ne vous écoute plus ; il croit avoir tout dit, quand il a répété cette phraſe impertinente : *La littérature des Nations doit reſpecter la littérature du faubourg Saint-Honoré, car c'eſt là que ſiegent les Juges de tout ce qui ſe fait & ſe fera dans les quatre parties du monde, &c.*

Dignus eſt intrare in noſtro docto corpore.

Marivaux.

IL a donné ſon nom à une rue, & ſon ſtyle s'appelle *Marivaudage* ; c'eſt une manière d'écrire qui a de l'affectation. On devroit loger dans la rue de Marivaux tous ceux qui mettent de l'affectation dans

leur manière d'écrire ; conſéquemment M. de Bièvre devroit y avoir le plus bel appartement, enſuite M. de ***, puis M. ***, puis M. *** , &c. ; on y logeroit tous les auteurs qui s'écartent du ſtyle naturel, ou qui enveloppent les idées les plus communes d'expreſſions recherchées ; les alambiqueurs de phraſes, les complimenteurs d'académie, tous ſeroient emménagés là, ainſi que tous les pantins ſont à la foire rangés à la file l'un de l'autre.

Nous avons des rues nouvelles, la rue de Sartine, la rue Cocatrix, la rue Le Noir, la rue de Calonne, la rue Croulebarbe.

La rue de Calonne ! on s'en ſouviendra. Bon Dieu ! quel genre d'eſprit préſide donc à la dénomination de toutes ces rues ? Ne diroit-on pas que c'eſt toujours le même qui fut parrain des rues du *Pet au Diable*, des *Rats*, du *Foin*, des *Marmouzets*, de celles de *Pierre-au-lard* ou *Jean-pain-mollet* ? Criſpin a bien raiſon de dire qu'il *y a des pendards de noms de rues qui ne ſont pas faits pour meubler la mémoire.* A peine dans

toute cette mulitude de rues qui ſortent journellement de deſſous terre, en voyez-vous une qui rappelle un nom cher à la nation ? Vous chercheriez en vain ceux de Dugueſclin, de Turenne, d'Amboiſe, de Sully ? Croit-on que les noms de La Fontaine, de Maſſillon, de Fénélon & de tant d'autres ne rappelleroient pas des idées bien plus gracieuſes & ne ſe fixeroient pas bien autrement dans la mémoire que celui de *Croulebarbe ?*

Les noms obſcènes, quoique défigurés, de la plupart de nos anciennes rues, atteſtent la turpitude de nos ancêtres ; les formes lubriques qu'ils donnoient à leurs pâtiſſeries & qui couvroient leurs tables, n'oſeroient ſe repréſenter parmi nous. Ils étoient groſſiers, d'accord ; mais nous, nous révérons trop l'opulence & le crédit ; nous encenſons tout ce qui a l'apparence de la faveur, & nous nous hâtons de proſtituer nos hommages envers tous les hommes que la fortune a un peu élevés.

Du temps de la régence, le laquais bruſquant la fortune, du derriere du carroſſe

s'élançoit dedans en friſant la roue : aujourd'hui, *l'agiotage* perpétuellement voilé ſous le nom de *compagnies*, prend juſqu'au maſque de l'interêt public pour violenter à bas bruit cette même fortune, & tout ſe décore de ce prétexe ſpécieux ; il n'y a pas une affaire de finance qui ne prenne pour deviſe : *le bien public* ; & des hommes en place ont répété à ceux qu'on avoit dépouillés : *paix, paix, c'eſt pour votre bien.*

DIALOGUE
ENTRE TROIS POETES.

SCENE PREMIERE.

M. CAILLOU, M. BINBIN, M. FADON.

M. Caillou.

Que penſez-vous, Meſſieurs, du poëme que je viens de vous lire ? j'ai vu combien vous en étiez charmés ; mais dites-moi en amis votre ſentiment ?

M. Binbin.

C'eſt admirable.

M. Fadon.

C'eſt de l'antique tout pur.

M. Caillou.

Je croïs que j'ai du goût?

M. Binbin.

Il y a du génie, du..... génie; mais le goût.... le goût, c'eſt autre choſe.

M. Caillou.

Comment, monſieur, vous me refuſeriez du goût? vous ſavez ce que je vous accorde, ainſi.....

M. Binbin.

Vous pouvez, ſur ma parole, publier ce poëme, il fera une ſenſation étonnante.

M. Caillou.

Je le lis déja par-tout: c'eſt un applaudiſſement univerſel; les hommes ſont émus, & les femmes ſtupéfaites.

M. Fadon.

Je ne ſavois pas que les femmes ſe connuſſent en poéſie.

M. CAILLOU.

Pardonnez-moi : tenez (*tirant une liſte de ſa poche*), voilà trois ducheſſes, ſix marquiſes, huit comteſſes qui veulent m'entendre. Tous les endroits forts frappent ſingulièrement les femmes.

M. FADON.

Imprimez, imprimez, M. Caillou, les portes de l'académie vous ſont ouvertes.

M. CAILLOU.

C'eſt bien ce qu'on m'a promis ; les académiciens eux-mêmes ſont terraſſés par pluſieurs morceaux.

M. BINBIN.

A l'impreſſion, vous les étonnerez encore davantage ; car c'eſt là qu'on voit ſi le goût....

M. CAILLOU.

Je ne ſais, j'aime mieux les lectures ; c'eſt une choſe raviſſante qu'une aſſemblée qui vous a promis d'avance de vous louer, & qui vous tient fidèlement parole.

M. Binbin.

Vous avez mis un peu à contribution tous les poètes.

M. Caillou.

D'accord ; les grands maîtres en ont fait autant ; d'ailleurs le *fondu*....

M. Fadon.

Vous pouvez vous en paſſer ; quand on peint la nature, il faut être grand & irrégulier comme elle.

M. Binbin.

Un peu d'ordre ne nuiroit pas. Que n'avez-vous tout-de-ſuite traduit Thompſon?

M. Caillou.

Ah! il auroit fallu mettre *traduction* à la tête de mon *poëme*, au lieu qu'en prenant de côté & d'autre, ainſi qu'ont fait les grands maîtres....

M. Binbin.

Allons, le premier faureuil vacant vous eſt deſtiné; je vous promets ma voix.

M. Fadon.

Ou la poéſie eſt décédée, ou tous les ſuffrages vous ſont aſſurés : votre poëme briſe les portes.

M. Caillou.

C'eſt ce que tout le monde me dit ; mais il faudroit en vérité la poitrine d'un tragédien pour répondre à toutes les invitations : je me cache ; on me relance, on me déterre.

M. Binbin.

Imprimez, imprimez.... S'il ne réuſſit pas, je ferai une terrible querelle au Public ; je lui apprendrai à ſentir.

M. Fadon.

Souvenez-vous, je vous prie, après l'impreſſion, lorſque vous ſerez environné de gloire, de nous faire quelque petite part de celle que vous aurez acquiſe, puiſque c'eſt nous qui avons reconnu les premiers votre prodigieux mérite, & qui l'avons annoncé aux académiciens, aux ducheſſes, aux poétereaux.

M. Binbin.

Allez chez l'imprimeur : les applaudiſſemens d'un ſalon ſont très-bornés ; un homme comme vous n'eſt point fait pour cette renommée étroite ; élargiſſez les murailles, & que la France entière aſſiſte à votre lecture.

M. Fadon.

Votre renommée égalera celle de *Ronſard*, mais elle ſera plus juſte & plus durable.

M. Caillou.

Vous m'avez fait cependant entrevoir, meſſieurs, que je n'avois que peu de goût & point d'ordre.

M. Binbin.

La grande poéſie doit s'élancer d'un pas hardi & vagabond.

M. Fadon.

L'ordre eſt fait pour les eſprits communs ; vous peignez les objets à vue d'oiſeau, & comme aſſis ſur un rocher élevé.

M. Caillou.

Vous avez là une bonne idée, M. Fadon ;

oui, en commençant mon poëme, je m'aſſeyerai ſur un roc, & cela juſtifiera le déſordre.

M. Binbin.

Un *fouilli* en peinture n'eſt-il pas une plus belle choſe qu'un parc ſymétriſé? puis vous avez les *notes* qui expliquent tout.

M. Caillou.

Oh! je les ai copiées de tous les livres; la vile proſe ne me regarde pas.

M. Binbin.

Allez chez l'imprimeur : qui n'admireroit pas ces deux vers, par exemple?

Et du jus des raiſins tous les Suiſſes trempés,
S'en vont danſant gaiement ſur leurs rocs eſcarpés.

M. Fadon.

L'Helvétie les répétera.... Publiez, publiez; le moindre retard eſt un vol fait à votre gloire.

M. Caillou.

Eh bien! mes chers admirateurs, vous ſerez ſatisfaits, ainſi que le Public; je vais me faire imprimer.

SCENE II.

M. BINBIN, M. FADON.

M. BINBIN.

LE pélerin ! il en tient : tu verras la belle figure que fera ſon poëme en ſortant de chèz l'imprimeur.

M. FADON.

On dormira dans le *fouilli* ; il a donné par ma foi dans le panneau.

M. BINBIN.

C'eſt là où je l'attendois. Ce poëme divin, après-demain ne vaudra pas le diable, & *juſtice ſe fera.* Comment, pendant toutes ces belles lectures, on ne daignoit pas s'appercevoir que je ſuis poète auſſi, poète antérieur, poète ſage !

M. FADON.

Oh ! le goût vous tient lieu de tout le reſte....

M. BINBIN.

Il n'en a pas l'ombre, ce petit compa-

gnon ; il donne inceſſamment du nez en terre : je ferois bien du génie ſi je voulois, mais j'ai trop de goût pour cela.

M. Fadon.

Vous, vous auriez toujours dû réuſſir.

M. Binbin.

Oh ! la foule d'envieux ! croiriez-vous que je me ſuis vu ſix fois de ſuite tout un parterre d'ennemis ?

M. Fadon.

C'eſt beaucoup.... Il ne s'attend pas, notre ſecond *du Bartas*, à la chute épouvantable du roc ſur lequel il s'eſt aſſis.

M. Binbin.

J'en ris de tout mon cœur.... Je vois bien préſentement que c'eſt à moi qu'il appartient de reſſuſciter la poéſie françoiſe : on dit que mes vers ſont ternes ; mais c'eſt qu'on n'a pas aſſez ſcrupuleuſement examiné que le vrai goût les fait ainſi : c'eſt ce que je démontrerai la première fois que je parlerai ſans contradicteur.

Quartiers de Nobleſſe.

LE mot *quartier* vient de ce qu'autrefois on mettoit ſur les quatre angles d'un mauſolée, ou tombeau, les écuſſons du père, de la mère, de l'aïeul & de l'aïeule du défunt.

Tout tombe avec le temps ; l'ordre de l'Etoile inſtitué par le roi Jean, qui avoit une ſi belle deviſe : *Monſtrant regibus aſtra viam*, eſt abandonné aux chevaliers du guet.

Les chevaliers & commandeurs profès de l'ordre de Saint-Lazare, portent journellement une croix verte à huit pointes, couſue ſur leur habit, &, dans les cérémonies, ſur leur manteau. Cette croix verte eſt la marque diſtinctive de l'ordre dont MONSIEUR, Frère du Roi, eſt le Grand-Maître. Les vulgaires Pariſiens, qui ne ſont pas accoutumés à ce ruban verd de nouvelle date, demandent toujours ce que c'eſt que cet *ordre*, parce qu'ils ont l'œil façonné à la couleur bleue, & non à la verte.

Les chevaliers de Saint-Louis ont une croix avec un ruban couleur de feu. Le Roi eſt le Grand-Maître de cet ordre, & voilà pourquoi l'héritier préſomptif de la couronne en eſt revêtu au moment de ſa naiſſance.

Un large cordon bleu en baudrier, qu'on porte ſur la hanche, tel eſt l'attribut de l'ordre du Saint-Eſprit. Porter la croix à la hanche, au lieu de l'avoir au cou ou ſur la poitrine, c'eſt une ſingularité nouvelle.

Aucun orfévre ne peut acheter le collier de l'ordre du Saint-Eſprit, parce qu'il appartient à l'ordre, & qu'il lui revient après la mort de celui qui le portoit.

Vient enſuite l'ordre de Saint-Michel, inſtitué par Louis XI ; le ruban eſt noir. Louis XIV nomma Hardouin Manſard & André Le Nôtre chevaliers de Saint-Michel. Cet ordre eſt accordé à des gens-de-lettres, à des échevins & à des financiers ; comme ils ſont roturiers, on leur envoie des lettres de nobleſſe la veille de leur réception. L'Auteur de *Vert-vert*, paſſable-

ment hypocrite, ſollicita le ruban noir, & l'obtint.

Un bourgeois, quand il veut rire de la chevalerie, dit, en ſe mettant à table, qu'il eſt *de l'ordre de la Table ronde*; il dîne mieux que les anciens chevaliers, car autrefois ils portoient avec eux toute leur cuiſine, du ſel & quelques épices; ils vivoient de leur chaſſe, & quand ils avoient tué un chevreuil, ils le plaçoient ſur une table de pierre, le recouvroient d'autres pierres & en exprimoient le ſang. Nos chevaliers font meilleure chère; mais ils font encore la quête en mémoire de leurs aïeux.

Les ſouverains ſont bien heureux que les hommes ſe paient en croix d'émail & en rubans plutôt qu'en argent ou autre récompenſe ſubſtantielle; c'eſt une monnoie légère qui acquitte des ſervices conſidérables : on verſe ſon ſang pour ces marques extérieures.

Il y avoit autrefois l'ordre du cordon jaune; il fut aboli par Henri IV.

M. Chérin, généalogiſte, ou ſon ſucceſſeur, examine ſi l'on a les *générations ſuffiſantes*

fiſantes pour entrer dans les différens ordres. Ce rapporteur eſt un vrai juge ; on tremble devant ſon inſpection : on ſe plaint, on murmure, on trouve les formes ruineuſes & difficiles. Tantôt il y a *trop de robe*, tantôt il n'y a point aſſez d'*illuſtration*. Ce généalogiſte rigide n'eſt pas pénétré de ce vers philoſophique qui dit que parmi les hommes, *L'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée.*

Voilà au fond toute la différence ; mais la tête humaine va au devant de toutes les illuſions des Cours. L'épée veut ſans ceſſe humilier la magiſtrature. Accourez, Gaſcons, Provençaux, Flamands, Bretons, accourez avec vos pancartes, M. Chérin, ou ſon ſucceſſeur, va vous rabrouer d'importance : combien avez-vous de quartiers ? Voyons ; en comptez-vous deux cent cinquante-ſix ? O chétive exiſtence des hommes ! O quelle importance on veut lui donner ! Mais il s'agit des honneurs de la Cour, c'eſt-à dire, *préſentation pour les femmes, chaſſe & carroſſe pour les hommes*, ce qui entraîne pour l'avenir la ſuſceptibilité d'être invité

au repas avec Leurs Majeſtés. Dans une loge de Francs-Maçons, les frères ſe bariolent de cordons bleus, verds, rouges, de croix & de dignités de toute eſpèce ; on eſt là chamarré comme des princes. Un frère diſtrait ſortit un jour de la loge & ſe promena dans la rue : alors toute la canaille de le regarder, de le ſaluer ; il ſortit de ſa diſtraction à force d'être monſeigneuriſé ; & comme il avoit *quatre* ou *cinq* cordons, on avoit redoublé les révérences.

Nouvelles de Perruquiers.

ON appelle ainſi tous ces bruits faux qui viennent on ne ſait d'où, qui circulent on ne ſait comment, qui ſont plus abſurdes que le menſonge même, parce qu'ils outragent tout-à-la-fois la vérité, la coutume & l'ordre des choſes.

Il y a quelquefois dans ces nouvelles un côté apparent qui commande l'attention ; on écoute, mais bientôt la ſottiſe ſe trahit

d'elle-même. Les nouvelles les plus ridicules voyagent donc de maiſon en maiſon, juſqu'à ce qu'elles tombent par leur propre ineptie. Ces plats nouvelliſtes ignorent abſolument la ſérie des choſes, mais ils rencontrent quelques mots par haſard, & l'homme inſtruit qui ſait par l'hiſtoire qu'il ne faut qu'un homme & qu'une ſemaine pour changer la face d'un empire, prête l'oreille à tout, parce qu'il ſait juger de ce qui ſort de l'ordre des poſſibles.

Quelques bulletins qui circulent chez l'étranger, ſont remplis de ces miſérables nouvelles : il eſt bien plus dangereux de défigurer les faits, que de les nier ou de les paſſer ſous ſilence. Les bulletins accommodent les faits au goût des pays où on les envoie ; les éloges y ſont encore plus faux que ne le ſont les ſatires. Ce ſont des nouvelles de perruquiers que l'on gobe dans les pays étrangers, & la direction des bulletins en rit ſous cape ; elle ſait qu'il n'y a rien de trop abſurde pour certains lecteurs. Il fut un temps où les Ruſſes ayant pris pour inſti-

tuteurs des garçons perruquiers, croyoient à leur ſcience & à leurs vues politiques : il circule encore en Allemagne de ces hiſtoires impertinentes dont les élémens ne ſont pas même reconnoiſſables, tant la nature des choſes y eſt bleſſée.

Savez-vous, Lecteur, ce qu'il y a de plus rare au monde, ce qui eſt plus rare qu'un diamant gros comme le poing ? c'eſt une tête ſaine & bien organiſée. Les hommes en général ont une mauvaiſe logique ; ils aſpirent avidement la ſottiſe, le menſonge, l'erreur. Tout ce qui les diſpenſe de l'eſtime, de l'admiration, eſt toujours bien accueilli par eux ; ils ſe précipitent dans l'enthouſiaſme, mais ils retombent naturellement dans tout ce qui conſtitue la malice, la méchanceté, la ſatire ; & lorſque l'on ſonge à tous ces bruits haſardés qui flétriſſent les réputations, ſans choix & ſans meſure, on ſe renferme dans un cercle particulier où l'on s'abſout ; & ſi l'on craint toujours l'improbation publique, on devient en même temps moins ſenſible aux applaudiſſemens

des hommes ; car il eſt encore plus triſte de les connoître, que dangereux d'être neuf à leur égard.

Approuvé par l'Académie des Sciences.

LE moindre artiſan ſe munit aujourd'hui d'une approbation de cet illuſtre Corps, qui deſcend, ce me ſemble, à des objets quelquefois indignes de lui. Par exemple, les ſouliers d'homme ſont d'un noir très-luiſant, ſoit qu'on s'habille ou qu'on ſoit en déshabillé. On vend un vernis élaſtique qui donne ce luiſant ; l'auteur l'appelle *Cire coquette* : voilà ce vernis qui eſt approuvé par l'Académie des Sciences. Mais, conſulté par le Gouvernement, ce Corps illuſtre a donné ſur l'*Hôtel-Dieu* un mémoire précieux dans toutes ſes parties ; c'eſt pour la première fois que l'arithmétique a fait pleurer. L'*Hôtel-Dieu*, placé au centre de la Capitale, reſſerré, anguſtié, où les malades étoient ſerrés pluſieurs dans un lit pieds contre têtes, va

ſe partager en quatre Hôpitaux ſur des emplacemens ſalutaires.

Un Corps auſſi éclairé que celui de l'Académie des Sciences, pourroit devenir la lentille où ſe viendroient réunir les divers objets de reſtauration que l'œil du Gouvernement doit ſaiſir & embraſſer.

J'aime à croire qu'un Corps ainſi compoſé, qu'un Corps dans lequel *non agitur de verbibus, ſed de reis*, qui s'occupe des choſes & non de billevefées grammaticales, j'aime à croire, dis-je, que ce Corps feroit merveilles, ſi jamais on le conſultoit ſur les différentes parties de l'adminiſtration. Qui doute qu'ils ne s'en tiraſſent beaucoup mieux que les chétifs commis d'un chétif bureau preſque toujours préſidé par un chef qui croit ſavoir ce qu'il a mal étudié à travers le priſme des préjugés, &c ?

Tableau des Avocats.

Les Avocats ſont les peintres de leur *tableau* : les peintres ne veulent pas, dans leurs compoſitions, de ces figures lumineuſes qui laiſſent toutes les autres dans une ſorte d'obſcurité ; les Avocats effacent donc tout nom qui dans l'ordre eſt environné d'un dangereux éclat ; & tout nom qui paroît trop briller au *tableau*, ſera rayé infailliblement ; l'on dira qu'on a manqué à ſes priviléges, pour avoir bien écrit, en outre-paſſant les bornes de la médiocrité confraternelle ; ſi l'Avocat rayé ſe plaint, on lui reprochera publiquement de ne pas aimer le *Droit Romain*, & cette ridicule inculpation ſera répétée de tous les confrères.

Les Avocats ne reprendront leur dignité perſonnelle & leur indépendance abſolue, qu'en déchirant le *tableau* qui les aſſimile exactement à une communauté de procureurs ; ce qu'ils ont encore le malheur de ne pas appercevoir.

Hôtel de Clugny.

LE palais ordinaire des Rois de la première race, eſt habité aujourd'hui par le ſieur Moutard, libraire; il dîne où ſoupoit l'Empereur Julien, & ſes ſervantes habitent les chambres où Charlemagne fit enfermer ſes deux filles qui avoient un peu trop hérité du tempérament de leur père. Ce fut pour les yeux de Charlemagne un étrange ſpectacle, lorſque cet Empereur, levé de trop grand matin, ſe promenant dans ſa chambre, & jettant les yeux ſur une petite cour de ſon palais, apperçut à travers les fenêtres, à la lueur du crépuſcule, la princeſſe, ſa ſeconde fille, les pieds dans la neige, portant ſur ſon dos le premier miniſtre. Prête à ſuccomber ſous ce fardeau, elle le tranſportoit courageuſement juſqu'à l'autre bout de la cour; ainſi l'on n'auroit pu découvrir ſur la neige des pas d'homme, & le ſecret de leurs amours reſtoit en ſûreté.

Charlemagne prit d'abord pour une viſion ce qu'il voyoit ; mais l'amour franchit les diſtances, ainſi qu'il affronte tous les périls. Le ſage Empereur jugea que la ſévérité feroit éclater la honte de ſa fille ; il pardonna, & content des longs & fidèles ſervices d'Eginhard, il ordonna le mariage des deux amans : il fut depuis que c'étoit la princeſſe elle-même qui avoit imaginé cet expédient, & qui avoit forcé Eginhard d'y conſentir.

Eh bien, cette plaiſante ſcène s'eſt peut-être paſſée dans les cours du ſieur Moutard, qui ne ſonge point à lire l'hiſtoire, mais bien à la faire imprimer.

Dans une rue voiſine & étroite, un jeune homme, pour voir ſa maîtreſſe, poſoit une planche longue de ſeize pieds, dont le bout portoit ſur le bord de la fenêtre ſituée en face de la ſienne. Sur ce pont pliant & dangereux, il franchiſſoit l'eſpace d'une rue à trente pieds de hauteur. Il racontoit l'événement dans un âge plus mûr : *Aviez-vous peur* (lui dit quelqu'un) ? *Oui* (dit-il), *en revenant.*

Bains du Sieur Albert.

Ils ſont de propreté & de ſanté ; c'eſt le plus bel établiſſement & le plus commode qui exiſte en ce genre. Les bains de vapeurs & de fumigation y ſont en uſage ; les douches y ſont aſcendantes, deſcendantes ou latérales, ſuivant la partie affectée & l'intention du médecin ; enfin on peut ſe baigner là dans un réſervoir de marbre qui contient un volume de trente muids d'eau, en tout temps claire & limpide. On peut nager dans cette vaſte baignoire, ſans que l'eau ſoit échauffée par la chaleur du corps, & profiter ainſi, ſans riſque, des avantages d'un bain froid & de rivière.

Là ſe trouve une douche curieuſe, unique en Europe, une douche aſcendante, au moyen de laquelle on peut ſe paſſer d'une ſeringue, car un jet d'eau en tient lieu, & par ſa force rapide & aſcenſionnelle, forme un clyſtère perpétuel. On peut donc ſe laver les entrailles à ſouhait, & l'on n'a beſoin

pour cela ni de piſton ni de canule. Les lavemens d'eau pure compoſant, je crois, la moitié de la médecine, cette douche aſcendante fait en deux heures de temps ce que douze garçons apothicaires n'opéreroient pas en quinze jours; il ne faut que s'aſſeoir ſur le ſiége percé, & le jet-d'eau irréſiſtible monte, s'inſinue à quatre pouces de l'anus, & vous arroſe les inteſtins doucement, sûrement, long-temps & abondamment.

Mais l'art de maſſer, ſi perfectionné dans les Indes orientales, eſt encore malheureuſement dans ſon enfance en Europe; l'on ne ſauroit comparer notre pratique avec celle qui eſt en uſage dans les climats chauds; nous n'aurons donc jamais parmi nous la délicateſſe du toucher, ni l'adreſſe ſouple & ingénieuſe qui diſtingue les *maſſeurs* de l'Inde.

Il y a ſur la rivière des bains chauds à vingt-quatre ſols, mais ſans linge. Voilà de quoi décraſſer la gent pariſienne: eh bien! il y a moitié de la ville qui ne ſe lave jamais, & qui n'entrera dans aucun bain pendant tout le cours de ſa vie.

Ordonnance du 3 Avril 1762.

Elle veille à conſerver la blancheur de notre peau, & à la propagation de nos grâces nationales; elle reſtreint le nombre des nègres ou mulâtres américains que leurs maîtres amènent en France, & dont le nombre eſt devenu trop conſidérable; il en pouvoit réſulter un mélange dans le ſang françois.

On a banni les nègres, on les a aſſujettis à ſe faire enregiſtrer au greffe de l'amirauté, ſans quoi ils ſont arrêtés & conduits au port du Havre, où ils ſont embarqués pour les colonies. Cependant il en reſte encore pour les ducheſſes & les femmes de haut rang; on en voit auſſi dans la muſique des Gardes-Françoiſes: on a toléré les négrillons.

Le commerce des eſclaves noirs a été tellement conſacré par la légiſlation, qu'il eſt aſſujetti à un code connu ſous le nom

de *Code noir*. L'avarice & la cupidité ayant brouillé toutes les idées dans des têtes chrétiennes, la philoſophie a tenté de plaider les droits impreſcriptibles de la nature & de l'humanité, & une ſociété philantropique, modelée ſur celle de Londres, s'efforce aujourd'hui d'arracher à l'eſclavage & aux calamités qui l'accompagnent, cette eſpèce d'hommes que nous avons ſacrifiés (tout en liſant l'Evangile) au plaiſir de boire du café & de manger du ſucre. Cette ſociété prouve que les eſprits s'améliorent, & que la morale univerſelle eſt faite pour triompher de la morale des Etats, c'eſt-à-dire, *du crime réduit en principes*; tant il eſt vrai qu'en dépit de la verge de fer du deſpotiſme, de l'intérêt particulier & de toutes ſes menées ſourdes & tortueuſes, la juſtice vient toujours à bout de rentrer dans ſes droits! Les titres de l'homme, ce roi de l'univers, ſont gravés par-tout, & les pratiques fallacieuſes de ſes tyrans ne peuvent ſoutenir long-temps les regards du ſoleil.

Etudes des Gens de Pratique.

QUEL eſt ce réceptacle de papier timbré tout griffonné ? quel prodigieux amas de liaſſes entaſſées ! Je crois entendre ſortir du centre de ces papiers enfumés & poudreux, les gémiſſemens des pauvres plaideurs ; ils ont payé le papier timbré, l'huiſſier, l'avocat, le procureur, le greffier, & voilà ce qui reſte de ces coûteuſes querelles, un doſſier, un grimoire dont la vue épouvante l'œil. Mais que fait ce praticien ? il ouvre ce doſſier poudreux, il y cherche un petit bout de papier qui doit un jour troubler des familles & cauſer la ruine des frères ; il ſourit en appercevant cette ſource d'éternelles diviſions. Ces papiers tout roux ſont plus agréables à l'œil d'un praticien, que Racine ne l'eſt à la ſenſibilité d'un jeune homme.

Voyez ces clercs courbés, ils font trimer la plume ſur le papier timbré. Bon, le pro-

duit de la Ferme augmentera de la durée des diſcordes domeſtiques, des diviſions de l'orgueil, des coups ténébreux de la méchanceté ; c'eſt la chicane qui répand le plus d'encre dans le monde ; elle en répand plus que le commerce, plus que la littérature. Ses écritures ſont maſſives, & des millions ne les acquittent point ; la chicane enrichit le trône, & le timbre forme un des fleurons de la couronne du Monarque : ô chicane ! ô timbre ! ô majeſté des Rois ! ô Etudes des Gens de Pratique !

Molière.

MOLIÈRE eſt poſé ſur la cheminée en glace du grand ſallon de la Comédie françoiſe, & domine là les autres auteurs dramatiques.

Il eſt dans ſa maiſon (1), & il a l'air

---

(1) L'Auteur a fait *la Maiſon de Molière*, Comédie ; & l'on a propoſé d'appeller ainſi *le Théâtre François*.

du maître du logis ; il eſt ſeul, & cette ſolitude eſt un emblême de ſon génie unique.

Et pourquoi avoir répété deux fois l'effigie de *Voltaire ?* il eſt ſous le veſtibule, il eſt encore au ſallon ? Ce double emploi à l'air de vouloir peindre ſa vanité inſatiable & l'envie démeſurée qu'il avoit de ſe reproduire.

Pourquoi Regnard, Piron, Dufreſni, Thomas Corneille, dans le ſanctuaire du génie ? Il ne falloit laiſſer dans le ſallon que les grands Maîtres de la ſcène françoiſe, & porter les autres dans un ſallon voiſin ; cette rare aſſociation bornée à quatre têtes ſupérieures, en auroit plus dit que toutes les inſcriptions.

Le philoſophe aura ſans doute plus d'un reproche à faire à Molière, en examinant le but & la moralité de chacune de ſes pièces, & quelle influence utile ou dangereuſe elles ont pu avoir tour-à-tour ſur ſon ſiècle. On appelloit publiquement Molière, de ſon vivant : *Maître d'école en fait de vilainies.* Mais dès qu'il ne fut plus, on lui prêta les vues de la plus haute ſageſſe & la marche

approfondie

approfondie de la plus décente philoſophie. Ainſi rien ne coûte aux détracteurs ni aux panégyriſtes. L'envie, qui perſécute les grands hommes, ſe métamorphoſe à leur mort en une admiration ſtupide.

Molière mérite notre hommage pour avoir corrigé ſon ſiècle de pluſieurs ridicules qui importunoient ſans doute la ſociété, encore plus que certains vices, puiſqu'elle lui en a ſu tant de gré; mais on ne peut ſe diſſimuler en même temps que, dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages, il n'alarme la décence & les mœurs; toutes ſes pièces ne ſont pas également irréprochables. L'art dramatique raſſemblant tout un peuple, eſt une eſpèce d'inſtruction publique, qui eſt de la plus grande conſéquence dans ſes effets.

La famille de Molière ne lui pardonna point de s'être fait comédien. Vainement donna-t-il les entrées libres aux Poquelins, aucun n'en voulut profiter; il fut rayé de l'arbre généalogique qu'un de ſes parens fit dreſſer. Cette opinion étoit donc bien enracinée dans les eſprits, puiſque le grand

poëte, avec toute ſa gloire, ne put abſoudre le comédien.

C'eſt peu : il étoit *valet de chambre du Roi.* Voulant un jour uſer de ſa qualité, & en conſéquence faire *le lit du Roi*, un autre valet de chambre ne voulut point partager le ſervice avec lui, prétendant qu'il n'étoit point fait pour aller de pair avec un comédien. Le Roi le ſut & en fut très-fâché; mais il garda le ſilence.

Autre exemple plus fort : les ſecrétaires du Roi apprenant que le fameux Lully, pour concourir aux délaſſemens de Louis XIV, s'étoit chargé (quoique ſous le maſque), du rôle de Muphti dans *le Bourgeois-Gentilhomme*, retarderent long-temps ſa réception, & firent naître les plus grandes difficultés: il n'étoit néanmoins que pantomime; il n'avoit pas le viſage découvert; il ne repréſentoit qu'à la Cour, que devant le Roi, & pour lui plaire; & l'opinion dominante lui fit un crime de cette complaiſance.

En 1661, Paris avoit cinq théâtres; c'étoit le moyen de donner à l'art tout ſon dé-

veloppement ; auſſi ce furent les beaux jours de la ſcène françoiſe. Les circonſtances ne créent point le génie, mais elles aident à ſon eſſor. Molière avoit un théâtre à ſes ordres ; il pouvoit eſſayer ſes ouvrages, en voir préalablement les effets, & les corriger à pluſieurs repriſes : il avoit la protection du Monarque, dont le coup-d'œil étoit fait pour l'enflammer ; il avoit des amis illuſtres qui chériſſoient ſon art ; il étoit encouragé par ces applaudiſſemens journaliers qui ſoutiennent le poëte, qui lui ordonnent de nouvelles compoſitions. Il ne ſe faiſoit imprimer qu'après avoir été joué vingt ou vingt-cinq fois, & les lecteurs favorablement diſpoſés par le ſuccès, en voyant ſes pièces, renvoyoient le jeu des acteurs. Il touchoit le revenu légitime de ſes honorables travaux (& cela montoit à près de trente mille livres par an). Il n'avoit pas à ſes oreilles le bourdonnement monotone & continu de ces folliculaires qui ont raiſon trente fois le mois, & qui pèſent tous les eſprits dans des balances, comme on fait, toujours de

la plus grande juſteſſe. Aujourd'hui, qui conque s'abandonne à cette carrière devenue plus difficile, eſpéreroit vainement quelques-uns de ces avantages. L'homme-de-lettres n'obtient pas (je ne dis point les ſecours néceſſaires), mais la juſtice qu'il auroit droit d'attendre, comme ſi l'exiſtence littéraire étoit comptée pour rien; on le laiſſe ſeul avec ſon art.

Mais, quand on lit pluſieurs pièces de ce poëte comique, ne diroit-on pas qu'il écrivoit dans un pays & dans un ſiècle où les femmes étoient eſclaves? C'eſt qu'il imitoit Bocace encore plus que les mœurs nationales, & que, d'après ce conteur licencieux, il repréſentoit les maris & les tuteurs comme des perſonnages mauſſades & tyranniques, & les amans ſéducteurs comme des êtres ingénieux & charmans. Il plaide donc dans ſes ouvrages la cauſe des femmes diſſipées & galantes; il a ôté à la bourgeoiſie ſes mœurs ſévères, gage de l'innocence & du repos des familles; ſes comédies fourmillent de traits ſcandaleux & propres à renforcer

dans notre siècle l'inconduite des femmes & leur pente à la galanterie ; on diroit qu'il a mis tout son art à rendre ridicules les plus saints devoirs du mariage. Ainsi, chez ce grand poëte, le poison des bonnes-mœurs est tout à côté du fléau du ridicule.

La voix publique demande un second *Théâtre François*, à la place des treteaux qui déshonorent l'art, & elle ne l'obtient pas.

Indécence dans les églises.

IL arrive aux bons payſans ou au plus bas peuple de chanter la meſſe ou les vêpres ; ſans l'avoir jamais appris autrement que de l'entendre perpétuellement de la bouche des prêtres ; mais comme ces mots latins n'ont point de ſignification pour les chanteurs, ils crient à tue-tête, & c'eſt ainſi qu'ils ſe dédommagent de l'ennui de n'y rien comprendre.

On ne rencontre pas dans nos temples cette décence qui caractériſe les égliſes ré-

formées, soit que la trop grande fréquence des actes religieux affoiblisse infailliblement le respect qui leur est dû, soit qu'il en coûte aux Parisiens de conserver un maintien tranquille & respectueux, de sorte que le corps n'ait que les mouvemens indispensables, & que l'esprit paroisse détaché des pensées du monde. Une pareille situation devient un état violent pour les Parisiens, & il est nécessaire qu'elle ne soit pas de longue durée. Les caractères dominans de la jeunesse parisienne sont la vivacité & l'impatience; l'œil est distrait, on regarde les allans & les venans; les loueurs de chaises tourmentent les fidèles, tendant la main, remuant de la monnoie.

On traverse les églises comme si c'étoient des places publiques; il n'y a point d'irrévérence proprement dite, mais on marche tête levée; le maintien n'a pas le respect qu'on doit au temple où la créature adore le Créateur.

On vient saisir quelques phrases d'un sermon, puis l'on quitte en secouant la tête,

comme s'il s'agiſſoit d'un paradeur qu'on écoute un moment & qu'on abandonne.

Les ſermons, il eſt vrai, ne devroient pas durer plus d'une demi-heure. Si l'on y prend garde, l'attention ne peut guere aller au-delà de ce terme. Un ſermon court & bien plein ſur le devoir de chaque état, auroit plus de force que ces longs diſcours; la vraie meſure d'un ſermon ne doit guere paſſer l'étendue de vingt à ving-cinq minutes, ou trente au plus. Le grand calme trop continu des objets, la monotonie de la voix qui ſe fait entendre, l'attention qui ſuſpend la fonction des ſens, les longueurs du recueillement, cauſent ces accidens ſoporeux, communs aux marguilliers aſſis dans l'œuvre, & ſi contraires à l'édification publique.

Si l'orateur ſacré étoit aſſez prudent pour n'aſſembler ſes auditeurs qu'à des heures fort éloignées des repas, il ne verroit pas quelquefois les perſonnes même les plus pieuſes ſuccomber ſous le travail & les effets de la digeſtion; il ne les entendroit

pas répondre aux phraſes tonnantes de l'orateur par un ronflement propre à ſcandaliſer, quelque involontaire qu'il ſoit.

Quelques abbés prêtent à l'indécence publique en affichant une de leurs compoſitions, comme ſi c'étoit une pièce de théâtre. Lecture préliminaire, académiciens & gens-de-lettres avertis, prévenus en bien; billets, gardes, difficulté d'entrer, affluence d'équipages; c'eſt une premiere répréſentation; on ſe mouche, on crache, on remue les chaiſes, pour dire qu'on eſt ſatisfait du ſtyle, & l'orateur, le bonnet carré en main, ſaluant preſque l'auditoire favorable, pétille de joie, comme un comédien.

Dans la chapelle de l'académie, avant que l'orateur ſacré commence, un ſuiſſe à hallebarde crie : *Meſſieurs, le Roi défend d'applaudir.* On a été obligé d'avertir les Pariſiens, par des affiches imprimées, que telle égliſe n'étoit pas une ſalle de ſpectacle; la chaire évangélique, ſans cette précaution, alloit devenir un théâtre à monologues.

On appelle publiquement ces prédicateurs, des Théiſtes. Des talens médiocres figurent dans la chaire, parce que rien n'eſt devenu plus aiſé qu'une compoſition de ce genre; tel orateur voulant ſe diſtinguer, y introduit des tours de force, prend *le langage politique*, comme on prenoit, il y a trente ans, *le langage encyclopédique*; c'eſt une facétie ſérieuſe. Le prône d'un bon curé fera toujours plus de bien que les diſcours bizarres que ſe permettent des abbés à *ſtyle véhément*, lequel diſcorde au lieu, au temps, au ſujet, & avec l'habit de celui qui parle.

Les prédicateurs ſubalternes n'uſent point de ce charlataniſme; ils ont tout bonnement quinze ou vingt ſermons en tête; ils les arrangent comme ils peuvent. Ce ſera le jour de Saint Joſeph, par exemple; ils diront: *Saint Joſeph étoit menuiſier, il faiſoit des confeſſionnaux; nous allons donc, mes frères, parler de la confeſſion*; ou ce ſera l'équivalent de cette fine tranſition.

Dans plus d'un ſermon de nos jours, compoſé par ces abbés, qui ſont prêtres

chez celui qui tient la feuille des bénéfices, & philoſophes déclamateurs chez l'académicien, il n'y a de chrétien que *le ſigne de la croix*, & le *texte* pris de l'évangile.

Les grandes paroiſſes, où ſe diſent tant de meſſes à la fois, offrent le comble du déſordre. Le peuple ſe pique d'entendre une *baſſe meſſe* le dimanche, puis il s'enfuit, en diſant du prêtre : *Il a été fort habile*; un autre dit : *Me voilà débarraſſé, j'ai entendu la meſſe.* C'eſt une confuſion dans le temple, qui l'empêche de reſſembler à un lieu de prières & de recueillement. Tandis qu'on dit des *baſſes meſſes*, une *grande* ſe dit au chœur ; & comme on la chante tout haut, elle abſorbe la voix des prêtres qui offrent le ſaint ſacrifice dans des chapelles ſéparées.

Les chantres, retranchés dans le chœur, enceinte grillée, aſſis dans des ſtalles de bois, un camail ſur la tête, enflent de leurs voix *un ſerpent*, bourdon ronflant qui aſſourdit les oreilles ; les cloches ſonnent, c'eſt une cacophonie perpétuelle ; mais le peuple,

charmé de l'aſſemblage de toutes les cérémonies, admire ſur-tout l'argenterie qui couvre l'autel, & les ornemens & vêtemens couverts de broderie & d'or.

Adminiſtrateur d'Hôpital.

JE méditois ſur les importantes fonctions *d'Adminiſtrateur d'Hôpital*, ſur le bien ſacré des pauvres, ſur l'intégrité ſévère de la conduite d'un tel dépoſitaire, & ſur cette ſenſibilité renaiſſante qui doit caractériſer encore toutes ſes actions, lorſque je tombai dans un état qui approchoit beaucoup du ſommeil, & j'eus le *ſonge*, ou plutôt la *viſion* ſuivante :

Il me ſembla que je me promenois au coin d'un bois ſombre & ſolitaire. La lune étoit voilée par de hautes montagnes ; l'aſtre nocturne monta dans les airs au-deſſus d'elles, & j'entendis ſous mes pieds comme un bruit ſourd qui me pénétra ſoudain de terreur ; les arbres de la forêt tremblerent

ſans qu'il y eût de vent. Je regardai la lune ; elle ſe fendoit lentement en deux, & voici que chaque partie ſéparée tomba tout-à-coup dans l'immenſité, au milieu des étoiles qui fuyoient & pâliſſoient ; puis tout-à-coup toutes les cloches de la ville voiſine ſonnèrent d'elles-mêmes, & firent retentir ce ſon lugubre & prolongé dans les airs : *La fin du monde ! la fin du monde !*

Chacun, dans l'effroi & la conſternation, portoit ſes pas égarés çà & là, & la parole des humains n'étoit plus que des lamentations confuſes. Les uns levoient les bras au ciel, les autres ſe cachoient le viſage, & bientôt la terre, comme emportée ſous les pas de l'homme, ſe déroboit rapidement ſous ſes pieds, & il ſentoit avec terreur qu'il tomboit avec le globe dans un eſpace profond, obſcur & incommenſurable. Les villes fondirent ſur le globe, comme la cire ſe fond devant un braſier ardent ; les bois, les forêts, tous les végétaux qui parent la nature, s'écoulèrent auſſi, de ſorte que le genre humain ſe trouva pauvre, triſte & nud ſur le noyau aride de

la terre ; noyau plus dur que le fer, & dont la vue affligeante faiſoit regretter à tous la douce verdure d'un buiſſon, & la végétation heureuſe d'un arbriſſeau.

Tous les hommes, comme emportés malgré eux vers un même lieu, ſe trouvoient raſſemblés dans une plaine qu'environnoient trente volcans allumés. A cette lueur affreuſe, chacun ſe trouvoit dépouillé de ſes vêtemens, de ſes titres & de ſa gloire ou grandeur paſſée ; les enfans des hommes étoient égaux dans leur triſte nudité ; & voici qu'une voix tonnante fit retentir ces mots : *Le grand jugement de l'univers !* Chacun reçut ſon arrêt en ſilence, les uns proſternés, les autres preſque anéantis à la lueur terrible & au feu rougeâtre des éclairs ; car la voix redoutable avoit parlé à tous dans un ſeul & même inſtant, & avoit interrogé le profond des conſciences. La race humaine, immobile, n'exiſtoit plus que par l'ouïe, lorſque une ſeconde voix non moins majeſtueuſe, mais plus douce, cria : *L'Eternel eſt miſéricordieux, il veut abſoudre les enfans des*

hommes, & les rappeller à lui : grâce à tous les pécheurs, un ſeul eſt excepté.

Toute la race humaine tremblante répéta en frémiſſant : *Un ſeul eſt excepté. Qui ? qui ?* Les parricides, les empoiſonneurs, les homicides, les calomniateurs ſe frappoient la poitrine en diſant : *Nous ſommes réprouvés.* Il ſe fit un ſilence de conſternation, & l'attente troubloit tous les eſprits. La même voix ſe fit entendre avec un ſon qui fit treſſaillir l'univers : *Un ſeul eſt excepté.... c'eſt.... un Adminiſtrateur d'Hôpital.*

Alors les portes de l'éternité malheureuſe s'ouvrirent, dévorèrent le coupable, & ſe fermèrent ſur lui.

Le Lord Clive.

JE l'ai vu à Paris cet homme chez qui l'implacable conſcience élevoit ſa voix terrible. Au milieu de ſes richeſſes, il écoutoit le cri de ſes remords, qui, ſemblables aux chiens de Scylla, ne ceſſoient de hurler autour de lui.

Il avoit joué un grand rôle dans l'Indoſtan; il avoit diſpoſé du trône du Mogol: c'étoit le plus riche particulier de l'univers, & il ne pouvoit vivre avec lui-même; l'obſcurité le glaçoit d'effroi, les fantômes des Indiens qu'il avoit affamés de riz lui apparoiſſoient, & il pouſſoit alors des cris involontaires.

Les Anglais lui doivent le Bengale & la plupart de leurs poſſeſſions. Mais quoi donc! ne peut-on être guerrier & homme d'Etat, ſans être avide & cruel? Le lord Clive le fut; la ſoif de l'or le dévora; il avoit profané ſon courage & ſon génie par des

atrocités envers les Indiens, preſque ſemblables à celles que les Eſpagnols avoient commiſes jadis envers les Mexicains ; il traînoit après lui une fortune monſtrueuſe de cent trente millions tournois, indépendamment d'une penſion de ſeize cent mille livres qui lui fut confirmée & aſſurée par la Compagnie des Indes ; mais il ne jouiſſoit de rien, car, aſſiſtoit-il à une tragédie? ſoudain il étoit frappé du reproche que l'opprimé adreſſoit à l'oppreſſeur ; entendoit-il parler d'une injuſtice & d'une cruauté ? il ſe diſoit, j'ai été injuſte & cruel : au milieu des feſtins, une voix intérieure lui crioit : *Ces mets ſont le prix du ſang.*

Il ne pouvoit dormir ſeul dans une chambre, ni être ſeul dans une voiture ; il voyoit inceſſamment les images pâles & ſanglantes des Indiens immolés à ſon ambition. Ne pouvant plus ſupporter ſes remords ni la vie, il ſe coupa le cou avec un raſoir, & laiſſa au genre humain un exemple bien propre à déſabuſer les hommes de la ſoif des richeſſes.

Et antécédemment, un grand homme, un vrai patriote modeſte & modéré, qui avoit noblement ſervi ſa patrie dans les mêmes climats, grand homme de mer, grand général, habile adminiſtrateur, La Bourdonnais enfin, n'avoit repaſſé en Europe que pour être ſous les verroux de la Baſtille, pour y gémir pendant plus de deux années, que pour en ſortir, pour mourir quelque temps après de douleur (1). Telle fut ſa récompenſe; mais ſon deſtin fut plus doux que celui du lord Clive; il n'avoit aucun des remords qui pourſuivirent l'adminiſtra-

(1) La Bourdonnais étoit aux Piples, maiſon qui avoit appartenu au Maréchal de Saxe. Un jour qu'il eſt allé à Paris pour affaires, ſa femme vient chez lui, & enlève ſes deux garçons. La Bourdonnais, à ſon retour, apprend ce que ſa femme vient de faire; il remonte dans ſa chaiſe de poſte, court après elle, & ramène ſes enfans. Pour calmer l'agitation de ſes ſens, il demande un remède, qui lui fut adminiſtré par *Damiens*. Ce malheureux le lui donne à l'eau-forte, & le fait expirer au milieu des douleurs les plus aiguës & les plus cruelles.

teur Anglois, & le Gouvernement François ne tarda pas à reconnoître l'injuſtice dont il avoit uſé envers un citoyen généreux, & un de ces hommes extraordinaires qui ne reparoiſſent qu'à de longs intervalles.

Je ne paſſe jamais devant la Baſtille, ſans me dire ; là fut enfermé le vertueux La Bourdonnais ; ces noms de Baſtille & de La Bourdonnais ſont inſéparables dans ma mémoire, & c'eſt ce rapprochement qui fait & fera toujours le plus éloquent commentaire ſur cette priſon d'Etat.

Dupleix fut maltraité, diſgracié. J'ai vu tomber la tête de Thomas-Arthur de Lally, revenant de Pondichéry ; le procès de Haſtings ſe pourſuit devant le Sénat Britannique ; les tempêtes de l'Indoſtan roulent leurs vagues furieuſes juſqu'aux tribunaux Européens, & viennent agiter, parmi nous, ceux qui ont joué un grand rôle dans cette partie du monde.

Magnétiſme.

Les ſcientifiques partiſans de l'antiquité diſputent à notre ſiècle la découverte du Magnétiſme animal ; ils diſent qu'Apollonius de Thyane rendoit la ſanté aux malades en dirigeant ſes doigts vers eux dans des directions combinées ; ils veulent même ravir aux modernes l'aéroſtation. Ils ſoutiennent qu'Empédocle fut enlevé dans les airs par la fumée de l'Etna, & que lors il étoit enfermé dans ſon manteau, qui lui ſervoit de ballon.

Preſque tous les faits de la nature tourmentent ou déſolent la curioſité humaine ; c'eſt la curioſité qui a fait courir chez les magnétiſeurs. Nous ſommes dans un monde que nous ne connoiſſons pas ; environnés de prodiges, marchant ſur des miracles, nous avons la plus grande propenſion au merveilleux, parce que nous portons en nous-même le plus vif attrait pour toute découverte nouvelle. L'homme aime donc mieux être trompé que de rejetter ce qui lui promet une

clarté neuve ; c'eſt que l'homme a l'eſpérance formelle d'une exiſtence développée vers un haut degré de connoiſſances. Notre ignorance docile a écouté le Meſmériſme & le Somnambuliſme ; mais celui-ci eſt le ſuperfin, la crême du Magnétiſme. Meſmer lui-même ne s'étoit pas douté de cette latitude dans ſon ſyſtême ; or cela eſt ſi myſtérieux, ſi profond, ſi incroyable, qu'il faut rire ou tomber à genoux : je n'ai fait ni l'un ni l'autre ; j'obſerve & j'attends.

Si ce qu'on dit du *Somnambuliſme* eſt vrai, quel être eſt donc l'homme ? quel compoſé myſtérieux, incompréhenſible ; & quelle découverte ſublime, que celle qui nous ouvriroit la porte de notre ame, de cet être enfin quelconque, dont les opérations peuvent être & paroiſſent effectivement indépendantes du corps ! quel arrangement de choſes & d'un ordre bien inconnu à nous autres foibles êtres, mais qui, ſans nous & malgré nous, rentre dans celui de la grande chaîne dont l'enlacement nous échappe ! *Periculoſum eſt credere & non credere.*

Comme une nouvelle découverte, dit Fontenelle, a bouleverſé de fois la carte de notre imagination !

Meſmer a commencé par tirer beaucoup d'argent de ſa découverte qui alloit lui échapper, & puis il a laiſſé ſes diſciples métaphyſiquer, & ſe plonger tout à leur aiſe dans le monde intellectuel.

Les criſes, les contorſions, & ſur-tout les écrits de Bergaſſe & de quelques autres magnétiſeurs, prêteroient amplement au pinceau du ridicule; mais comme il y a un agent quelconque, un indicateur des maladies, qui, quoique foible & incertain pour la cure, exiſte indubitablement, il ne faut pas abandonner au mépris ni à l'indifférence ce qui peut devenir, avec le temps, un moyen de plus pour pénétrer dans les incompréhenſibles abîmes de la nature. Il faut excuſer l'enthouſiaſme des têtes ardentes; car ſi elles ont voulu nous tromper, nous le ſaurons bientôt; & l'apôtre Bergaſſe qui s'eſt tant exalté, ſera mis alors à ſa place; car tout y vient.

Eſſieux roulans

DES millions de charretiers ont conduit des charrettes en ſurchargeant eux & leurs chevaux du double de la peſanteur des fardeaux; aucun d'eux n'avoit imaginé les eſſieux roulans; ils y étoient néanmoins intéreſſés plus que les autres, mais ils n'auroient pas même voulu écouter le premier auteur des eſſieux roulans. Voilà l'hiſtoire de tous les arts; d'un pôle à l'autre, la routine mène les hommes.

Les jantes de toutes les voitures roulant fardeaux ſont trois fois plus larges qu'elles ne l'étoient ci-devant; & ce large bandage que nous avons imité enfin des Anglois, au lieu de ſillonner & de détruire les chemins, les conſolide & les affermit; mais il a fallu, pour parvenir à cet heureux changement, le bras impératif de l'adminiſtration : jamais les voituriers n'y ſeroient venus d'eux-mêmes.

Cenſure des livres.

IL y a deux ſortes de cenſures; l'une émane du Chancelier ou du Garde des Sceaux, l'autre émane du Miniſtre ou du Magiſtrat de la Police. La première donne *un privilége en parchemin* au livre le plus ſot; la ſeconde permet à la raiſon & au génie de ſe gliſſer furtivement dans la capitale, ſans nom de lieu ni de libraire, & ſans le cachet de cire jaune.

Voilà pourquoi un livre défendu, brûlé, cenſuré, anathématiſé, ſe vend, non ſur l'étalage des libraires, mais derrière les ais de leur boutique. Le nombre des exemplaires eſt ordinairement limité, & le libraire choiſi pour ces diſtributions clandeſtines, n'a rien à redouter dès qu'il s'eſt fait connoître, & qu'il a rendu compte de tout au Magiſtrat.

Ce n'eſt point là une contradiction ni le conflit de deux autorités, mais une tolérance raiſonnée & ſage, accordée à des ou-

vrages hardis ſans témérité, & piquans ſans licence. Le libelliſte inſolent ſe cache, parce qu'il a une conſcience. L'écrivain courageux ſe montre, parce que le premier caractère d'un honnête homme eſt d'avouer ce qu'il a écrit. On eſt perſuadé d'ailleurs que les meilleurs livres s'imprimeroient chez l'étranger, & que l'auteur qui a choiſi le terrible emploi de dire la vérité, peut, tout en ſe trompant, apporter au Gouvernement des clartés nouvelles. Tout n'eſt pas erreur dans un livre; une ſeule inſtruction, & qui vient à propos, peut racheter mille pages de déraiſonnement; enſuite ce qui eſt faux tombe inévitablement.

Nous touchons peut-être au moment où l'adminiſtration plus éclairée, & dominant toutes les ſectes & tous les partis, ne fera plus la guerre aux auteurs qui ne ſeront ni ſéditieux ni impudemment ſatiriques. La ſituation actuelle de l'Europe exige même que l'on écoute les eſprits mâles & vigoureux qui, ſemblables à certains pilotes exercés, voient dans un point obſcur du ciel le

germe des tempêtes, & crient au vaiſſeau de replier les cordages & de changer la manœuvre.

D'ailleurs il n'y a point d'ouvrage qu'on ne puiſſe combattre avec ſuccès, ou ridiculiſer quand il a paſſé certaines bornes ; & jamais le Gouvernement n'aura une phyſionomie plus majeſtueuſe, ni une attitude plus ferme, que lorſqu'il paroîtra ne plus craindre la *plume* des écrivains.

Et puiſque chacun s'évertue à imaginer, de nos jours, un impôt au profit du Roi, ce qui caractériſe un bon citoyen, en y rêvant beaucoup, j'ai conçu un *impôt* qui rapporteroit beaucoup d'argent, & j'oſe aſſurer qu'on verroit du premier bond une augmentation marquante dans le revenu de Sa Majeſté.

Nos journaux, nos papiers publics ſont peu intéreſſans ; on n'y lit rien de ce qu'on voudroit y lire : de la proſe fade, des vers plus fades encore, & les ennuyeuſes diſputes des gens-de-lettres, voilà ce qui y tient le premier rang. Les rédacteurs, tournant dans le même cercle, changent en vain tous

les jours le plan de leurs ouvrages ; les trois quarts ne ſont pas lus, &, ce qui eſt plus triſte encore pour eux, ils voient de jour en jour décliner leurs ſouſcripteurs : les manufactures de papier s'en reſſentent, les garçons imprimeurs déſertent ; or voici le remède, qui ſe change en un ſpécifique merveilleux.

Que l'on ſupprime tous les privilèges des journaux, gazettes & papiers publics ; qu'on aſſujettiſſe chaque feuille à une taxe (à condition que la preſſe ſera libre) & vous verrez éclore des feuilles ſans nombre qui réjouiront la nation & enrichiront le tréſor roval. Chaque particulier ayant le droit de traiter, dans le ſtyle qu'il adoptera & comme il lui plaira, les matières politiques & littéraires, cette branche de commerce deviendra très-importante ; la gaieté naturelle du Français, ſon ton léger, ſon talent pour la plaiſanterie, qui fait qu'il ſe moque & ſe conſole de tout en un inſtant, tout favoriſera le débit des papiers publics ; & la diſcuſſion vive des affaires du moment ; le com-

merce, la politique, la finance, les intrigues de la Cour, les jalouſies des Miniſtres, leurs faux calculs, enfanteront journellement des feuilles piquantes qui ſeront lues par la ducheſſe & par la femme-de-chambre, par le maréchal de France & par l'épicier-droguiſte. Chaque éclat de rire produira au Roi tant, *produit net*. Quand on rit, on paie gaiement; on rira; on paiera; les Français, trop diſſipés pour repoſer long-temps ſur une même aſſiette, toujours ſoumis à l'inconſtance du caractère national & au caprice de la mode, changeront d'objets tous les huit jours. Comme le ridicule en France ne manque point, ni dans les perſonnages, ni dans les affaires, la taxe ſe ſoutiendra; la bonne humeur & l'argent circuleront, & la bile des tempéramens les plus atrabilaires coulera dans ſes étroits canaux, ce qui préſervera la nation de l'air triſte & boudeur qu'elle voudroit contracter. Ceci ſeroit d'une grande conſéquence, car ſi nous ne ſommes plus François, nous deviendrons pires que nos voiſins.

Il faut *de l'argent* au Roi, & à nous *de la gaieté*; j'ai concilié parfaitement ces deux goûts, ou plutôt ces deux beſoins : enrichir le Monarque, & rire d'autant plus pour l'accroiſſement de ſes finances, quel projet plus profond! il eſt cependant de moi.

Bureau de légiſlation dramatique.

Quelques auteurs mécontens des procédés des comédiens, s'étant aſſemblés chez M. de Beaumarchais pour faire un nouveau code comique & tragique, & tâcher ſur-tout de ſurveiller la recette, on donna à cette ſingulière aſſemblée le titre pompeux & burleſque de *Bureau de légiſlation dramatique.* A la quatrième ſéance, tout fut diſcordant; le tragédiſte ne vouloit plus communiquer avec le comédiſte; tous les rivaux ſe toiſoient de l'œil arrogamment, de ſorte que Chryſologue-Figaro reſta ſeul, ce qu'il vouloit, & puis il fit ſa paix particulière avec les comédiens; il joua les pauvres auteurs

avec une facilité incroyable, ou plutôt très-croyable.

Depuis quelque temps, une part de comédien au théâtre François passe trente mille livres ; la part au théâtre Italien rend tout autant ; il est consolant d'être excommunié à ce prix. Mademoiselle Clairon, qui a fait tout ce qu'elle a pu pour la levée de cette excommunication qu'elle croyoit philosophiquement anéantir (& elle s'est trompée), n'avoit que douze à treize mille livres.

Les comédiens, toujours privilégiés, toujours approvisionnés de jolis minois, & garnis de la recette, font toujours la loi aux auteurs, car la recette & les jolis minois attendrissent : eh ! comment leur résister ?

Tandis que les comédiens du théâtre François sont excommuniés, les acteurs du théâtre Italien sont constamment, je crois, de la confrérie du Saint-Sacrement en la paroisse de Saint-Sauveur. On a vu, il y a quelques années, à la procession, Arlequin, Scapin, Pantalon & Scaramouche, tenir les cordons du dais ; mais ils n'avoient pas leur

habit de théâtre. Il ſeroit aſſez curieux, ſans doute, de connoître les raiſons ſur leſquelles eſt fondée cette excommunication des comédiens François, & d'où leur peut venir un pareil privilége, dont ils ſont à-peu-près les ſeuls en poſſeſſion. Le curé de Saint-Sulpice a refuſé dernièrement pour parrains à un baptême, deux comédiens du Roi; il ne les enterre même que difficilement.

Misère des Auteurs.

LA plus déplorable des conditions, c'eſt de cultiver les lettres ſans fortune, & voilà le partage du plus grand nombre des littérateurs, ils ſont preſque tous aux priſes avec l'infortune; il en réſulte un débat éternel entre la hauteur, la nobleſſe des idées, & les beſoins impérieux & aviliſſans; c'eſt un ſupplice journalier, un tourment inſupportable; il faut bientôt qu'il tue l'homme ou ſon génie.

Que celui qui ne ſe trouve pas au-deſſus

du beſoin, ſe garde bien de vouloir fonder ſa ſubſiſtance ſur ſa plume ; il lui faudroit une double vertu pour échapper à tous les dangers que lui ſuſciteront à l'envi les hommes, les événemens & ſes propres talens. Il riſqueroit, aigri par le malheur & par le féroce orgueil de ſes ſemblables, de devenir méchant : ah ! s'il échappoit à tous les piéges, en conſervant la dignité que l'homme-de-lettres ſe doit à lui-même, il pourroit dire alors hardiment à ſes compatriotes : *J'ai eu le courage que donne l'amour de la vertu.* Tel fut de nos jours J. J. Rouſſeau.

Quelle différence de cultiver les lettres, comme M. de Voltaire, avec cent mille livres de rente (ce qui ne laiſſe pas que de faire des partiſans), ou d'avoir à combattre les plus preſſans beſoins, & de retomber inceſſamment ſur ſes propres infortunes, lorſqu'on devroit jouir d'un eſprit libre, dégagé de toute inquiétude, pour mieux s'abandonner, & tout entier, à la méditaion de ſon art !

Voltaire, au lieu de se moquer amèrement, dans *le pauvre Diable*, des auteurs indigens, auroit mieux fait de les soulager d'une partie de sa fortune. Etoit-ce à lui de tirer vanité, à l'exemple des sots, de ces présens du hasard?

Ce ne sont point les académiciens qui pâtissent, ni les *historiographes*, ni M. Moreau, ni M. Déformeaux *qui a écrit l'histoire de la maison de Bourbon*, qu'il aime si tendrement; mais une foule de gens de mérite, modestes, studieux, & qui, trompés dans leur jeunesse par les décevantes douceurs des belles-lettres, paient cher l'attrait fatal qui les a conduits à leur culture. S'ils livrent au Public le fruit de leurs travaux, le lâche contrefacteur en absorbe le profit; si c'est une pièce de théâtre, les comédiens de province s'en empareront comme d'une propriété, & feront bouillir leur marmite, tandis que l'auteur, entièrement privé de la moindre partie de la recette, languira dans un coin. Eh! n'ai-je pas vu mourir dans les horreurs de l'indigence quelques gens lettrés, timides

timides & honnêtes ; le ſecours eſt arrivé le lendemain de leur convoi.

Plus l'auteur avance en âge, moins on fait pour lui : s'il eſt jeune, on s'intéreſſe à ſon avancement, parce qu'on aime à créer ; les femmes le protégeront, diront qu'il a du génie, & en feront un académicien ; mais perſonne ne ſe ſoucie de ſe charger de la reconnoiſſance publique envers un auteur déja âgé ou connu. Goldoni forme une exception ; il a trouvé en France, pour laquelle il n'avoit pas écrit, une fortune que ſon pays, jouiſſant de ſes œuvres, lui avoit refuſée.

Je ne connois point de claſſe plus malheureuſe en général que celle qui cultive les lettres ou avec peu de ſuccès, ou avec un mauvais choix d'étude, ou avec cette ſorte d'incurie ſur l'avenir qui accompagne l'épicuréiſme de l'eſprit. La vieilleſſe ſurprend ces écrivains avant qu'ils y aient ſongé. Tous n'ont pas la même force ou la même ſoupleſſe dans le caractère : il en réſulte qu'il n'y a rien de ſi commun que de rencontrer un homme inſtruit, ſachant l'hiſtoire

& les langues, verſé dans pluſieurs connoiſſances politiques & morales, & d'apprendre qu'il a beſoin de travailler à la feuille. Ah! loin de cette carrière, vous qui ne voulez pas connoître l'infortune & l'humiliation, ou arrangez-vous pour ne pas vieillir, & mourez de bonne heure.

Roſſignol.

POUR un louis d'or vous avez un Roſſignol qui chante toute l'année chantante, c'eſt-à-dire, pendant ſix à ſept mois, car ce héraut du printemps voit expirer ſon chant vers la fin de cette brillante ſaiſon, & il eſt muet pendant les ardeurs de l'été. Quand le chantre eſt malade & ne chante pas, le loueur vous en ſubſtitue un autre qui ſe porte bien & qui chante. Il eſt encore le médecin de l'oiſeau muſicien; car la liberté & la ſanté ſe ſuivent; le Roſſignol en cage eſt plus ſujet aux maladies que lorſqu'il eſt libre comme l'air.

Je n'aurai point à me reprocher d'avoir empriſonné un oiſeau, & j'avertis les per-

ſonnes que, quand je rencontre dans les maiſons un oiſeau priſonnier, je lui ouvre furtivement ſa cage. La maîtreſſe ſe déſole, mais l'oiſeau jouit de ſes ailes. Je n'épargne que les oiſeaux paſſagers, quand leur famille eſt repartie pour d'autres climats, puiſqu'alors ce ſeroit les livrer à une mort certaine. D'après les mêmes principes, je ne touche point aux *Canaries*, eſpèce de nègres blancs voués à l'eſclavage. La ſuperbe loi qui rend la liberté à tout eſclave qui touche les terres de France, deviendroit barbare pour eux. Les perroquets ſont dans le même cas; il ſemble que la liberté n'eſt pas faite pour tous ces habitans des pays chauds. Quoi de plus eſclave encore que les dindons? un enfant en conduit des troupeaux, tandis qu'il ne pourroit pas parvenir à conduire une ſeule poule aborigène.

Nos naturaliſtes ne nous apprennent point ce que deviennent le Roſſignol, la Fauvette, & autres oiſeaux de paſſage, lorſque le défaut de nourriture convenable les force d'aller ailleurs pour s'en procurer.

Lieutenant Criminel.

UNE femme demandoit à un ancien Lieutenant Criminel : Que vous rapporte votre charge ? — Si vous étiez en danger d'être pendue, que donneriez-vous pour vous ſauver ? — Toute ma fortune. — Jugez de la mienne.

La Leſcombat fit aſſaſſiner ſon mari par ſon amant. M. de Sartines, ſon Juge, comme Lieutenant Criminel, étoit jeune, dans l'âge des paſſions ; il ſe défendit de ſes charmes pour prononcer d'après la loi : cela lui fit honneur & contribua à ſon avancement. Comme tout s'engrene ici bas ! Qu'il ſeroit habile celui-là qui marqueroit de quelle manière s'enfile la généalogie des hommes en place ! Cette généalogie ne ſeroit pas moins curieuſe à ſavoir, que ſi la nature ſoulevant tout-à-coup ſon grand rideau, nous montroit les généalogies réelles des humains, à la place de ces généalogies apparentes qui.... Mais la nuit ſur ce globe eſt tout auſſi néceſſaire que le jour.

Criminaliſtes.

ON appelloit de ce nom les Magiſtrats qui ſe faiſoient une ſcience d'interroger les criminels, & de déterminer enſuite leur arrêt de mort, en interprétant à la rigueur le code déja peu doux.

Les vieux criminaliſtes ont diſparu; il ne faut que voir les portraits de ces anciens & cruels Magiſtrats, pour deviner qu'ils étoient ſans pitié, ſans miſéricorde.

Nos Magiſtrats s'étudient à ſoulager l'humanité foible & coupable, au lieu de l'opprimer durement.

Les larcins ſont plus fréquens que les vols avec effraction; autrefois c'étoit le contraire. Si l'on s'aviſoit de punir de mort le larcin, les vols faits avec violence deviendroient plus communs. La rigueur des peines ne ſert de rien pour diminuer le nombre des délits.

Le fameux Raoul, premier duc de Normandie, vint à bout d'extirper tous les vols

de ſon pays, en n'abattant point une potence qu'il tenoit toujours élevée; mais le remède étoit pire que le mal.

L'homme s'accoutume à tout, même aux horreurs des ſupplices : ſa liberté alors, ſentiment orgueilleux & indeſtructible, ſemble lutter d'une force égale avec la loi terrible. Il n'eſt pas bon d'irriter les cerveaux humains par l'aſpect des tortures; ils réagiſſent, parce qu'il eſt dans la nature de l'homme de braver la loi, quand elle eſt menaçante ou trop deſpotique; après le premier moment de ſurpriſe & d'effroi, l'homme s'apprivoiſe avec la gravité des punitions. L'homme eſt capable de tout quand on bleſſe trop vivement ſon orgueil.

Le titre de criminaliſte, jadis en honneur, eſt donc devenu odieux, & tout Magiſtrat le prendroit pour une injure; l'on ſe moque aujourd'hui de ces Juriſconſultes du Digeſte qui veut (le tout pour prévenir les adultères) qu'on permette à un mari de tuer l'amant de ſa femme, après lui avoir fait trois ſommations de ceſſer ſes viſites.

On devroit faire une différence entre quelque argent volé par beſoin ou par faim, ou la même ſomme dérobée par avarice ou par libertinage : ces règles nous manquent.

Un domeſtique, au mois de Juillet 1785, vole ſon maître, en prenant de l'argent dans ſon ſecrétaire, & à l'effet de cacher ledit vol, il tente de mettre le feu à la chambre, & de faire ſauter la maiſon, en mettant au pied du ſecrétaire fracturé, un ſac d'environ quinze livres de poudre qu'il s'étoit procurée la veille, & auprès dudit ſac de poudre, un morceau d'amadou qu'il avoit allumé en ſe retirant.

La poudre heureuſement ne prit point feu, ce qui ſauva la vie à peut-être ſix cents perſonnes. Mais qui ne voit dans ce délit toutes les combinaiſons réunies pour échapper à la conviction du vol domeſtique & à la potence ? enviſageant une peine moins grave, le voleur n'eût pas acheté ſans doute quinze livres de poudre à tirer.

Un autre domeſtique vient d'embarraſſer ſes Juges par un cas tout nouveau. Il vole

à ſon maître, qu'il ſervoit depuis quinze années, la ſomme de vingt mille francs en billets de caiſſe; mais il dépoſe dans le ſecrétaire, à la place du papier, une reconnoiſſance qui atteſte que la ſomme de vingt mille livres lui a été prêtée amiablement pour reconnoiſſance de ſes bons & loyaux ſervices, & qu'il s'engage à la rendre en dix années par portions égales. Accuſé & interrogé, il indique le tiroir; & la quittance ſe trouve en effet ſous la clef du maître; il proteſte aujourd'hui qu'il paiera fidèlement à chaque échéance.

Voilà une combinaiſon profonde & ruſée, qui prouve juſqu'à quel point l'homme fait réagir, quand les loix ſont trop ſévères. Le crime ſe raffine toujours à meſure que les bourreaux ſe multiplient.

Faux Archers.

ON a vu, dit-on, des filoux prendre l'habit, la bandoulière & le fusil du Guet, &, sous cette apparence, détrousser les passans, ce qui en effet étoit fort commode. Il paroît qu'on a étouffé cette affaire ; du moins je n'en sais pas assez pour rien dire de positif.

Il y a un art d'étouffer les choses scandaleuses. Les délits honteux ne sortent des ténèbres que pour y rentrer. Des profanations furent commises dans les carrières de Montmartre, parce que la cupidité qui est crédule, avoit eu recours à la superstition pour trouver dans ces souterrains une prétendue statue d'or de la Déesse Isis : les actions sacrilèges de quelques insensés follement amoureux de richesses imaginaires, ne furent point connues du peuple. Quand le personnage est grave ou tient à certaine classe, on sauve le redoutable effet du mauvais

exemple, on enleve au mal ce qu'il a de plus dangereux, ſa publicité. Il n'eſt pas bon de révéler les turpitudes qui dégradent l'homme, ou jettent un jour trop fâcheux ſur certaines profeſſions; & ce fut avec une ſurpriſe mêlée d'horreur que l'on trouva dernièrement, à l'inventaire d'un homme public, un regiſtre double aſſez épais, qui contenoit tous les noms des pédéraſtes. Si le Gouvernement doit tout ſavoir, la jeuneſſe doit tout ignorer, puiſque même le récit ſeul devient un mal.

Un naturaliſte ayant obſervé qu'une cage perfide avoit induit des tourterelles à un affreux libertinage, en conclut que la contrainte & la privation ſont plus propres à troubler la nature & la mettre en déſordre, qu'à l'étouffer & l'éteindre. Mais le publiciſme des femmes ne purge point entièrement la ville de quelques déſordres honteux; néanmoins le vice révoltant eſt obligé de marcher dans l'ombre. On le réprime comme ces peſtes qu'on ne ſauroit éteindre & qu'on entoure d'une barrière; on empêche la pro-

pagation du crime, ſi l'on ne peut l'extirper juſques dans ſes racines. Jamais une affiche monſtrueuſe ne ſcandaliſera les yeux de la vertu, & elle pourra ignorer le vice qui l'affligeroit.

Un bulletin, que couvre le ſecret le plus profond, va *tous les Jeudis* inſtruire le Monarque de ce qu'il y a de plus caché. La curioſité la plus active n'atteint point juſques là; cela n'appartient qu'à l'œil qui doit tout voir & à l'oreille qui doit tout entendre. Le ſeul moyen pour l'homme vicieux de cacher ſon vice, c'eſt d'y renoncer; alors l'inquiſition utile ſe trouvera en défaut.

Les bizarreries de l'eſprit humain ſont ſans nombre, & quand on a ſuivi long-temps une multitude de faits, on calcule bientôt que tout eſt poſſible; voilà pourquoi rien n'étonne en ce genre ceux qui ſont placés à la tête de l'adminiſtration: la marche de l'extravagance leur paroît toujours beaucoup plus naturelle que celle de la ſageſſe.

Vers de Boileau.

BOILEAU a fait imprimer ce vers avec approbation & privilége du Roi.

Abîme tout plutôt, c'eſt l'eſprit de l'Egliſe.

Il n'y a point de Cenſeur Royal qui ne l'effaçât aujourd'hui : le poëte n'a point été accuſé d'irréligion; on dit qu'il avoit pour cenſeur unique le Fils Aîné de l'Egliſe, Louis XIV. Ce prince qui, en le voyant la première fois, l'avoit jugé honnête homme, avoit accordé ſur-le-champ à ſa plume le privilége de dire tout ce qu'elle voudroit. Comment n'être pas heureux & grand poëte après cela? On ne ſent plus le Cenſeur gagiſte qui vous pèſe ſur le poing lorſque vous écrivez.

Boileau cependant ne profita de cette liberté que pour loger dans ſes hémiſtiches les écrivains de ſon temps, ſelon qu'il ſe brouilloit ou ſe raccommodoit avec eux,

voilà pourquoi il déplaiſoit au duc de Montauſier, dont la probité rigide s'alarmoit de cette injure perpétuelle envers d'honnêtes gens qui n'avoient jamais offenſé le ſatirique. Boileau n'a pas, dans toutes ſes œuvres, deux vers comparables à ceux-ci, leſquels ſont de Chapelain :

Loin des murs flamboyans qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repoſe en lui-même....

Les Paliſſot, les la Harpe, les Clément, les Rivarols, &c. ſe crurent des Boileau, dès qu'ils ſe furent mis à maltraiter leurs confrères, à juger tout à tort & à travers, à pédantiſer dans des journaux, des almanachs ou des chaires.

Ce qu'il y a de plus ridicule au monde, c'eſt de vouloir à toute force donner au Public la meſure de tel écrivain ; nul ne ſait ce qui repoſe dans une tête humaine, ni quel développement aura tel eſprit.

A dix-huit ans Crébillon fils montra à ſon père une ſatire ; ſon père lui dit : elle

eſt bien, mais jugez de la facilité de ce genre mépriſable, puiſque vous y excellez ſi jeune, tandis qu'à cinquante ans, moi, j'ai beſoin de toutes les forces de la méditation pour marcher de loin ſur les traces des maîtres de la ſcène.

Mettre de l'amour-propre à être méchant, vouloir ſe diſtinguer par des épigrammes accumulées, c'eſt dégrader le talent qu'on a reçu de la nature, c'eſt le perdre entiérement, c'eſt renoncer à l'eſtime publique, pour la plus fauſſe & la plus dangereuſe de toutes les célébrités ; elle ne peut tenter que ces têtes foibles qui ne ſentent pas qu'il vaut mieux être zéro que de briller par une renommée coupable, laquelle punit tôt ou tard celui qui la poſſède ; & puis, quel bien ont donc jamais produit les épigrammes? Cotin a-t-il jamais ceſſé d'écrire ? malgré tous les ſarcaſmes, toutes les plaiſanteries, malgré tous les coups de maſſue des Boileau, des Molière & autres Hercules littéraires du ſiècle de Louis XIV, il eſt reſté tel qu'il étoit.

Titres de Nobleſſe.

FANATISME nouveau qui a ſuccédé à tant d'autres moins ridicules ſans doute. On vous demande gravement : *Etes-vous du quatorzième ſiècle ?* Les mots du *Blaſon* figurent dans les entretiens ; on étale ſes armoiries, & avant peu on les verra en montre ſur les habits ; on fouille les vieux papiers.

Selon le diſcours de certains nobles, le Roi récompenſe le mérite vivant par la nobleſſe ; mais cela n'eſt rien, ne ſignifie rien, & les mêmes gens vont demander la récompenſe d'une conſidération paſſée, tandis que, d'après leurs propos, la conſidération préſente n'eſt rien ; peut-on voir une contradiction plus manifeſte ? Mais au lieu d'une diſtinction légitime & raiſonnable, ces nobles veulent des prérogatives & même des hommages.

Que ces familles nobles veuillent bientôt

imiter la Famille Royale, *risum teneatis, amici !* On sent que dans une monarchie, c'est assez de conserver tout son respect pour la famille régnante, & qu'à moins d'être en grand fonds de servitude, on ne peut plus trouver, en dépit de sa bonne volonté, ces respects que revendiquent des noms & des titres qui s'effacent si complettement devant le moindre rejetton de la Famille Royale. C'est bien assez, je crois, de conserver les honneurs à cette race illustre, puisque la monarchie est héréditaire.

Ne seroit-ce pas être soumis à une aristocratie hautaine, que d'avoir encore à baisser la tête devant cette noblesse dont il faut deviner les noms & les services? Le gouvernement féodal n'existant plus, nous ne devons reconnoître qu'un Roi & quelques Grands qui ont l'honneur de lui appartenir par les nœuds du sang.

Nous n'avons élevé si haut les Princes du sang royal que pour nous débarrasser de cette noblesse de châteaux, de cette classe orgueilleuse qui, depuis le visir Richelieu,

est

eſt venue s'entaſſer à Paris, loin des manoirs de ſes aïeux : leurs prétentions choquent nos mœurs & ſur-tout nos lumières : bon dieu ! quels raiſonnemens gothiques ! on eſt l'*égal* du ſouverain, lorſqu'on eſt *noble* ; on n'exiſte point ſans naiſſance ; la naiſſance doit tenir lieu de talens & de toutes les qualités publiques & ſociales ; ainſi ces nobles hautains outragent une nation fière qui ne les connoît pas, & qui n'a pas beſoin d'eux.

Ces nobles ſont bien les plus grands ennemis de nos mœurs nationales ; ils s'obſtinent à ne vouloir payer qu'en GÉNÉALOGIES ; c'eſt aux ligues ſecrettes des adverſaires de tout mérite, que ſont dues certaines délibérations intérieures qui tendent à fermer le plus de portes qu'il eſt poſſible aux talens perſonnels ; c'eſt dans de pareils conciliabules que, ramenant les idées des jours gothiques, ils offenſent la puiſſance royale, en enlevant à ſon ſervice des eſprits énergiques, faits pour aller au grand, tandis que la médiocrité des nobles déshonore pluſieurs emplois, & qu'ils infeſtent les ſociétés par leurs déréglemens.

Une grande juſteſſe d'eſprit eſt incompatible avec un préjugé ridicule : quand on veut être honoré *perſonnellement* pour les belles actions *d'un autre* ; quand on veut vivre dans l'opinion, ſans avoir rien fait pour la patrie, cette uſurpation étouffe toutes les vertus, & faute de la véritable force de l'ame qui ſe crée un nom, on ſe jette dans l'intrigue ; mais les ames livrées à la vanité ont beau ſe liguer à la Cour, & fermer tous les paſſages dont ils ſe ſont rendus maîtres, la nation ne retiendra aucun de ces noms qui, quoique anciens, ſortent toujours du néant, car il n'y a pour les Français que les *noms hiſtoriques* : pour ceux-là, ils méritent la conſidération perſonnelle, mais il eſt également difficile de les porter & de propager leur luſtre ; d'ailleurs, à l'exception d'une maiſon qui a chargé de ſon nom preſque toutes les pages de notre hiſtoire, qu'eſt-ce que toutes les autres ? Vous appercevez dans le lointain un aigle qui n'a enfanté que de foibles colombes.

On ſait que ſi le cochon anoblit la truie, la pauvre truie, moins noble & moins puiſ-

ſante, ne peut nobiliter le cochon : il eſt vrai qu'elle en eſt amplement dédommagée quand elle a reçu la foi & l'anneau d'un noble; ſes entrailles fécondes, devenues dès-lors le ſanctuaire de la nobleſſe, ne produiſent plus que des êtres privilégiés, quand bien même ils auroient pour père un palefrenier. Vous ne voyez ſortir de cette gentilhommière que des comtes, des marquis, des ducs, tandis que leurs hauts & puiſſans ſeigneurs de maris, malgré tous leurs nobles efforts, ne pourront créer qu'un ſimple & chétif roturier, quand la mère ſeroit fille d'un comte, d'un marquis ou d'un duc; car le droit de gentilhommer appartient excluſivement aux Princes de la nation; eux ſeuls anobliſſent ou enroturent à leur gré les enfans qui leur viennent du côté gauche, c'eſt-à-dire, du côté oppoſé à la dextre, qui tient l'épée; car la divine épée influe sûrement beaucoup ſur tout cela.

Le peuple Anglois, qui a auſſi ſes nobles, lords, comtes, marquis, ducs, &c. qui peuvent aller de pair avec ceux des autres

nations, me paroît avoir, à l'égard de la nobleſſe, les idées les plus ſaines. Chez eux, il eſt permis à un cadet gentilhomme de manier une aune dans une boutique, de ſpéculer, commercer, & faire gagner la vie à des milliers de malheureux, ſans déroger à la nobleſſe de ſon extraction. Cela vaut bien, ce me ſemble, le triſte mérite de piquer le coffre ou de careſſer l'eſcabelle dans l'antichambre d'un miniſtre, ou le privilége plus triſte encore de courtiſer un commis dans les bureaux.

Si cependant quelqu'un trouvoit que les Anglois euſſent laiſſé trop perdre de terrain à leur nobleſſe, je le prie de conſidérer qu'ils le lui ont amplement reſtitué d'un autre côté, en la faiſant participer aux races de leurs *dogues*, de leurs *moutons* & de leurs *chevaux*. Ce genre de nobleſſe, loin d'être à charge à leur pays, & de l'appauvrir, comme partout ailleurs, le féconde & l'enrichit, & en vérité cela mérite quelque conſidération.

Maſtic.

LE maſtic impénétrable à l'eau a été trouvé par le Chevalier *d'Eſtienne*, mort depuis peu. Il en a tiré le parti le plus heureux, formant ſur le comble de ſon hôtel un jardin aérien & charmant; ſi cette idée riante étoit adoptée univerſellement, Paris offriroit le coup-d'œil le plus agréable, & les toits de nos maiſons, ſi triſtes & ſi inutiles, ſeroient métamorphoſés en terraſſes qui contribueroient à la ſanté; on auroit des fruits & des fleurs à ſa diſpoſition.

C'eſt donc une découverte heureuſe que le *Maſtic* de M. *d'Eſtienne*, en ce qu'il contient l'eau & empêche ſa filtration.

Mais, pour jouir avec ſécurité de ces terraſſes riantes & merveilleuſes, & n'avoir à craindre aucun danger, il falloit conſtruire un plancher capable de ſoutenir des caiſſes de terre; il falloit rencontrer une ſolidité à l'épreuve de tout. On a ſu placer

des poutres, & les croiſer de manière qu'elles ſoutiennent un poids énorme pendant un grand nombre d'années. Ces poutres ſont infrangibles; & armées de quelques barres de fer, elles bravent tous les efforts des maſſes les plus peſantes.

On a fait la triſte épreuve de la pourriture des bois à *l'Ecole Militaire* & au *Garde-Meubles*, &c. Je me ſouviens que, dans ma jeuneſſe, un architecte habile en avoit fait la prédiction.

Mais on a trouvé le ſecret de manier le bois à volonté : en armant les poutres de barres de fer, on leur donne la longueur que l'on veut, & de plus on les rend infrangibles; mais pour trouver le point abſolu de perfection, il falloit rendre ces poutres incorruptibles, car ces poutres peuvent être attaquées de vers, de l'humidité, & tomber peu-à-peu en pourriture : le vernis de M. *d'Eſtienne* eſt merveilleuſement propre à la conſervation du bois; & pour le fer, il eſt un vernis tout nouvellement inventé, qui le garantit de la rouille.

Ainſi toutes les découvertes prennent un caractère d'utilité ; on vient de trouver un enduit métallique applicable ſur le bois, reconnu ſi bon par diverſes expériences, qu'on va l'employer dans la *Marine du Roi*, & le ſubſtituer au cuivre pour le doublage des vaiſſeaux

La Chimie ne ceſſe d'offrir à la génération actuelle des préſens utiles : que ne fera-t-elle pas par la ſuite ? Il eſt donc de notre devoir d'honorer cette ſcience & ceux qui la cultivent. On pourra remarquer dans nos écrits que nous n'y avons jamais manqué.

Le Muſée de Paris.

COMPAGNIE littéraire qui fait le pendant de l'Académie Françoiſe, & qui rivaliſe depuis peu avec elle ; on y fait des lectures qui obtiennent des applaudiſſemens, tout comme à l'Académie. Le Muſée ouvre ſes portes, tout comme l'Académie Françoiſe ; femmes invitées, & le petit compliment pour elles.

Le Muſée a ſur l'Académie l'avantage d'avoir de très-vaſtes ſalles pour les ſéances publiques ; mais il eſt de la politique de l'Académie d'avoir un endroit très-reſſerré : ſi elle parloit au large, il n'y auroit plus de prépondérance. *Piron* diſoit, un jour qu'il vouloit percer la foule pour y aſſiſter, qu'il étoit plus difficile d'y entrer, que d'y être reçu.

Encore un peu de temps peut-être, & l'Académie cédera le pas à la Société rivale. Les eſprits vraiment impartiaux ſont déja indécis ſur la valeur intrinsèque des ouvrages qu'on lit des deux côtés.

Comme j'ai l'honneur d'être du Muſée, je ne veux pas m'enfler ici d'orgueil, ni donner la préférence au corps dont je ſuis membre ; je dis que l'attente eſt de toute équité, car un Muſéen a une tête, comme un Académicien ; &, ſoit en vers, ſoit en proſe, nous pouvons, je crois, combattre. Que l'Académie ne ſe juge pas elle-même, mais qu'elle ſoit jugée. Eſt-il une demande plus raiſonnable ? Mais, hélas ! il en naîtra

bientôt la guerre, je le prévois : *Bella, horrida bella.*

Quarante Muſéens d'un côté, quarante Académiciens de l'autre; Albe & Rome; les Horaces & les Curiaces; Dieux! pour qui penchera la balance?

Ce payſan qui diſoit au ſermon de la Paſſion: Je ne pleure pas ici, parce que ce n'eſt pas ma paroiſſe, reſſemble à tel académicien jaloux, qui n'admire que ce qui ſe dit ſous ſon clocher.

Tout étranger peut lire ſes productions au Muſée de Paris, tandis que l'Académie Françoiſe ne permet qu'à ſes membres de parler, comme ſi elle étoit jalouſe des applaudiſſemens qu'on donneroit à l'homme de génie qui fraterniſeroit un inſtant avec elle.

Cercle.

OU plutôt demi-cercle. Je me ſuis trouvé dans un cercle compoſé de dix-huit perſonnages; je vais m'amuſer à les peindre.

Le premier : il eſt friand & vermeil, prend ſoin de ſon teint; il dit que Racine eſt ſupérieur à Corneille, & après avoir prononcé cette belle phraſe, il ſe croit en état de juger la littérature entière, & de dire que tout dépérit; il pourroit prendre l'inverſe, il ne ſauroit pas mieux ce qu'il diroit.

Le deuxieme : c'eſt une femme de vingt-ſix ans qui parle de l'aiſance qu'on doit avoir dans le monde, & qui eſt maniérée; elle dit avoir des vapeurs, parce que ſouvent elle rougit ſans le vouloir.

Le troiſième : prieur qui prêche quelquefois; il eſt tout étonné qu'on ne connoiſſe pas ſes ſermons, &, pour s'en venger, il affecte de méconnoître tout ce qui ſe fait de nouveau.

Le quatrième : demoiſelle âgée de vingt-ſept ans, de ſon aveu; elle trouve que le ſiècle eſt horriblement dépravé ; qu'il n'y a plus d'homme au monde fait pour être ſon époux; elle condamne le célibat, & n'approuve point le mariage; il paroît qu'elle cherche un régime qui tienne lieu de l'un & de l'autre.

Le cinquième : militaire qui ſe tient droit, qui vous regarde fixement, qui ne vous dit mot; il ſemble vouloir vous faire entendre qu'un militaire eſt diſpenſé de tout, quand il daigne avoir pour ſes voiſins un peu d'égard & de politeſſe.

Le ſixième : baronne âgée de trente-quatre ans, de ſon aveu; elle parle de ſon château, de ſa terre, de ſes vaſſaux, & ſi elle ne va jamais à l'Opéra, c'eſt qu'elle eſt à-peu-près ſourde; elle a cela de raiſonnable, qu'elle ne parle point de muſique, quoiqu'elle ſache par cœur tous les mots néceſſaires pour en mal parler.

Le ſeptième : c'eſt un comte qui fait le miſantrope ; il a ceſſé d'aller à la Cour,

parce que l'eſprit militaire n'y règne plus comme autrefois. Il préconiſe le ſiècle de *Louis XIV*, & il blâme très-haut la criminelle témérité d'examiner & de juger les opérations miniſtérielles : il ne refuſeroit pas la place de gouverneur de la Baſtille.

Le huitième : financier qui éloigne toutes les réflexions qui pourroient toucher à ſon état ; il s'eſt enrichi par ſes gens d'affaires, & non pas par lui-même ; il eſt borné, mais il aime les femmes, & pour leur plaire, il leur offre des loges ; comme il a été anciennement commis, il les a pris en horreur, & il s'informe toujours ſi celui qui entre n'en ſeroit pas un.

Le neuvième : c'eſt mademoiſelle ***, qui croit avoir de l'eſprit, parce qu'elle a de l'imagination ; elle donne dans tous les rêves modernes, croit tout ce qui eſt extraordinaire, aime le ſingulier ; elle ſe diſtingue au point qu'elle défend le Janſéniſme dès qu'elle en trouve l'occaſion ; à l'entendre, on diroit qu'elle croit aux intelligences céleſtes.

Le dixième : prélat qui affecte d'être étranger aux affaires de ce monde, mais qui regarde le bas-Clergé à peu près comme un colonel regarde de nouveaux entôlés à l'exercice. Il veut qu'on laiſſe dire les hérétiques & les philoſophes, parce qu'il juge l'édifice de la religion inébranlable, tant que le Clergé ſera riche.

Le onzième : c'eſt un académicien ; il voudroit qu'on ne fît plus de livres, vu qu'il n'en lit aucun. Il crie à la décadence abſolue des arts, & il ſe plaint de la multitude d'écrivains qui empêchent qu'un poëme exact & froid, fruit unique de ſes veilles, ne ſoit encore préconiſé.

Le douzième : c'eſt la veuve d'un préſident ; elle eſt attaquée de la manie du bon ton ; elle trouve que perſonne ne ſait s'aſſeoir, marcher, ſaluer ; elle met un tel apprêt dans ſes diſcours, qu'on réfléchit pour ſavoir ce qu'elle a voulu dire. Comme elle trouve le ton du jour inſupportable, elle s'en eſt compoſé un qu'il eſt impoſſible d'apprécier, tant il eſt variable & bizarre.

Le treizième : homme de cinquante ans, qui a ſucceſſivement les maladies dont il lit les deſcriptions ; il croit à la médecine, & quoiqu'il porte ſur ſon front les ſymptômes d'une antique décadence, il prétend que les hommes qui guériſſent leurs ſemblables ſans avoir endoſſé la fourrure, doivent être chaſſés du royaume ; il veut mourir méthodiquement.

Le quatorzième : perſonnage de très-mauvaiſe humeur ; il eſt jeune & envieux, ſon œil ardent & dur décèle une ambition inquiette ; il craint tellement qu'on ne loue telle choſe, qu'à la première parole il s'élance & dénigre l'objet ; c'eſt un auteur honteux qui s'eſt fait imprimer à ſes frais, & qui n'a diſtribué ſon œuvre qu'à un petit nombre. Parmi quatre cents épigrammes, il n'en a pas fait une ſeule qui ſoit bonne ; c'eſt un acharnement aveugle, un beſoin de déprécier qu'il ne peut vaincre ; la colère dont il ſemble être animé ne lui donne pas l'eſprit qu'elle inſpire quelquefois à des auteurs médiocres. Au milieu de cette longue

diatribe, il loue avec outrance un ſeul homme, il le préconiſe, & il ne manque pas de dire qu'il eſt très-lié avec lui.

Le quinzième : jeune femme qui a l'œil tendre ; elle a l'air d'être étonnée de la dureté que les hommes mettent dans leurs propos. Son ſilence ſemble dire : *Il n'y a d'hommes méchans que les infidèles* ; elle craint de faire tomber la converſation ſur l'amour, mais tout ce qui tient à cette paſſion la ſurprend très-attentive. Excédée des opinions qui circulent, elle préféreroit un petit comité, ou le tête à tête. Elle me dit à l'oreille : *Ah, qu'on eſt méchant dans le monde !* parce qu'elle a remarqué que j'avois froncé le ſourcil, lorſque l'auteur honteux fatiguoit ſon auditoire de ſes impitoyables arrêts.

Le ſeizième : gros abbé qui s'impatiente qu'on ne joue pas aux cartes ; il dit ſa meſſe tous les matins depuis trente ans, & préconiſe la ſubordination ; c'eſt le plus reſpectueux des hommes devant un évêque. Il ne lit jamais la gazette, de peur d'y rencontrer la deſtruction de quelques ordres monaſtiques.

Il croit la baſe d'un couvent tout auſſi ſacrée que celle d'un trône ; il lui en coûteroit cependant de diſputer là-deſſus, & ſon front s'épanouit de joie quand il voit les cartes, c'eſt-à-dire, le moment où beaucoup de thèſes qu'il n'entend pas vont prendre fin.

Le dix-ſeptième : précepteur en épée, qui décore ſon emploi du titre d'inſtituteur ; il fait entendre que c'eſt par amitié pour le père qu'il s'eſt chargé de l'éducation de deux de ſes enfans ; par amitié auſſi, il reçoit cinquante louis, la table, le logement & quelques cadeaux. Il a le cachet de pédanterie preſque inſéparable de cette profeſſion ; il régente, il décide ; plein de prévention pour ſon ſavoir collégial, il annonce le génie futur de ſes élèves, pur don de ſes préceptes & de ſa méthode. Tous ceux qu'il a vus dans le monde lui doivent quelques renſeignemens particuliers ; tous ont admiré ſes facultés prodigieuſes. Il n'a pas voulu être homme-de-lettres, parce qu'il eſt fait pour vivre avec des princes étrangers qui ſont au déſeſpoir que l'amitié l'ait attaché à un riche roturier ;

roturier ; mais que pouvoit-il refuſer à un père ſuppliant, qui l'a conjuré de former le *cœur* & *l'eſprit* de ſes enfans ?

Le dix-huitième : médecin qui, au nom de toutes les maladies, répond : *C'eſt nerveux* ; & qui croit avec ce mot avoir donné la ſolution la plus lumineuſe ; il ſe moque de la médecine préſervative, & comme il n'entend rien à la chimie, il la croit étrangère à l'art de guérir. Il ne veut pas que la médecine ſorte de ſon inertie, ni qu'elle renonce à l'ancienne & dégoûtante cuiſine. C'eſt en le voyant & en l'entendant qu'on peut dire de la médecine ce qu'Héraclius diſoit de l'arc : *Son nom eſt la vie, & ſon ouvrage la mort.*

Sujet d'eſtampe.

UN uſurier faiſoit faire un billet à un jeune prodigue qui, ſelon l'uſage, *poſt-datoit*. Celui-ci, d'un air leſte, après avoir déployé une brillante ſignature, regardant de l'œil les eſpèces, prenoit de la poudre

de bois pour mettre ſur le billet fraîchement écrit. Je vis l'uſurier le lui arracher des mains, en diſant, d'un ton dramatique que tout l'art ne ſauroit peindre : *Eh ! laiſſez, laiſſez, monſieur ; il aura, par ma foi, tout le temps de ſécher.*

Oh ! quel deſſinateur me rendra le regard de l'uſurier, cette bouche demi-entr'ouverte, où la cupidité, la défiance, la joie & l'incertitude étoient ſi bien caractériſées ? Qui exprimera : *Eh ! laiſſez, il aura tout le temps de ſécher ?* Quel tableau piquant !

Un prodigue avoit vendu une belle terre, & ſon château. Paſſant quelque temps après devant ce château, il s'écria : *Ah, que je te mangerois bien encore* !

Il y a une diſtance infinie entre un uſurier & un eſcompteur honnête ; les plus petites entrepriſes, comme les plus grandes, ont beſoin d'avances, & ſans argent on n'établit pas même un comptoir de *rogomiſte*. Le prêt à intérêt eſt l'ame du commerce. Les eſcompteurs honnêtes prennent ſix pour cent ſur de bons effets. Ce n'eſt point là une uſure.

Tout commerce eſt honnête, quand on le fait honnêtement. Qu'eſt-ce que la monnoie? c'eſt le gage de tous les échanges, c'eſt la meſure commune de toutes les valeurs. Pourquoi l'argent ne ſeroit-il pas compris dans le nombre des effets commerçables ? un agioteur me ruine; un honnête eſcompteur vient à mon ſecours, & fertiliſe le champ de mon induſtrie.

Mendicité.

ON lui fait la guerre de toutes parts; ainſi cette profeſſion n'eſt plus lucrative comme ci-devant. On punit la pareſſe & la fainéantiſe, parce qu'elles ſont des vices dangereux; un mendiant devient inſolent, puis voleur; cette marche eſt rapide.

On eſt étonné qu'après tant d'ateliers ouverts pour des travaux de toutes eſpèces, qu'après les ſecours fournis par les hôpitaux, il y ait encore des mendians. C'eſt une profeſſion honteuſe qui pèſe à la ſociété,

& qu'on ne ſauroit trop proſcrire, car elle enfante tous les déſordres qui la bleſſent : un mendiant valide eſt un criminel ; il n'y a point d'homme qui ne doive travailler, qui ne puiſſe travailler, & quiconque étend le bras pour mendier la vie qu'il peut gagner autrement, n'héſitera pas beaucoup à ſaiſir le poignard dans une circonſtance facile.

Le malheur des temps fait des indigens, mais ces indigens reſtent attachés au ſol, & cherchent autour d'eux des reſſources. Les mendians vagabonds ſe multiplient dans les pays riches ou ſuperſtitieux.

C'eſt donc une ſage ſévérité que celle qui pourſuit la mendicité dans ſes repaires, parce qu'elle eſt abſolument contraire à l'ordre actuel de la ſociété. Il en a coûté, pour déraciner cette ivraie, des œuvres dures & même inhumaines, que nous ſommes bien éloignés d'approuver ; mais cette gangrène menaçoit l'arbre & ſes feuillages.

On a droit d'arrêter les mendians qui s'inſinuent dans les maiſons, & de les re-

tenir juſqu'à ce que les officiers de Police aient été avertis, parce que, ſous le prétexte de demander l'aumône, un mendiant peut faire beaucoup de mal.

Si l'on a uſé de rigueur, ſi les vils émiſſaires dont il faut néceſſairement ſe ſervir pour leur faire la guerre, mettent la ruſe en uſage, & tendent des pièges à l'innocence, il faut la condamner, il faut ſévir contre ces pervers. Mais la ville eſt purgée de mendians en comparaiſon du nombre qui l'infeſtoit autrefois. Il faut eſpérer qu'un jour viendra où le dernier de cette triſte race diſparoîtra abſolument & pour jamais de ce beau ſol de la France, fait pour rendre heureux ſes nombreux habitans. La mendicité & l'indigence céderont tout-à-fait la place à cette pauvreté active & laborieuſe qui ſeule fait la vraie richeſſe des royaumes, & qui mérite toute l'attention & la protection des gouvernemens ſages, puiſque celui qui produit eſt bien autrement intéreſſant pour eux, que l'Epicurien qui ne fait que conſommer.

La Harpe.

INSTRUMENT renouvellé des anciens, nos maîtres en tout genre; inſtrument harmonieux, dont les accords ſe marient naturellement aux doux accens de la voix. L'attitude qu'il exige prête un jour favorable au développement de toutes les grâces. La tête d'une belle femme prend alors l'air du tranſport & du raviſſement; ſes doigts délicats & dociles voltigent ſur les cordes; les ſons ſemblent deſcendre des cieux; un bras arrondi ſe déploie, un pied mignon s'avance & ſemble attirer tous les yeux. Cet inſtrument, rival du clavecin, eſt en faveur, & la prédilection de la Reine a contribué encore à la préférence qu'on lui donne à la Cour & à la ville.

On ne parle point des peintures du Paradis, mais de la muſique qu'on y entendra; c'eſt qu'un air mélodieux eſt plus touchant qu'une galerie de tableaux.

Chaiſe à porteur.

LA ducheſſe de Nemours étoit adorée dans ſa principauté de Neuchâtel en Suiſſe ; elle y alloit régulièrement tous les ans de Paris en Chaiſe à porteur. Quarante porteurs la ſuivoient dans des chariots, & ſe relayoient alternativement, moyennant quoi elle faiſoit tous les jours ſes douze à quinze lieues ; c'étoit une petite promenade de cent trente lieues qui devenoit plus sûre & plus agréable que dans la chaiſe de poſte, lorſqu'il falloit monter, deſcendre & côtoyer les précipices qui bordent cette heureuſe contrée.

La Chaiſe à porteur n'eſt uſitée que dans les rues tranquilles de quelques faubourgs ; elle eſt impraticable dans le centre de la ville, à cauſe du tumulte des voitures. La Chaiſe à porteur n'a donc pas l'air de marcher, mais de fuir les embarras. Elle eſt uſitée à Verſailles, parce que les rues y ſont larges, commodes, & nullement obſ-

truées. On n'y voit que ducheſſes qui ſe balancent dans les cours entre quatre piliers largement chauſſés, venus tout exprès d'Auvergne ou du Limouſin. C'eſt le contraire à Paris, il faut être une vaporeuſe en cornettes, âgée de ſoixante-quinze ans, ou un convaleſcent ſaiſi d'une rechute, pour oſer ſe ſervir de cette voiture parmi le choc des équipages.

Gourmand.

J'Ai rencontré un homme qui m'a ſoutenu que le plus grand des plaiſirs étoit celui de la table. L'homme, dit-il, commence par ſucer la mamelle, & il ne perd décidément l'appétit que lorſqu'il va mourir. Ce plaiſir ſe renouvelle deux ou trois fois le jour : ſi ce n'eſt pas une volupté pour tous les hommes, c'eſt que ſur cinquante mille individus, il n'y en a qu'un qui puiſſe jouir d'un cuiſinier exquis.

Cet homme eſt l'eſclave de ſon ventre qui eſt déja fort gros ; il ſe pâme de joie en ſavourant tel plat ; il ſoutient qu'il y a

une énorme différence entre brouter & manger ; il mange, lui, il fait manger. Quand ſon cuiſinier eſt malade, il court chez le premier médecin de la ville, & le ſupplie avec les plus vives inſtances de ne rien épargner pour rendre la ſanté à un homme qu'il regarde comme un ſecond lui-même, & le bonheur de ſa vie.

Il démêle des fineſſes dans les viandes, ainſi qu'une oreille exercée à la muſique diſtingue les ſemi-tons. Enfin il ſe fait gloire de ſa gourmandiſe, & plaint de tout ſon cœur, non pas ceux qui ont faim, mais ceux qui font mauvaiſe chère.

Ce n'eſt point à l'appétit que cet homme obéit, c'eſt à une faim factice qu'il s'eſt donnée ; il ſert à prouver phyſiquement ce que fait l'habitude, & quelle force prodigieuſe ont les muſcles de l'eſtomac ; il leur fait remporter des victoires étonnantes, juſqu'à ce que perdant un jour la bataille, il crevera d'indigeſtion.

S'il vous parle, il ne vous entretient que des *dindes aux truffes* du Périgord, des *pâtés*

de foies gras de Toulouſe, des *pâtés de thon frais* de Toulon, des *terrines de perdrix rouges* de Nérac, des *mauviettes* de Petiviers, & des *hures cuites* de Troyes; il ne connoît, il n'eſtime les différentes provinces que par leur volaille ou par leur poiſſon; il vous annonce qu'il lui arrive de Strasbourg une *carpe* de la plus belle groſſeur; il ira à ſa rencontre à l'hôtel des diligences; là, ſelon lui, on devroit doubler les poſtes pour amener plus vîte les *bartavelles* des montagnes, les *bécaſſons* de Dombes & les *coqs vierges* de Caux.

Jamais il ne paſſera rue Saint-Honoré ſans entrer à *l'hôtel d'Aligre*. On y voit le temple fameux de la gourmandiſe; au lieu de colonnes, d'énormes andouilles en annoncent l'entrée, & les jambons bruts tapiſſent la porte & forment comme des médaillons. Toutes les villes du royaume, à l'envi l'une de l'autre, ſont tributaires de ce ſucculent magaſin; elles envoient journellement les comeſtibles recherchés qui les diſtinguent, & qui portent le nom des cités

orgueilleuſes de ces friandes productions ; tout ce que la gourmandiſe impatiente, dévorante & prodigue peut attendre, manger & acheter, ſe trouve là. Quel ſpectacle pour un glouton ! Ce qui peut enfin flatter le goût ſenſitif, eſt étalé ſur des planches ; le *piquant*, le *ſalin*, le *ſauvagin*, le *furet*, ſont dans des pots de toute grandeur habilement fermés, pour ne rien donner à l'évaporation. Les *cailles*, les *ortolans* ſont arrivés des extrémités du royaume, délicieuſement embaumés dans des cercueils de pâtiſſerie. Les *anchois* & les *ſaumoneaux*, les *ſauciſſons* de Boulogne, & les *huîtres marinées*, fraterniſent, tandis que les vaſes de moutarde & les cornichons fins confits réveillent par leur nom ſeul l'appétit malade.

On peut acheter là, dans l'eſpace d'un quart-d'heure, un repas complet tout préparé. Les *jambons* cuits de Bayonne, les *gorges & langues* cuites de Vierſon, eh bien, on n'a plus qu'à les poſer ſur la table. Rien ne manque en ce lieu pour compoſer juſqu'au deſſert, car vous y trouverez les *dates*

du Levant, les *figues* Marſeilloiſes, les *amandes princeſſes*, la *gelée* d'orange de Malte & les petits *citrons chinois* confits; puis vous boirez à votre choix les vins les plus rares & les liqueurs étrangères, celles de la Martinique; &, ſi vous le voulez, la crême du Mexique & le maraſquin de Zara. Voilà de quoi faire un joli feſtin compoſé des préſens alimentaires de toutes les contrées du monde: ainſi Apelle fit ſa ſtatue d'après trente beautés, & dîna peut-être fort mal; il ne faut plus que de l'or, & ſur-tout un eſtomac qui puiſſe réſiſter. Mais que dis-je? vous aurez encore le fromage digeſtif de Parme & celui de *Schapſigre*, le roi des fromages aromatiques.

Jamais gourmand ſur aucun point de notre Europe ne ſe trouvera peut-être dans un centre plus favorable pour ſatisfaire ſa glouttonnerie: il peut, en étendant les deux mains, prendre les *perdrix rouges* du Quercy, & les *perches* du Rhin; choiſir entre la *gélinote* des Pyrénées & les *poulardes fines* de Caux. Le joufflu *Comus*, dans aucun

lieu du monde, je crois, n'a jamais eu un autel plus varié & plus ſurchargé de viandes ; le gibier frais & les mets appétiſſans tout cuits ſollicitent également l'acheteur, & le laiſſent indécis.

C'eſt une odeur indéfiniſſable que celle qui s'exhale de ce magaſin ; votre odorat eſt diverſement ſtimulé, ſelon les différentes tablettes : vous flairez, & tout vous tente ; or, il y a là de quoi provoquer la tempérance la plus affermie ; qui veut jeûner ſaintement ne doit pas mettre le pied dans cette boutique, car le ſouvenir ſeul ſeroit dans la ſuite une tentation perpétuelle. Fervens religieux de la Trape, qui ſavourez l'abſtinence la plus ſévère, il n'y a que le Démon qui puiſſe vous montrer en ſonge l'aſſemblage inoui de tous ces mets réſervés pour les bouches friandes ; & c'eſt ainſi qu'un cordelier combattant le malin, eſt tranſporté quelquefois en rêve au milieu du ſérail du Grand-Seigneur.

Mais parmi tant d'objets d'intempérance, propres à exciter une faim inſatiable, & à

la métamorphoſer en gloutonnerie, objets tentateurs qui auroient pu faire ſuccomber *Cornaro*, le plus grand antipode connu de tous les goinfres fameux, il ſe trouve un aliment ſimple & ſalubre, admirable pour la ſanté, aliment acidulé & fortifiant, qui ne ruinera point votre bourſe, & très-agréable au goût, c'eſt.... le *choucroute* de Strasbourg. L'homme, ce carnivore, cet omnivore, ronge l'univers par tous les bouts, & en dévorant tous les cadavres demi-pourris des eſpèces emplumées, il met dans ſon ſang des ſucs putrides : ici, il n'a rien à craindre; c'eſt un végétal qui a ſubi une fermentation heureuſe & particulière; également ſain, rafraîchiſſant & ſavoureux, il forme la principale nourriture des Allemands, qui s'en trouvent bien, & je crois que ſi l'on en faiſoit uſage à Paris, il ranimeroit des conſtitutions foibles & valétudinaires. J'ai vu des ſantés languiſſantes parfaitement rétablies par le *choucroute* : tandis que les *pâtés aux truffes* & les *terrines de cailles* rendent le ſang âcre, aduſte, ar-

dent, coënneux, le *choucroute* eſt rafraîchiſſant, combat le ſcorbut, & le chyle épuré fait un ſang tempéré & vermeil.

C'eſt à *l'hôtel d'Aligre*, *rue Saint-Honoré*, que l'on voit que l'homme s'eſt aſſujetti le globe entier, & qu'il fait venir ſous ſa dent toutes les chairs qui volent, rampent & nagent. Il avale enſuite les huiles de noyau, de cannelle, de gérofle; c'eſt le ſeul eſtomac qui décompoſe des matières auſſi hétérogènes. Que ce ſeroit un objet d'étonnement pour un Indien, innocent mangeur de ſagou & de riz, qu'une table de nos épicuriens modernes! & ce fut pour moi-même un véritable objet de ſurpriſe que cette boutique de ſenſualité gourmande, que cette encyclopédie indigeſte (véritable emblême de l'autre), quand je la vis pour la première fois! Mais en dernière analyſe, il n'y a de vraiment bon dans ce raſſaſiant magaſin que le *choucroute*, les *macaronis* & la *gelée de pomme* de Rouen.

On ſent bien que cette marchandiſe ſe renouvelle fréquemment, car les bécaſſes

& les ortolans pourriroient tout-à-fait dans leurs tombeaux épicés, & perceroient de leur mauvaiſe odeur les parois de lard, ſi les mangeurs n'arrivoient en foule; ils arrivent, & la *perdrix blanche* des Alpes, au lieu d'être dévorée par un vautour, eſt mangée ſur nos tables par un financier ventru.

Jadis arrivoit en poſte (& conduite par un courrier *ad hoc*) la *truite* du lac de Genève, toute préparée pour la table de Louis XV avec la ſauce encore toute chaude, car c'eſt la ſauce ſur-tout qui en fait le prix; le Roi l'attendoit, & ne dînoit pas qu'elle ne fût arrivée. Depuis l'anéantiſſement de la république, les cuiſiniers ont perdu le bon goût avec la liberté, & je crois que la ville de Genève n'envoie plus rien au Roi de France, qu'on pourroit cependant dédommager pour le marché inégal qu'il a fait avec les trente têtes féminines de l'anti-Rome.

Le Chevalier Tape-cul.

Ainsi tout Paris le nomme. C'eſt un maniaque libidineux ; il ſe plait, quand il paſſe près d'une femme, à lui donner un léger coup de main ſur la croupe. Sa main eſt ſouple, & ne manque jamais ſon coup ; il ne regarde pas celle qu'il a touchée, il l'a devance & pourſuit ſon chemin. Celle qui vient à ſa rencontre reçoit le coup dès qu'elle dépaſſe. La belle croit que c'eſt un être inviſible qui a frappé le bas de ſon dos. Le chevalier touche de deux mains, à droite, à gauche, la fille & la mère ; car toute chute de reins a pour lui un attrait inexprimable. Jamais ſon regard, jamais ſon diſcours n'ajoute à cette ſingulière licence ; le coup eſt ſi rapide & ſi meſuré, qu'il ne paroît pas une inſulte ; on diroit même d'un hommage quand il rencontre les belles formes de la ſvelte jeuneſſe. Mais il ne dédaigne point les maſſifs attraits des robuſtes ſervantes ; il

les affimile aux charmes mignards de la jeune fille à la taille déliée. Quand trois femmes marchent de front, il frappe adroitement celle du milieu, & avec tant de ſubtilité, que celle-ci accuſe l'une de ſes voiſines.

Ce chevalier arpente les rues d'un pas infatigable; ſa courſe ſemble éternelle : affublé d'un ample habit gris, on le reconnoît à ſes cheveux blancs, à ſon bras gauche tourné ſur la hanche, & toujours prêt à renouveller le paſſe-temps qui fait ſa conſtante manie.

Il y a peu de femmes marchant à pied qui ne ſe ſouviennent d'avoir été légèrement frappées; & quand elles voient enſuite paſſer un homme à groſſes jambes, qui ſemble toujours rêver, & qui ne détourne jamais la tête, elles ne peuvent s'imaginer qu'on ne regarde pas du moins celle que l'on touche ainſi.

Mais le coup que frappe ce perſonnage décoré ne dégénere point en attentat; comme ſon front n'a rien d'audacieux, on ne peut

ſe perſuader que ſa main ait été téméraire. Celles qui prennent cette marque d'attention pour une injure, ſongent que le délit a été ſi prompt, que ce n'eſt pas la peine de vouloir s'en fâcher. Le *Chevalier Tape-cul* promène donc ſa bizarre fantaiſie dans tous les quartiers, & frappe également le long des rues & des quais les croupes maigres & les croupes rebondies. Il n'a point de prédilection marquée, & l'on ne ſauroit l'accuſer d'une préférence injurieuſe, ce qui fait que les femmes de quarante-cinq ans lui pardonnent & prennent même ſon parti. Sa conduite envers elles a tout l'air d'un ſouvenir galant. Sans doute la Vénus aux belles feſſes, dans les jardins de Verſailles, n'échapperoit point à ſa main, ſi elle pouvoit y atteindre.

Livres ſinguliers.

ON a imprimé à Paris, en 1764, le croiroit-on ? un livre intitulé : *Préſence corporelle de l'homme en pluſieurs lieux, prouvée poſſible par les principes de la bonne philoſophie.* Perſonne n'a lu cette bizarre production, perſonne n'y a répondu ; la bonne philoſophie n'a point livré la guerre à cette ridicule hypothèſe ; on a laiſſé le livre du transſubſtantiateur s'enfoncer doucement dans le goufre de l'oubli. Dans un autre temps, l'abbé de Lignac, auteur de ce curieux phénomène, auroit eu des partiſans & des contradicteurs ; on ne lui a rien dit, on l'a laiſſé à ſon délire. Qu'eſt-il arrivé ? Le livre s'eſt décompoſé de lui-même avec cette foule de livres que la graphomanie enfante continuellement.

Eh ! ne vient-on point d'imprimer, en 1788, chez Briand, libraire, un volume de cinq cents pages, intitulé : *De l'éternité*

malheureuſe, ou *les Supplices éternels des réprouvés*, *par Drexélius*, Jéſuite Allemand? C'eſt une traduction, & le traducteur n'étant pas l'auteur original, ſurprend encore davantage. Quel incroyable traducteur du terrible Jéſuite! Cet Allemand nous fait deſcendre en eſprit aux enfers, & il a la bonté de réduire à neuf ſupplices tous les tourmens des damnés.

Quand le Gouvernement permet la diſtribution d'un pareil ouvrage, où pendant cinq cents pages on outrage la raiſon, & où l'on ne voit que peintures effrayantes propres à bleſſer les imaginations ſenſibles, il affiche ſon dédain pour des opinions de cette nature. Perſonne ne combattra le Jéſuite Allemand.

Les Meſmériens ont produit au jour leurs brochures; ils ont dit tout ce qu'ils ont voulu dire; ils ont dû être très-contens, car perſonne n'a encore gêné leur liberté à cet égard.

Priſe d'habit.

CE triomphe ſur les vanités du monde eſt revêtu d'une pompe mondaine ; on pare la jeune fille de tout ce qu'on peut trouver de plus riche, de plus ſomptueux ; elle eſt coiffée comme une actrice ; on veut qu'elle paroiſſe avec tous ſes attraits : elle ſe montre à la chapelle grillée, & c'eſt un ſpectacle pour tous les aſſiſtans. Le ſermon de la vêture eſt prononcé par un orateur choiſi ; il y fait danſer toutes les figures de ſa réthorique. La poſtulante a un *parrain* qui tient un gros cierge allumé à la main, & une *marraine* armée auſſi d'un cierge. Les cheveux de la victime tombent bientôt ſous le ciſeau ; les vêtemens brillans diſparoiſſent ; on couche la profeſſe, & tout de ſon long, ſous un drap mortuaire ; la religieuſe perd juſqu'à ſon nom.

Je ſais que dans l'ennui du cloître il faut ſe diſtraire quelquefois ; je ne doute pas que

toutes ces cérémonies n'amuſent fort les recluſes. Il eſt un ſens myſtique pour le voile, pour les cierges allumés. J'ai vu deux poſtulantes prononcer leurs vœux, l'une à ſeize ans, & l'autre à dix-ſept : c'eſt l'âge qu'a marqué le concile de Trente, & ce décret du concile a prévalu long-temps. Les Papes, afin que ces corps qui leur ſont entièrement dévoués ne manquaſſent pas de ſujets, ſe ſont oppoſés à pluſieurs évêques qui propoſèrent l'âge de dix-huit ans, & même à ceux de France qui vouloient qu'on reculât juſqu'à vingt-cinq. Diverſes ordonnances n'ont pas eu le courage d'atteindre ce point fixe & précis.

J'obſervai la contenance des jeunes victimes ; elles ſe lièrent par un ſerment indiſſoluble, ne ſoupçonnant pas dans un âge ſi tendre les paſſions qui devoient s'éveiller dans leur ſein quelques années après. Quand je vis ces beaux yeux cachés ſous un voile, cette belle gorge ſous une guimpe, ces beaux cheveux à terre, qui n'orneroient plus une tête ſi douce & ſi noble ; quand j'entendis

les mots qui tuoient ſa liberté, ce don ſi précieux immolé dans un inſtant, je me dis : Ah ! pourquoi la nature a-t-elle enrichi de tant d'appas & de graces un corps ſouple & jeune, pour qu'il entre ainſi tout vivant dans le tombeau ?

Saint Paul dit qu'il eſt malhonnête à la femme d'être raſée, & l'on coupe les cheveux à la vierge qui entre dans le monaſtère.

Il faudroit un volume pour expoſer les différentes cérémonies que les habitantes des monaſtères ont imaginées, ſoit par ſuperſtition, ſoit par ennui. Le vœu d'obéiſſance eſt joint au ſerment de clôture ; ces religieuſes chanteront le ſervice en langue inconnue. Jamais rien de plus bizarre n'a exiſté chez aucun peuple, que d'obliger des religieuſes à ne point entendre l'office de l'égliſe qu'elles ſont obligées de réciter ; mais un archevêque de Bourges, dans un catéchiſme imprimé en 1694, donne des raiſons qu'on n'imagineroit pas, & que je vais tranſcrire : « *Les religieuſes* (dit

» l'archevêque de Bourges) doivent ſe » réunir aux créatures muettes qui louent » Dieu par un langage qu'elles n'entendent » pas. Elles doivent être bien-aiſes, par un » eſprit de pénitence, d'ignorer les choſes » dont elles devroient être le plus inſtruites ; » c'eſt aſſez que leurs lèvres louent Dieu. » Elles doivent ſe ſoumettre avec humilité » à l'ignorance des langues, dont la confu- » ſion eſt le juſte châtiment de l'orgueil » de ceux qui avoient entrepris la tour de » Babel. Une religieuſe doit s'imaginer » qu'elle eſt un inſtrument de muſique, & » que les paroles que le Saint-Eſprit lui » met dans la bouche, ſont comme le ſouffle » qui anime les orgues dont on ſe ſert à » l'égliſe.... ».

Que ne trouve-t-on pas dans les livres & dans le raiſonnement ?

Faux Témoins.

Nous en avons un exemple horrible & récent, preſque unique dans les annales de la Juriſprudence criminelle.

Un Procureur au Parlement voulant perdre un homme (qu'il avoit appellé ſon ami), l'accuſa d'avoir voulu l'aſſaſſiner, & ſuppoſa quatre faux témoins. Dieu! comment pervertir ainſi quatre hommes? quelle infernale éloquence d'un côté! & de l'autre, quelle incroyable foibleſſe! On s'y perd. Une mince ſomme d'argent a-t-elle donc pu ſuffire pour dépraver à ce point la conſcience de quatre hommes? L'accuſé ne pouvoit revenir de ſon douloureux étonnement en voyant ces quatre perſonnages qui s'accordoient à le charger unanimement d'un crime qu'il n'avoit pas commis.

Se recueillant en lui-même lors de la dernière interrogation, il enviſagea un des témoins d'une manière ſi expreſſive & ſi tou-

chante, & en lui disant d'une voix émue : *Quel mal t'ai-je donc fait, que tu veuilles m'étendre sur la roue, & me faire expirer dans le plus horrible des supplices ?* .... que le faux témoin pâlit & avoua bientôt son crime. Le coupable accusateur fut arrêté & puni du supplice qu'il avoit voulu faire infliger à l'innocent ; deux faux témoins moururent pendant l'instruction, & les deux autres furent pendus.

Communautés.

Les métiers classés trop servilement ont fait long-temps le malheur de l'espèce parisienne : les métiers aujourd'hui ont une plus grande latitude, cela vaut mieux ; mais les métiers n'ont plus ces petits pouvoirs qui les flattoient. Ils n'en sont pas moins toujours incessamment jaloux ; c'est à qui anéantira l'industrie de son voisin ; & si vous écoutez les réclamations de chacun, l'Etat est intéressé spécialement à sa conservation & à la destruction de son adversaire.

Voilà la logique de toute corporation ; elle a ſur-tout pour but les *ſaiſies*.

Il eſt sûr qu'on peut connoître les hommes ſans ſortir de certaines bornes étroites ; la plus chétive corporation eſt mue par les mêmes reſſorts que le plus auguſte ſénat. La conduite d'une Communauté eſt à-peu-près celle d'un grand peuple ; l'adreſſe eſt la même, toute la différence conſiſte dans la dignité des acteurs. Un corps eſt toujours égoïſte, rarement généreux ; il dévore autour de lui. Vous trouverez de la ſageſſe & de l'honnêteté dans pluſieurs individus : un corps a une politique moins ſouple, & il ne s'attendrit jamais.

On payoit autrefois à une Communauté pour être de la Communauté ; le prix de toutes les maîtriſes ſe verſe aujourd'hui au *tréſor royal* ; cela doit faire un produit aſſez conſidérable. Les Communautés n'ont plus de fonds à elles, ou n'ont que des fonds médiocres. Tout ſe concentre à la longue dans une main unique ; ce ſera bientôt le *grand Pan*, le tout univerſel.

Ces Communautés ne ſervent donc plus que de canaux au *tréſor royal*, & leurs petites confréries ont été annullées. Les petits bourgeois ſe complaiſoient dans ces repréſentations hebdomadaires qui ne ſont plus, & qu'on leur a enlevées avec une facilité qui ſembloit devoir les leur conſerver.

Depuis ce temps, les individus iſolés de ces Communautés ſans patron font tout au rabais, les uns par beſoin, les autres pour avoir la vogue. L'ouvrier fait de mauvaiſe marchandiſe qui n'a que l'apparence & le ſouffle; il ne s'applique point à perfectionner ſon ouvrage; au contraire, c'eſt à qui établira à meilleur marché. De ſon côté, le marchand diminue les prix en conſéquence, & il y en a qui, par jalouſie, donnent même au prix coûtant à l'acheteur, ou à ſi petit bénéfice, qu'ils ne peuvent retirer leurs dépens. Qu'arrive-t-il? l'ouvrier meurt de faim, parce que celui qui achète, au lieu de vouloir du bon & de le bien payer ſans tant marchander, ſe contente des apparences.

C'eſt tout le contraire à Londres : les

moindres objets y ont un fini particulier; auſſi, dans la concurrence établie, les marchandiſes angloiſes ont-elles obtenu une préférence univerſelle.

La ſtabilité de chacune des claſſes particulières qui compoſent une nation, eſt la cauſe unique de l'obéiſſance générale; quand elles ſont établies, on ne peut pas les détruire bruſquement. Ces claſſes, quoique paraſites, doivent être tolérées, parce que les cauſes de leur établiſſement ſont dans la nature même du Gouvernement; ainſi tous les artiſtes liés à l'exiſtence des gens aiſés, bien qu'aſſez inutiles à la félicité publique, ne ſauroient être retranchés du corps politique que par des moyens inſenſibles. Ces artiſtes doivent leur naiſſance à l'abondance dont les citoyens jouiſſent; on ne ſauroit donc les anéantir, ſans contraindre le citoyen, & ſans lui ôter une partie de ſes jouiſſances, & ſur-tout de la liberté qu'il doit avoir dans l'uſage de ſes richeſſes & dans l'emploi du fruit de ſes travaux. M. Danſe, qui porte ſon eſprit à ſes pieds, dans ſes

talons, me paroît un être fort inutile; mais je ne veux pas qu'on le retranche tout-à-fait avec ſon Saint : quand on refondra la ſtatue, c'eſt alors que tout devra entrer en fuſion.

Mes Jambes.

Les rameurs ont les bras nerveux, mais ils ne ſavent pas marcher ſur leurs jambes. J'ai tant couru pour faire le *Tableau de Paris*, que je puis dire l'avoir fait avec *mes jambes*; auſſi ai-je appris à marcher ſur le pavé de la Capitale, d'une maniere leſte, vive & prompte. C'eſt un ſecret qu'il faut poſſéder pour tout voir. L'exercice le donne; on ne peut rien faire lentement à Paris, parce que d'autres attendent.

L'expérience que donne la lecture n'eſt qu'une ſpéculation indéterminée & vague : pour connoître les hommes, il faut les fréquenter; mais les mœurs d'une Capitale ont des nuances ſi variées, qu'il n'eſt guere

poſſible que la peinture de cette année reſſemble à l'année ſuivante.

Le dernier jour de l'année, on chante un *Te Deum* dans les principales égliſes; tout bon chrétien doit y aſſiſter, pour remercier Dieu d'avoir échappé aux mille & un périls qui, depuis le toît des maiſons juſqu'au pavé, aſſaillent les fantaſſins qui circulent dans le labyrinthe des rues, ainſi qu'aux dangers de l'air, des eaux & des mélanges de toute eſpece qu'on emploie, ſoit dans les comeſtibles, ſoit dans les boiſſons.

Tout le monde m'a demandé compte de de mes Chapitres. M. Feſſeran, régent de la claſſe des étrilles, m'a interpellé, au nom de tous ſes confrères, ainſi que M. Rongillon, procureur, M. Paperaſſon, notaire, & M. Antiquaille, qui ſait preſque autant de grec qu'un ſavetier d'Athènes; nul n'a voulu rire de ſon chapitre, mais bien de celui qui regardoit ſon voiſin. J'aurois eu à ſoutenir mille & un procès, ſi l'on avoit écouté l'amour-propre aveugle de chaque état. Chacun ſe fait centre ici-bas, & ne voit que ſoi. Ce

porte-faix

porte-faix porte une glace, je vois que chacun s'y mire & eſt content de ſon portrait; mais tout le monde n'a pas été ſatisfait du miroir que j'ai offert.

Un ancien diſoit : Les morts marchent dans votre ville. Ce mot eſt applicable à Paris, & le philoſophe m'aura entendu.

Juvénal préſagea à Rome ſa deſtruction au milieu même de ſa grandeur; il tonna avec véhémence, il attaqua les cauſes morales de la corruption. Que n'ai-je ici ſa voix pour crier à ma patrie que, tant qu'elle n'immolera pas cette redoutable & cruelle Finance qui fait couler dans les larges baſſins du luxe le pur ſang de l'Etat, le nombre des pauvres, qui va en croiſſant chaque année, laiſſera bientôt à ſec l'agriculture, le commerce, les arts utiles & conſolateurs; ſi le Gouvernement n'affoiblit pas peu-à-peu cet *agiotage* ſcandaleux qui tue la morale & deſſèche la ſubſiſtance du peuple; s'il laiſſe la Finance concentrer tout l'argent dans les mains d'une petite portion de citoyens; ſi les grands capitaliſtes ſont les ſeuls qu'on conſidère; ſi

tous les ménagemens ſont pour eux, les princes & les ſujets ſeront bientôt déſſéchés par ce corps dévorant.

Eh ! que fait la Finance ! elle fait vivre quelques laquais de plus, elle donne aux modes un cours plus rapide ; mais ce ne ſont là que des palliatifs. Ces riches envoient leur argent aux Indes & à la Chine, & leur opulence ne tourne point au profit des pauvres qui vivent en France. Malheureux le ſiècle vendu aux riches, & où l'or a un pouvoir prodigieux !

Quelle impulſion la grande ville ne donne-t-elle pas à d'autres villes éloignées, qui ſe modèlent & reçoivent, pour ainſi dire, des loix de cette Capitale ? Je ne parle pas ſeulement des villes provinciales de la France, Paris règne encore en Suiſſe, en Italie, en Allemagne, en Hollande ; le Cabinet de France y commande de toute part à des républicains, comme à nombre de petits Souverains ; mais le pays qui s'eſt le plus garanti des mœurs de la France, & qui a mis ſa force & ſa gloire à lui réſiſter, à

s'oppoſer à toutes ſes idées, c'eſt l'Angleterre.

Londres, voiſine & rivale, devient inévitablement le pendant du Tableau que j'ai tracé, & le parallèle s'offre de lui-même. Les deux Capitales ſont ſi proches & ſi différentes, quoique ſe reſſemblant à bien des égards, que, pour achever mon ouvrage, il eſt néceſſaire que j'arrête mes regards ſur l'*Emule* de Paris. J'irai, j'en jure par Newton & par Shakeſpear, j'irai ſur les bords de la Tamiſe, ſaluer le temple de la liberté, dont Cromwel fut le terrible architecte, voir cette Iſle fameuſe qui a prouvé la poſſibilité d'un bon gouvernement; & ſi ce ſecond Tableau n'eſt pas trop au-deſſus de mes forces, je l'entreprendrai, en tâchant de ſuppléer, par l'attention la plus calme & par l'impartialité la plus exacte, aux autres talens que le Ciel m'a refuſés.

Fin du onzième Volume.

TABLE
DU ONZIÈME VOLUME.

IL fait bon crier un peu.	Pag. 1
Hauteur des maiſons.	4
A vue d'oiſeau.	5
Les deux belles rues.	10
Terraſſes.	13
Lévites.	14
Coiffures.	15
Cordonnier.	18
Savetier.	21
Serrurerie.	30
Hôtel du Lieutenant-Civil.	35
Les huit Claſſes.	39
Des Etrangers.	44
Les Gouttières.	50
Latrines.	54
Des Chevaux.	59
Agioteurs.	62
L'infortuné Lyonnois.	66

Garçons Limonadiers. Pag. 70
Plus de complimens. 76
On porte ſes cheveux. 79
Filles publiques à l'Hôpital. 83
Layetiers. 87
Filles à marier. 90
Bagues. 93
10 *Mai.* 94
Garniſon pour la Capitation. 96
Table des Riches. 98
Cherté de la Marée. 100
Actions des Eaux de Paris. 104
Meſſageries Royales. 108
Eſt-ce un Sérail? 110
Société Philanthropique. 113
Du Rouge. 115
Petite taille. 117
Le Viatique. 119
Le Roi à Paris. 121
Chambre des Communes. 125
Langue Angloiſe. 127
Indiſpoſition d'une Actrice. 131
L'Auteur! l'Auteur! 136
Café de la rue des Boucheries. 139

Louis d'or. Pag. 147
Industrie particulière. 149
Ingratitude publique. 156
Coffre-fort vivant. 158
Boxeurs. 161
Billevesées littéraires. 164
Hommes-de-Lettres de province. 167
La Diane d'Allegrain. 172
La vraie politesse. 174
Beaux-Parleurs. 176
Les cent Hommes-de-Lettres de l'Encyclopedie. 179
Poëtes gourmands. 183
Du Blanc. 185
Tort nécessaire. 186
Justice prévôtale de Montargis. 190
Lieux publics. 198
Compilateurs. 200
Les quatre Frères. 203
Faussaires. 204
Les Fous. 207
Messe de Minuit. 211
Journal des Modes. 217
Le Palais du Luxembourg. 219

Quai des Orfèvres. Pag. 223
Cuisinier. 228
Christophe de Beaumont. 235
L'Empereur Titus. 238
La Littérature du Faubourg Saint-Germain, & celle du Faubourg Saint-Honoré. 239
Marivaux. 242
Dialogue entre trois Poëtes. 245
Quartiers de Noblesse. 254
Nouvelles de Perruquiers. 258
Approuvé par l'Académie des Sciences. 261
Tableau des Avocats. 263
Hôtel de Clugny. 264
Bains du sieur Albert. 266
Ordonnance du 3 Avril 1762. 268
Etudes des Gens de Pratique. 270
Molière. 271
Indécences dans les églises. 277
Administrateur d'Hôpital. 283
Le Lord Clive. 287
Magnétisme. 291
Essieux roulans. 294
Censure des Livres. 295

Bureau de législation dramatique. Pag. 300
Misère des Auteurs. 302
Roſſignol. 306
Lieutenant-Criminel. 308
Criminaliſtes. 309
Faux-Archers. 313
Vers de Boileau. 316
Titres de Nobleſſe. 319
Maſtic. 325
Le Muſée de Paris. 327
Cercle. 330
Sujet d'Eſtampe. 337
Mendicité. 339
La Harpe. 342
Chaiſe à porteur. 343
Gourmand. 344
Le Chevalier Tape-cul. 353
Livres ſinguliers. 356
Priſe d'habit. 358
Faux Témoins. 362
Communautés. 363
Mes Jambes. 367

Fin de la Table.

F g